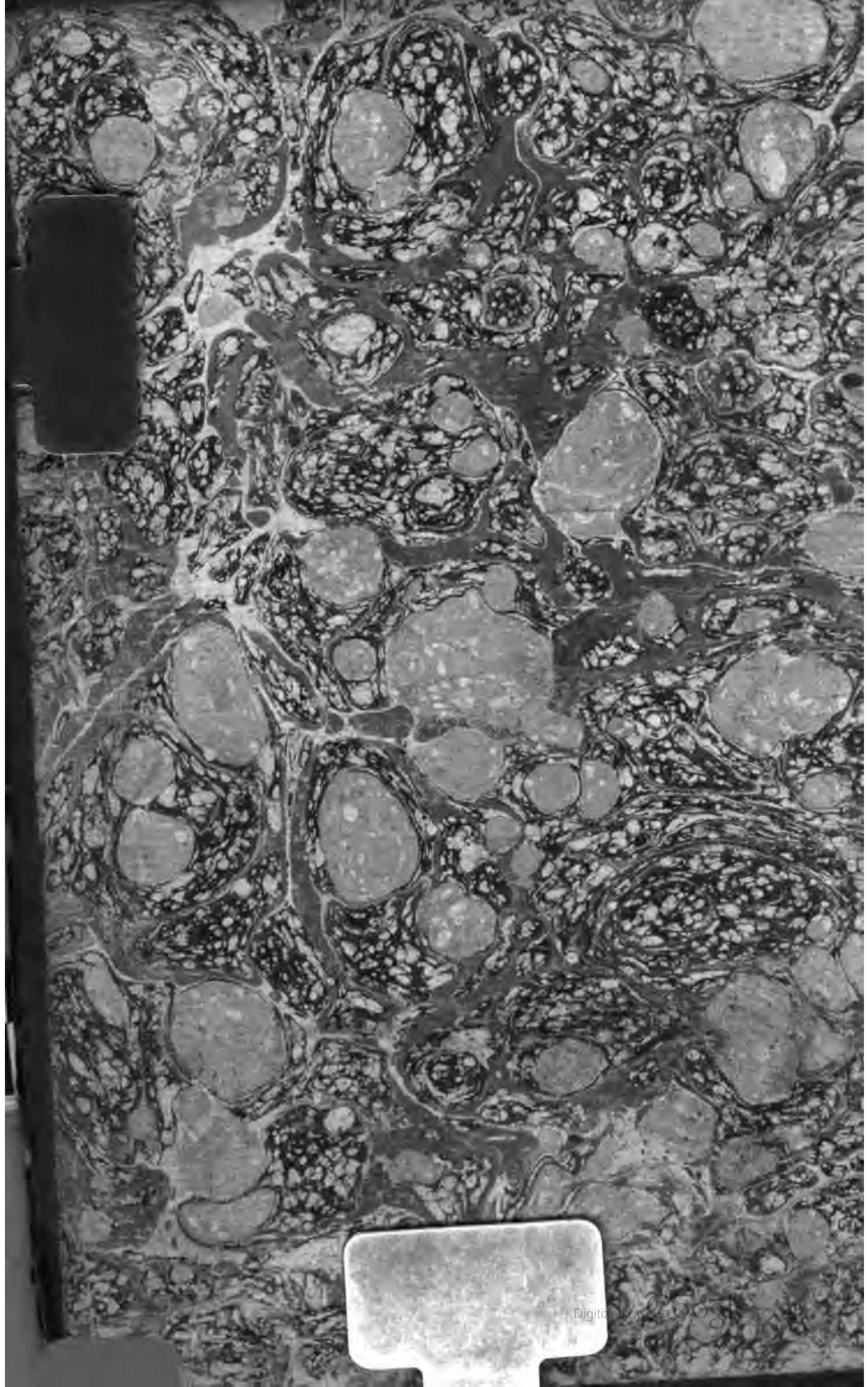






GÉNIE

DU

CHRISTIANISME.

TOME PREMIER.

GENIE

DU CHRISTIANISME,

OU

BEAUTÉS

DE

LA RELIGION CHRÉTIENNE;

PAR

FRANÇOIS-AUGUSTE CHATEAUBRIAND.

Chose admirable ! la religion chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur dans celle-ci.

MONTESQUIEU, *Esprit des Lois*, Liv. XXIV, ch. III.

Nouvelle Edition, à laquelle on a inseré les notes formant l'appendice à la fin de chaque Volume.

TOME PREMIER.

A PARIS,

CHEZ MIGNERET, IMPRIMEUR,

RUE DU SÉPULCRE, F. S. G. No. 28.

AN X. — 1802.


BODLEIAN
22 6 1907
LIBRARY

PRÉFACE.

Je donne aujourd'hui au public le fruit d'un travail de plusieurs années; et comme j'ai réuni dans le Génie du Christianisme *d'anciennes observations que j'avois faite sur la littérature, et une grande partie de mes recherches sur l'histoire naturelle et sur les mœurs des Sauvages de l'Amérique, je puis dire que ce livre est le résultat des études de toute ma vie.*

J'étois encore dans l'étranger, lorsque je livrai à la presse le premier volume de mon ouvrage. Cette édition fut interrompue par mon retour en France, au mois de mai 1800. (Floréal an VIII.)

Je me déterminai à recommencer l'impression à Paris, et à refondre le sujet en entier, d'après les nouvelles idées que mon changement de position me fit naître: on ne peut écrire avec mesure que dans sa patrie.

*Deux volumes de cette seconde édition étoient déjà imprimés, lorsqu'un accident me força de publier séparément l'épisode d'*Atala, *qui fait partie du second volume, et qui se trouve maintenant dans le troisième* (1).

L'indulgence avec laquelle on voulut bien accueillir cette petite anecdote, ne me rendit que plus sévère pour moi-même. Je profitai de toutes les critiques: et malgré le mauvais état de ma fortune, je rachetai les deux volumes imprimés du Génie du Christianisme, *dans le dessein de retoucher encore une fois tout l'ouvrage.*

---

(1) C'est l'histoire de René, qui remplace aujourd'hui celle d'Atala, dans le second volume.

C'est cette troisième édition que je publie. J'ai été forcé d'entrer dans ces détails, premièrement : pour montrer que si mes talens n'ont pas répondu à mon zèle, du moins j'ai suffisamment senti l'importance de mon sujet ; secondement : pour avertir que tout ce que le public connoît jusqu'à présent de cet ouvrage, a été cité très-incorrectement, d'après les deux éditions manquées. Or, on sait de quelle importance peut être un seul mot changé, ajouté ou omis dans une matière aussi grave que celle que je traite.

Il y avoit dans mon premier travail, plusieurs allusions aux circonstances où je me trouvois alors. J'en ai fait disparoître le plus grand nombre ; mais j'en ai laissé quelques-unes : elles serviront à me rappeler mes malheurs, si jamais la fortune me sourit, et à me mettre en garde contre la prospérité.

Le chapitre d'introduction, servant de véritable préface à mon ouvrage, je n'ai plus qu'un mot à dire ici.

Ceux qui combattent le christianisme ont souvent cherché à élever des doutes sur la sincérité de ses défenseurs. Ce genre d'attaque, employé pour détruire l'effet d'un ouvrage religieux, est fort connu. Il est donc probable que je n'y échapperai pas ; moi surtout à qui l'on peut reprocher des erreurs.

Mes sentimens religieux n'ont pas toujours été ce qu'ils sont aujourd'hui. Tout en avouant la nécessité d'une religion, et en admirant le christianisme, j'en ai cependant méconnu plusieurs rapports. Frappés des abus de quelques institutions et des vices de quelques hommes, je suis tombé jadis dans les déclamations et les sophismes. Je pourrois en rejeter la faute sur ma jeunesse, sur le délire des temps, sur les sociétés que je fréquentois. Mais j'aime mieux me condamner ; je ne sais point excuser, ce qui n'est point excusable. Je dirai

seulement de quel moyen la Providence s'est servi, pour me rappeler à mes devoirs.

Ma mère, après avoir été jetée à 72 ans dans des cachots, où elle vit périr une partie de ses enfans, expira dans un lieu obscur sur un grabat, où ses malheurs l'avoient reléguée. Le souvenir de mes égaremens répandit sur ses derniers jours une grande amertume; elle chargea, en mourant, une de mes sœurs de me rappeler à cette religion dans laquelle j'avois été élevé. Ma sœur me manda le dernier vœu de ma mère : quand la lettre me parvint au-delà des mers, ma sœur elle-même n'existoit plus; elle étoit morte aussi des suites de son emprisonnement. Ces deux voix sorties du tombeau, cette mort qui servoit d'interprète à la mort m'ont frappé. Je suis devenu chrétien. J'ai n'ai point cédé, j'en conviens, à des grandes lumières surnaturelles, ma conviction est sortie du cœur : j'ai pleuré, et j'ai cru.

On voit par ce récit combien ceux qui m'ont supposé animé de l'esprit de parti, se sont trompés. J'ai écrit pour la religion, par la même raison que tant d'écrivains ont fait, et font encore des livres contre elle; où l'attaque est permise, la défense doit l'être. Je pourrois citer des pages de Montesquieu en faveur du christianisme, et des invectives de J. J. Rousseau contre la philosophie, bien plus fortes que tout ce que j'ai dit, et qui me feroient passer pour un fanatique et un déclamateur, si elles étoient sorties de ma plume.

Je n'ai à me reprocher dans cet ouvrage, ni l'intention, ni le manque de soin et de travail. Je sais que dans le genre d'apologie que j'ai embrassé, je lutte contre des difficultés sans nombre; rien n'est mal-aisé comme d'effacer le ridicule. Je suis loin de prétendre à aucun succès, mais je pense

aussi que tout homme qui peut espérer quelques lecteurs, rend un service à la société, en tâchant de rallier les esprits à la cause religieuse; et dût-il perdre sa réputation comme écrivain, il est obligé en conscience de joindre sa force, toute petite qu'elle est, à celle de cet homme puissant qui nous a retirés de l'abyme.

« *Celui, dit M. Lally-Tollendal, à qui toute » force a été donnée pour pacifier le monde, à qui » tout pouvoir a été confié pour restaurer la France, » a dit au Prince des Prêtres, comme autrefois » Cyrus :* Jéhovah, le Dieu du ciel, m'a livré les » royaumes de la terre, et il m'a commis pour re- » lever son temple. Allez; montez sur la montagne » sainte de Jérusalem, rebâtissez le temple de Jé- » hovah » (1).

A cet ordre du libérateur, tous les Juifs, et jusqu'au moindre d'entre eux, doivent rassembler des matériaux, pour hâter la reconstruction de l'édifice. Obscur Israélite, j'apporte aujourd'hui mon grain de sable. Je n'ose me flatter que du séjour immortel qu'elle habite, ma mère ait encouragé mes efforts; puisse-t-elle du moins avoir accepté mon expiation!

---

(1) Lettres de M. Lally-Tollendal, p. 27.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE PREMIER.
MYSTÈRES ET SACREMENS.

CHAPITRE PREMIER.
Introduction.

Depuis que le christianisme a paru sur la terre, trois espèces d'ennemis l'ont constamment attaqué : les hérésiarques, les so-

phistes, et ces hommes en apparence frivoles, qui détruisent tout en riant. De nombreux apologistes ont victorieusement répondu aux subtilités et aux mensonges; mais ils ont été moins heureux contre la dérision. Saint Ignace d'Antioche (1), Saint Irénée, Evêque de Lyon (2), Tertullien, dans son traité des proscriptions, que Bossuet appelle divin, combattirent les novateurs, dont les interprétations superbes corrompoient la simplicité de la foi.

La calomnie fut repoussée d'abord par Quadrat et Aristide, philosophes d'Athènes : on ne connoît rien de leurs apologies, hors un fragment de la première, conservé par Eusèbe. Saint Jérôme et l'évêque de Césarée parlent de la seconde, comme d'un chef-d'œuvre (3).

Les payens reprochoient aux fidèles l'athéisme, l'inceste, et certains repas abominables où l'on devoit manger la chair d'un enfant nouveau-né. Saint-Justin plaida la cause des chrétiens, après Quadrat et Aristide : son style est sans ornement, et les actes de son martyre prouvent qu'il

(1) Ignat. *in Patri apostol. Epist. ad Smyrn.* n. 1.

(2) *In Hæres.* lib. VI.

(3) Eus. lib. IV, 3; Hieronym. Epist. 80; Fleury, *Hist. eccl.* tom. I; Tillemont, *Mémoires pour l'Hist. eccl.* tom. II.

versa son sang pour sa religion, avec la même simplicité qu'il écrivit pour elle (1). Athénagore a mis plus d'esprit dans sa défense; mais il n'a ni la manière originale de Justin, ni l'impétuosité de l'auteur de l'*Apologétique*. Tertullien est le Bossuet Africain et Barbare. Théophile dans les trois livres à son ami Antolyque, montre de l'imagination et du savoir, et l'*Octave* de Minucius Félix, présente le beau tableau d'un chrétien et de deux idolâtres qui s'entretiennent de la religion et de la nature de Dieu, en se promenant au bord de la mer (2).

Arnobe le rhéteur, Lactance, Eusèbe, Saint Cyprien, ont aussi défendu le christianisme; mais ils se sont moins attachés à en relever la beauté, qu'à développer les absurdités de l'idolâtrie.

Origène combattit un des premiers les sophistes; il semble avoir eu l'avantage de l'érudition, du raisonnement et du style, sur Celse, son adversaire. Le grec d'Origène est singulièrement doux; il est cependant mêlé d'hébraïsme et de tours étrangers, comme il arrive assez souvent aux écrivains qui possèdent plusieurs langues.

---

(1) Just.

(2) *Voyez* les auteurs cités; Dupin, dom Ceillier; et l'élégante Traduction des Anciens Apologistes, par M. l'Abbé de Gourcy.

Ce fut sous l'empereur Julien que parut cette persécution, (peut-être plus dangereuse que la violence) qui consiste à prodiguer le mépris et la misère aux chrétiens. Julien commença par dépouiller les églises ; il défendit ensuite aux fidèles d'enseigner et d'étudier les lettres (1). Mais l'empereur sentant tout l'avantage des institutions du christianisme, voulut établir des hôpitaux et des monastères, et joindre, à l'instar du culte évangélique, la morale à la religion, en ordonnant de faire des espèces de sermons dans les temples (2).

Les sophistes dont Julien étoit environné, à l'exemple de leur maître, se déchaînoient contre le christianisme. L'empereur lui-même ne dédaigna pas de se mesurer avec les méprisables *Galiléens*. L'ouvrage qu'il écrivit contre eux ne nous est pas parvenu ; mais Saint Cyrille, patriarche d'Alexandrie en cite plusieurs fragmens, dans la réfutation qu'il en a faite ; et que nous avons encore. Lorsque Julien est sérieux, Saint Cyrille se montre le plus fort ; mais lorsque l'empereur a recours à l'ironie, le patriarche perd ses avantages. Le style de Julien est vif, animé, spirituel : Saint Cyrille s'emporte, il est bizarre, obscur et contourné.

---

(1) Soc. 3. c. XII ; Greg. Naz. 3, p. 51—97, ect.
(2) *V.* Fleury, *Hist. eccl.*

Depuis Julien jusqu'à Luther, l'église dans toute sa force n'eut plus besoin d'apologistes. Mais lorsque le schisme d'Occident se forma, avec les nouveaux ennemis parurent aussi les nouveaux défenseurs. Il le faut avouer; les protestans eurent d'abord la supériorité, du moins par les formes, comme le remarque M. de Montesquieu. Erasme même fut foible contre Luther, et Théodore de Bèze eut une légèreté de style, qui manqua trop souvent à ses adversaires.

Mais quand Bossuet descendit dans la carrière, la victoire ne demeura pas longtemps indécise; l'hydre de l'hérésie fut de nouveau terrassé. L'*Histoire des Variations*, et le *Traité de la Doctrine chrétienne*, sont deux chefs-d'œuvre qui passeront à la postérité.

Il est naturel que le schisme mène à l'incrédulité, et que l'athéisme se montre avec l'hérésie. Bayle et Spinosa s'élevèrent après Calvin; ils trouvèrent dans Clarck et Leibnitz deux génies capables de réfuter leurs sophismes. Abbadie écrivit en faveur de la religion une apologie remarquable pour la méthode et le raisonnement. Malheureusement le style en est foible et délayé, quoique les pensées n'y manquent pas d'un certain éclat. « Si les philosophes anciens, dit » Abbadie, adoroient les vertus, ce n'étoit » après tout qu'une belle idolâtrie. »

Tandis que l'église triomphoit encore,

déjà M. de Voltaire faisoit renaître la persécution de Julien ; et comme avec plus de génie il exerça un empire plus absolu sur l'opinion, sa victoire a été plus complète et plus terrible.

Il eut l'art funeste chez un peuple capricieux et aimable, de rendre l'incrédulité à la mode. Il enrôla tous les amours-propres dans cette ligue insensée. La religion fut attaquée avec toutes les armes, depuis le pamphlet jusqu'à l'in-folio, depuis l'épigramme jusqu'au sophisme. Un livre religieux paroissoit-il? l'auteur étoit à l'instant couvert de ridicule, tandis qu'on portoit aux nues des ouvrages dont M. de Voltaire étoit le premier à se moquer avec ses amis. Il étoit si supérieur à ses disciples, qu'il ne pouvoit s'empêcher de rire quelquefois de leur enthousiasme irréligieux. Cependant le système destructeur alloit s'étendant sur la France. Il s'établissoit d'abord dans ces académies de province, qui ont été autant de foyers de mauvais goût et de faction. Des femmes de la société, de graves philosophes, avoient leurs chaires d'incrédulité. Enfin, il *fut reconnu* que le christianisme n'étoit qu'un système barbare dont la chûte ne pouvoit arriver trop tôt pour la liberté des hommes, le progrès des lumières, les douceurs de la vie, l'élégance et la grâce des arts.

Sans parler de l'abyme où cet esprit de haine contre l'évangile nous a plongés,

ses conséquences immédiates furent un retour plus affecté que sincère, vers cette mythologie de Rome et de la Grèce, à laquelle on attribua tous les miracles de l'antiquité (1). On ne fut point honteux de regretter ce culte infâme qui ne faisoit du genre humain qu'un troupeau d'insensés, d'impudiques, ou de bêtes féroces. On dut nécessairement arriver delà au mépris de ces écrivains du siècle de Louis XIV, qui ne s'élevèrent toutefois à une si haute perfection, que parce qu'ils furent religieux. Si l'on n'osa pas les heurter de front, à cause de l'autorité de leur renommée, on les attaqua de mille manières indirectes. On fit entendre qu'ils avoient été *secrètement* incrédules, ou que du moins ils fussent devenus de bien plus grands hommes *s'ils avoient vécu de nos jours.* Chaque auteur bénit son destin de l'avoir fait naître dans le beau siècle des Diderot et des Helvétius, dans ce siècle où toute la sagesse humaine étoit rangée par ordre alphabétique dans l'Encyclopédie, cette Babel des sciences et de la raison.

Des hommes d'une grande doctrine et d'un esprit distingué, essayèrent de s'opposer à ce torrent. Mais leur résistance fut inutile, leur voix se perdit dans la foule, et leur

(1) Le siècle de Louis XIV aimoit & connoissoit l'antiquité mieux que nous, et il étoit chrétien.

victoire fut ignorée d'un monde frivole, qui toutefois dirigeoit la France, et que par cette raison il étoit très-nécessaire de toucher (1).

Ainsi cette fatalité qui avoit fait triompher les sophistes sous Julien, se déclara pour eux dans notre siècle. Les défenseurs des chrétiens tombèrent dans une faute qui les avoit déjà perdus. Ils ne s'apperçurent pas qu'il ne s'agissoit plus de discuter tel ou tel dogme, puisqu'on nioit absolument les bases. En partant de la mission de Jesus-Christ, et remontant de conséquence en conséquence, ils établissoient sans doute fort solidement les vérités de la foi ; mais cette manière d'argumenter, bonne au dix-septième siècle, lorsque le fond n'étoit point contesté, ne valoit plus rien de nos jours. Il falloit prendre la route contraire, passer de l'effet au principe ; ne pas prouver que le christianisme est excellent, parce qu'il vient de Dieu, mais qu'il vient de Dieu, parce qu'il est excellent.

C'étoit encore une autre erreur que de s'attacher à répondre sérieusement à des sophistes, espèce d'hommes qu'il est impossible de convaincre, parce qu'ils ont toujours tort. On oublioit qu'ils ne cherchent

(1) *Les lettres de quelques Juifs portugais* obtinrent un moment de succès, mais elles disparurent bientôt dans le tourbillon irreligieux.

jamais de bonne foi la vérité ; qu'ils n'estiment qu'eux ; ne vivent que d'amour-propre, et ne sont même attachés à leur système qu'en raison du bruit qu'il fait ; prêts à en changer demain avec l'opinion.

Faute d'avoir fait cette remarque, l'on perdit beaucoup de temps et de travail. Ce n'étoit pas les sophistes, c'étoit le monde qu'ils égaroient, qu'il falloit réconcilier à la religion. On l'avoit séduit en lui disant que le christianisme étoit un culte né au sein de la barbarie, absurde dans ses dogmes, ridicule dans ses cérémonies, ennemi des arts et des lettres, de la raison et de la beauté ; un culte qui n'avoit fait que verser le sang, enchaîner les hommes, et retarder le bonheur et les lumières du genre humain.

On devoit donc chercher à prouver au contraire, que la religion chrétienne est la plus poétique, la plus humaine, la plus favorable à la liberté, aux arts et aux lettres, de toutes les religions qui ont jamais existé ; que le monde moderne lui doit tout ; depuis l'agriculture jusqu'aux sciences abstraites ; depuis les hospices pour les malheureux, jusqu'aux temples bâtis par les Michel-Ange, et décorés par les Raphaël. On devoit montrer que rien n'est plus divin que sa morale, rien de plus aimable et de plus pompeux que ses dogmes, sa doctrine et son culte ; on devoit dire qu'elle favorise le génie, épure le goût, développe

les passions vertueuses, donne de la vigueur à la pensée, offre des formes nobles à l'écrivain, et des moules parfaits à l'artiste, qu'il n'y a point de honte à croire avec Newton et Bossuet, Pascal et Racine; enfin il falloit appeller tous les enchantemens de l'imagination et tous les intérêts du cœur, au secours de cette même religion contre laquelle on les avoit armés.

Ici le lecteur voit notre ouvrage. Tous les autres genres d'apologies sont épuisés, et peut-être même seroient-ils inutiles aujourd'hui. Qui est-ce qui liroit maintenant un ouvrage théologique? Quelques hommes pieux qui n'ont pas besoin d'être convaincus; quelques vrais chrétiens déjà persuadés. Mais n'y a-t-il pas des dangers à envisager la religion sous un jour purement humain? et pourquoi? Notre religion craint-elle la lumière? La plus grande preuve de sa céleste origine, c'est qu'elle souffre, sans crainte, l'examen le plus sévère et le plus minutieux de la raison. Veut-on qu'on nous fasse éternellement le reproche de cacher nos dogmes dans une nuit sainte, de peur qu'on en découvre la fausseté? Le christianisme sera-t-il moins vrai quand il paroîtra plus beau? Bannissons une crainte pusillanime. Par excès de religion, ne laissons pas la religion périr; nous ne sommes plus dans le temps, où il étoit bon de dire, *croyez et n'examinez pas*. On examinera malgré nous, et notre silence timide en

augmentant le triomphe des incrédules, diminuera le nombre des fidèles.

Il est temps qu'on sache enfin à quoi se réduisent tous ces reproches d'*absurdités*, de *grossièreté*, de *petitesse*, de *niaiserie* qu'on fait tous les jours au christianisme; il est temps de montrer que loin de rapetisser la pensée, il se prête merveilleusement aux choses de l'ame, et peut enchanter l'esprit aussi divinement que tous les dieux de Virgile et d'Homère. Nos raisons auront du moins cet avantage, qu'elles seront à la portée de tout le monde, et qu'il ne faudra qu'un bon sens pour en juger. On néglige peut-être un peu trop dans les ouvrages de ce genre, de parler la langue de ses lecteurs : il faut être docteur avec le docteur, et poëte avec le poëte. Dieu ne défend pas les routes fleuries, quand elles servent à revenir à lui, et ce n'est pas toujours par les sentiers rudes et sublimes de la montagne que la brebis égarée retourne au bercail.

Nous osons croire que cette manière d'envisager le christianisme, présente des rapports peu connus : sublime par l'antiquité de ses souvenirs, qui remontent au berceau du monde, ineffable dans ses mystères, adorable dans ses sacremens, intéressant dans son histoire, céleste dans sa morale, riche et charmant dans ses pompes, il réclame toutes les sortes de tableaux. Voulez-vous le suivre dans la poésie?

le Tasse, Milton, Corneille, Racine, Voltaire, vous retracent ses miracles. Dans les belles-lettres, l'éloquence, l'histoire, la philosophie? il vous donne Bossuet, Fénélon, Massillon, Pascal, Euller, Newton, Leibnitz. Dans les arts? que de chefs-d'œuvre! Si vous l'examinez dans son culte, que de choses ne vous disent point et ses vieilles églises gothiques, et ses prières admirables, et ses superbes cérémonies? Parmi son clergé? voyez tous ces hommes qui vous ont transmis la langue et les ouvrages de Rome et de la Grèce, tous ces solitaires de la Thébaïde, tous ces lieux de refuge pour les infortunés, tous ces missionnaires à la Chine, au Canada, au Paraguay, sans oublier les ordres militaires, d'où va naître la chevalerie. Mœurs de nos aïeux, peinture des anciens jours, poésie, romans même, choses secrètes de la vie, nous avons tout intéressé à notre cause. Nous avons demandé des sourires au berceau et des pleurs à la tombe; tantôt avec le moine Maronite, nous avons habité les sommets du Carmel et du Liban; tantôt avec la fille de la charité, nous avons veillé au lit du malade: ici deux époux Américains nous ont appelés au fond de leurs déserts; là nous avons entendu gémir la vierge, dans les solitudes du cloître: Homère s'est venu placer auprès de Milton, et Virgile à côté du Tasse. Les ruines de Memphis et d'Athènes ont con-

trasté avec les ruines des monumens chrétiens, les tombeaux d'Ossian avec nos cimetières de campagne ; à Saint-Denys nous avons visité la cendre des rois ; et quand notre sujet nous a forcés de parler du dogme de l'existence de Dieu, nous avons seulement cherché nos preuves dans les merveilles de la nature. Enfin nous avons essayé de frapper au cœur de l'incrédule de toutes les manières ; mais nous n'osons nous flatter d'avoir possédé cette verge miraculeuse de la religion, qui fait jaillir du rocher les sources d'eau vive.

Quatre parties, divisées chacune en six livres, composent tout notre ouvrage. La première traite des dogmes et de la doctrine.

La seconde et la troisième renferment la *poétique* entière du christianisme, ou les rapports de cette religion avec la poésie, la littérature et les arts.

La quatrième contient le culte, c'est-à-dire tout ce qui concerne les cérémonies de l'église, et tout ce qui regarde le clergé séculier et régulier.

Au reste, nous avons souvent rapproché les dogmes, la doctrine et le culte des autres religions, des dogmes de la doctrine et du culte évangélique ; pour satisfaire toutes les classes de lecteurs, nous avons aussi touché, de temps en temps, la partie historique et mystique. Or, maintenant que le lecteur a vu le plan général de l'ou-

vrage, entrons dans la partie *des Dogmes et de la Doctrine* ; et afin de passer aux mystères chrétiens, commençons par nous enquérir de la nature des choses mystérieuses.

CHAPITRE II.

De la nature du Mystère.

Il n'est rien de beau, de doux, de grand dans la vie que les choses mystérieuses. Les sentimens les plus merveilleux sont ceux qui nous agitent un peu confusément. La pudeur, l'amour chaste, l'amitié vertueuse sont pleines de secrets. On diroit que les cœurs qui s'aiment s'entendent à demi-mot, et qu'ils ne sont que comme entr'ouverts. L'innocence, à son tour, qui n'est qu'une sainte ignorance, n'est-elle pas le plus ineffable des mystères ? L'enfance n'est si heureuse, que parce qu'elle ne sait rien, et la vieillesse n'est si misérable, que parce qu'elle sait tout ; mais heureusement pour elle, quand les mystères de la vie finissent, ceux de la mort commencent.

S'il en est ainsi des sentimens, il en est ainsi des vertus. Les plus angéliques sont celles qui découlant immédiatement de Dieu, telle que la charité, aiment à se cacher aux regards, comme leur source.

En passant aux choses de l'esprit, nous trouvons que les plaisirs de la pensée, sont

également des secrets. Le secret est d'une nature si divine, que les premiers hommes de l'Asie ne parloient que par symboles. A quelle science revient-on sans cesse, si ce n'est à celle qui laisse toujours quelque chose à deviner, et arrête les yeux sur une perspective infinie ? Si nous nous égarons dans le désert, une sorte d'instinct nous fait éviter les plaines, où l'on voit tout d'un coup-d'œil ; nous allons chercher ces forêts, berceaux de la religion, ces forêts dont l'ombre, les bruits et le silence sont remplis de prodiges ; ces solitudes où les corbeaux et les abeilles nourrissoient les premiers pères de l'église, et où ces saints hommes goûtoient tant de délices, qu'il s'écrioient : « *Seigneur, c'est assez ; je mourrai de douceur, si vous ne modérez ma joie* ! » Enfin on ne s'arrête pas au pied d'un monument moderne ; mais si dans un île déserte, au milieu de l'Océan, on trouve tout-à-coup une statue de bronze, dont le bras déployé montre les régions où le soleil se couche, et dont la base, chargée de hiéroglyphes, est rongée par la mer et le temps : quelle source de méditations pour le voyageur ! Tout est caché, tout est inconnu dans l'univers. L'homme lui-même n'est-il pas un étrange mystère ? D'où part l'éclair que nous appelons existence, et dans quelle nuit va-t-il s'éteindre ? L'éternel a placé la naissance et la mort, sous la forme de deux fantômes voilés, aux deux bouts

de notre carrière ; et du haut de son trône il a jeté notre vie, comme une petite colonne brisée, roulant sans base et sans sommet, dans le vague du temps.

Il n'est donc point étonnant, d'après le penchant de l'homme aux mystères, que les religions de tous les peuples aient eu leurs choses impénétrables. Les Selles étudioient les paroles prodigieuses des colombes de Dodone, l'Inde, la Perse, l'Ethiopie, la Scythie, les Gaules, la Scandinavie, avoient leurs cavernes, leurs montagnes saintes, leurs chênes sacrés, où le bracmane, le mage, le gymnosophiste, le druïde, prononçoient l'oracle inexplicable des immortels.

A Dieu ne plaise que nous voulions comparer ces mystères aux mystères de la véritable religion, et les immuables profondeurs du souverain qui est dans le ciel, aux fragiles obscurités de *ces dieux, ouvrages de la main des hommes* (1). Nous avons seulement voulu faire remarquer qu'il n'y a point de religion sans mystères : ce sont eux qui, avec le sacrifice, constituent essentiellement le culte. Dieu même est le grand secret de la nature : la divinité étoit voilée en Egypte, et le sphinx s'asseyoit sur le seuil de ses temples.

---

(1) Sp.

CHAPITRE

CHAPITRE III.

DES MYSTÈRES CHRÉTIENS.

De la Trinité.

On découvre au premier coup-d'œil, dans la partie des mystères, un grand avantage de la religion chrétienne sur les religions de l'antiquité. Les mystères de celles-ci n'avoient aucune affinité avec l'homme, et ne formoient tout au plus qu'un sujet de réflexions pour le philosophe, ou de chants pour le poëte. Nos mystères, au contraire, s'adressent à nous ; ils contiennent les secrets de notre être. Il ne s'agit plus d'un futile arrangement de nombres, mais du salut et du bonheur du genre humain. Homme qui sens si bien chaque jour ton ignorance et ta foiblesse, ne rejette point les mystères de Jesus-Christ, ce sont ceux des infortunés !

Où fixerons-nous notre vue troublée par les majestueux objets qui s'élèvent devant nous ? Sera-ce la Trinité profonde, la mystérieuse incarnation ou le divin sacrifice d'amour, devant qui nous abaisserons notre néant ? La Trinité présente une immense carrière d'études philosophiques, soit qu'on la considère dans les attributs de Dieu, soit qu'on recherche les vestiges de ce dogme répandu dans le vieil Orient ;

car, loin d'être l'ouvrage d'un siècle nouveau, il est marqué de ce sceau antique, qui imprime une profonde beauté à tout ce qui le porte. C'est une très-méchante manière de raisonner, que de rejetér ce qu'on ne peut comprendre. A partir des choses les plus simples et les plus triviales dans la vie, il seroit aisé de prouver que nous ignorons tout, et nous prétendrions pénétrer dans les *ruses* de la sagesse!

Nous croyons entrevoir, dans la nature même, une sorte de preuve physique de la Trinité. Elle est l'archétype de l'univers, ou, si l'on veut, sa divine charpente. Ne seroit-il pas possible que la forme extérieure et matérielle ne participât de l'arche intérieure et spirituelle qui la soutient, de même que Platon (1) représentoit toutes les choses corporelles, comme l'ombre des pensées de Dieu? le nombre TROIS semble être dans la nature le terme par excellence. Les dimensions, les couleurs, les formes, les sons (2), viennent se réduire au ter-

(1) *In rep.*

(2) Dimensions : largeur, longueur et profondeur. Les chymistes ont prouvé que l'eau est identique avec l'air. Couleurs : le rouge, le bleu et le jaune ; le blanc n'est que l'absence, et le noir que la réunion des couleurs. Formes : la ligne droite, le cercle, et l'ellipse qui partage les deux autres. Sons : le son naturel, la quinte et la tierce.

naire. Le TROIS n'est point engendré, et engendre toutes les autres fractions, ce qui le faisoit appeler le nombre *sans mère*; par Pythagore (1). Au moral, le TROIS conserve sa beauté. Les grâces et les vertus l'ont pris pour leur terme, et sa proportion génératrice devient dans l'enfant, entre deux époux, le complément de la vie humaine, et des délices de l'ame.

Cette sorte de Trinité *matérielle et morale*, (forte présomption en faveur de la Trinité spirituelle) se retrouve en tout et par-tout. On peut en suivre la tradition jusques dans le polythéisme. Elle existoit au Tartare, pour la vie et la mort de l'homme, et pour la vengeance céleste; trois Dieux frères composoient, en se réunissant, la puissance totale de l'univers

(1) Hier. *Com. in Pyt.* Le 3, simple par lui-même, est le seul nombre qui se compose de simples, et qui fournit un nombre simple en se décomposant: vous ne pouvez composer un autre nombre complexe sans le 3, excepté le 2. Les générations du trois sont magnifiques, et tiennent à cette puissante unité qui est le premier anneau de la chaîne des nombres, et qui remplit l'univers. Les anciens faisoient un fort grand usage des nombres, pris métaphysiquement, et il ne se faut pas hâter de prononcer que Pythagore, Platon, et les prêtres Egyptiens, dont ils tiroient cette science, fussent des fous ou des imbécilles.

Il est curieux de remarquer que les annales des hommes se partagent également en trois époques radicales : la création, ou l'homme primitif, le déluge, ou le premier changement des races; Jesus-Christ, ou la dernière rénovation de l'espèce humaine (1). Les sphères même, dans leurs danses mystérieuses, semblent célébrer la Sainte Trinité, pour nous servir du langage de l'Ecriture, et la terre, avec ses deux flambeaux, forme un admirable triangle dans la voûte azurée des cieux.

Si vous cherchez le ternaire dans l'objet ou dans l'espèce individuelle; la cime, la racine et la sève le reproduisent dans la plante; l'aimant, avec son sujet positif et négatif, le découvre dans les métaux. L'homme physique et l'animal sont coupés en trois régions. Les philosophes ont divisé l'homme moral en trois parts; et voici comme le grand Bossuet a trouvé la Trinité dans l'homme spirituel.

» Si nous imposons silence à nos sens, dit-il, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre ame, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée, que nous sentons naître comme

(1) Nous parlerons bientôt de ces divisions, au sujet d'une loi primitive abolie.

le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du père ; non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre ame cette parole intérieure que nous y sentons, quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons, et cette parole interieure, et l'esprit où elle naît ; et, en l'aimant, nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux, et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme ; ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du père qui pense, et du fils qui est sa pensée, une même nature également heureuse et parfaite (1).

Voilà un assez beau commentaire, à propos d'un seul mot de la Genèse : *faisons l'Homme.*

---

(1) Bos. *Hist. univ.* sect. 1ere, pag. 248.

Mais s'il suffit, pour justifier un dogme chrétien, que ce dogme ait été connu aux jardins d'Académe ; ignore-t-on que toute l'école Platonique d'Alexandrie adopta la Trinité, lorsqu'elle eut été développée par les Pères ? Croït-on que Saint Augustin fût fort inférieur à Platon en métaphysique ? Et dans les ouvrages de Platon même ne retrouve-t-on pas quelques notions vagues de la Trinité ? Tertullien dans son *Apologétique* s'exprime ainsi sur le grand mystère de notre religion.

« Dieu a créé le monde par sa *parole*, » sa *raison* et sa *puissance*. Vos philoso» phes même conviennent que *logos*, le » verbe et la raison, est le créateur de l'u» nivers. Les chrétiens ajoutent seulement » que la propre substance du *verbe* et de » la *raison*, cette substance par laquelle » Dieu a tout produit, est *esprit*; que ce » *verbe* ou cette parole a dû être prononcé » par Dieu ; que Dieu l'ayant prononcé, » il l'a engendré ; que conséquemment il est » *Fils* de Dieu, et *Dieu*, à cause de l'unité » de substance. Si le soleil prolonge un » rayon, sa substance n'est pas séparée, » mais étendue. Ainsi le verbe est *esprit* » d'un esprit, et *Dieu* de Dieu, comme » une lumière allumée d'une autre lumière. » Ainsi ce qui procède de Dieu est *Dieu*, » et les deux, avec leur esprit, ne font » qu'un ; différent en propriété, non en » nombre ; en ordre, non en nature ; le

» fils est sorti de son principe sans le quit-
» ter. Or, ce rayon de Dieu est descendu
» dans le sein d'une Vierge ; il s'est revêtu
» de chair ; il s'est fait homme uni à Dieu.
» Cette chair soutenue de l'esprit, se nour-
» rit, croît, parle, enseigne, opère : c'est
» le Christ. »

Cette démonstration de la Trinité peut être comprise par les esprits les plus simples. Il se faut souvenir que Tertullien parloit à des hommes qui persécutoient Jesus-Christ, et qui n'auroient pas mieux aimé que de trouver moyen d'attaquer la doctrine, et même la personne de ses défenseurs. Nous ne pousserons pas plus loin ces preuves, et nous les abandonnons à ceux qui ont étudié la secte Italique, et la haute théologie chrétienne (1).

Quant aux images par qui le plus étonnant des mystères tombe sous la foiblesse de nos sens, nous avons peine à concevoir ce que le redoutable triangle de feu, imprimé dans la nuée obscure, pourroit avoir de ridicule dans la poésie. Le Père, sous la figure d'un vieillard, ancêtre majestueux des temps, ou représenté comme une effusion de lumière, ne nous semble pas une peinture si inférieure à celles de la mythologie. Mais il n'y a que le ciel même

(1) La Trinité est connue aux Indes, à la Chine et jusques chez les Sauvages de la mer du Sud.

qui ait pu nous montrer l'Esprit créateur, l'esprit sublime de Jéhovah, porté par l'emblême de la douceur, de l'amour, et de l'innocence! Dieu se sent-il travaillé du besoin de semer sa parole? l'Esprit n'est plus cette colombe qui couvroit les hommes de ses ailes de paix; il reprend sa consumante ardeur; c'est un Verbe visible, c'est une langue de feu, qui parle tous les dialectes de la terre, et dont la rhétorique éloquente confond les cœurs les plus obstinés.

Et pour peindre le fils divin, il nous suffira d'emprunter les paroles de celui qui le contempla dans sa gloire. « Il étoit assis sur un trône, dit l'apôtre; son visage brilloit comme le soleil dans sa force, et ses pieds comme de l'airain fondu dans la fournaise; ses yeux étoient deux flammes. Un glaive à deux tranchans sortoit de sa bouche; dans la main droite il tenoit sept étoiles; dans la gauche, un livre scellé de sept sceaux. Un fleuve de lumière étoit devant ses lèvres. Les sept esprits de Dieu brilloient devant lui comme sept lampes; et il sortoit de son marche pied des éclairs, des voix et des foudres » (1).

---

(1) Apoc.

CHAPITRE IV.

De la Rédemption.

De même que la Trinité renferme les secrets de l'ordre métaphysique, la rédemption contient les merveilles de l'homme, et l'histoire inexplicable de ses fins et de son cœur. Avec quel profond étonnement, si l'on s'arrêtoit un peu dans les méditations de la pensée, ne verroit-on pas s'avancer ces deux vastes mystères qui cachent dans leurs ombres, les premières intentions de Dieu, et le système de l'univers! La Trinité, trop éloignée de notre petitesse, accable le sens de sa gloire, et l'on se retire anéanti devant elle. Mais la touchante rédemption, en remplissant les yeux de larmes les empêche d'être trop éblouis, et permet qu'on les fixe un moment sur la croix.

On voit d'abord sortir de ce mystère la doctrine du péché originel, qui explique tout l'homme. Sans l'admission de cette vérité, connue par tradition de tous les peuples, une nuit impénétrable nous couvre. Comment, sans la tache primitive, rendre compte du penchant vicieux de notre nature, toujours combattu par une voix secrète qui nous annonce que nous fûmes formés pour la vertu? Comment l'aptitude de l'homme à la douleur; comment ces sueurs qui fé-

condent un sillon terrible ; comment les larmes, les chagrins, les malheurs du juste, comment les triomphes et les succès impunis du méchant ; comment, sans une chûte primitive, tout cela pourroit-il s'expliquer ? C'est pour avoir méconnu cette dégénération, que les philosophes de l'antiquité sont tombés dans de si étranges erreurs, et qu'ils ont inventé le dogme de la réminiscence. Eh ! pour nous convaincre de la fatale vérité d'où naît le mystère qui nous rachète, aurions-nous besoin d'autres preuves que cette malédiction prononcée contre Eve, et qui s'accomplit chaque jour sous nos yeux ? Que de choses dans ces brisemens d'entrailles, et pourtant dans ce bonheur de la maternité ! Quelles mystérieuses annonces de l'homme et de sa double destinée, prédite à-la-fois par la douleur et la joie de la femme qui l'enfante ! Pourroit-on se méprendre sur les voies du Très-Haut, en retrouvant les deux grandes fins de l'homme dans le travail de sa mère, et ne pas reconnoître un Dieu jusque dans une malédiction ?

Après tout, nous voyons chaque jour le fils puni pour le père, et la réaction du crime d'un méchant allant frapper un descendant vertueux, ce qui ne prouve que trop la doctrine du péché originel. Mais un Dieu de bonté et d'indulgence, sachant que nous périssions tous par cette chûte, est venu nous sauver malgré notre aveuglement.

Ne le demandons point à notre esprit, mais à notre cœur, nous tous hommes foibles, et coupables, comment un Dieu peut mourir. Admirons ce mystère d'amour. Si ce parfait modèle du bon fils, cet exemple des amis fidèles ; si cette retraite au mont des Oliviers, si ce calice amer, si cette sueur de sang, cette douceur d'ame, cette sublimité d'esprit, cette croix, ce voile déchiré, ce rocher fendu, ces ténèbres de la nature, ce Dieu expirant pour les hommes, ne peuvent ni ravir votre cœur, ni enflammer vos pensées ; il est à craindre qu'on ne trouve jamais dans vos ouvrages, comme dans ceux du Poëte, « des miracles éclatans, » *Speciosa miracula*.

Des images ne sont pas des raisons, dira-t-on peut-être ; nous sommes dans un siècle de lumière qui n'admet rien sans preuves. Que nous soyons dans un siècle de lumière, c'est ce dont quelques personnes ont douté ; mais nous ne serons point étonnés si l'on nous fait l'objection précédente. Quand on a voulu argumenter sérieusement contre le christianisme, les Origène, les Clarke, les Bossuet ont répondu : pressé par ces redoutables adversaires, on s'échappoit alors, en reprochant au christianisme ces mêmes disputes métaphysiques dans lesquelles on voudroit nous jeter. On disoit, comme Arrius, Celse et Porphire, que notre religion est un tissu de subtilités, qui n'offrent rien à l'imagination ni au cœur, et qui n'ont pour

sectaires que des *fous et des imbécilles* (1). Se présente-t-il quelqu'un qui, répondant à ces derniers reproches, cherche à démontrer que le culte évangélique est celui du poëte et de l'ame tendre? On ne manquera pas de s'écrier : eh! qu'est-ce que tout cela prouve, sinon que vous savez plus ou moins bien faire un tableau? Ainsi, voulez-vous peindre et toucher? On vous demande des *axiômes* et des *corollaires*. Prétendez-vous raisonner? Il ne faut plus que des *sentimens* et des *images*. Il est difficile de joindre des ennemis aussi légers, et qui ne sont jamais au poste où ils vous défient. Nous hasarderons quelques mots sur la rédemption, pour montrer que la théologie du christianisme n'est pas aussi absurde qu'on affecte de le penser.

Une tradition universelle nous apprend que l'homme a été créé dans un état plus parfait que celui où il existe à présent, et qu'il y a eu une chûte. Cette tradition se fortifie de l'opinion des philosophes de tous temps et de tous pays, qui n'ont jamais pu se rendre compte de l'homme moral, sans

---

(1) Orig. c. Cel. lib. III, p. 144. Arrius appelle les chrétiens ἄδειλοι Arr. Antonin. ap. Tertul. at. scap., c. 4, lib. in Soh. Malcla Chronic. Porphire donne à la religion l'épithète de βάρβαρον τόλμημα Porphi. ap. Eus. *Hist. eccl.* 6, c. 9.

supposer un état primitif de perfection, d'où la nature humaine est ensuite déchue par sa faute (1).

Si l'homme a été créé, il a été créé pour une fin quelconque : or, étant créé parfait, la fin à laquelle il étoit appelé ne pouvoit être que parfaite.

Mais la cause finale de l'homme a-t-elle été altérée par sa chûte? Non; puisque l'homme n'a pas été créé de nouveau : non; puisque la race humaine n'a pas été anéantie, pour faire place à une autre race.

Ainsi l'homme devenu mortel et imparfait par sa désobéissance, est resté toutefois avec des fins immortelles et parfaites. Comment parviendra-t-il à ses fins dans son état actuel d'imperfection? Il ne le peut plus par sa propre énergie, par la même raison qu'un homme malade ne peut s'élever à la hauteur des pensées à laquelle un homme sain peut atteindre. Il y a donc disproportion entre la force et la chose à soulever par cette force : ici l'on entrevoit déja la nécessité d'une aide ou d'une rédemption.

« Ce raisonnement, dira-t-on, seroit bon pour le premier homme; mais nous, nous sommes capables de nos fins. Quelle injustice et quelle absurdité de penser que nous soyions tous punis de la faute de notre

(1) *Vid.* Plat. Arist. Sen. les SS. PP. Paschal. Grot. Arn. etc. etc.

premier père! — Sans décider ici, si Dieu a tort ou raison de nous rendre solidaires les uns pour les autres, tout ce que nous savons, et tout ce qu'il nous suffit de savoir à présent, c'est que cette loi existe. Nous savons que par-tout le fils innocent porte le châtiment dû au père coupable; que cette loi est tellement liée aux principes des choses, qu'elle se répète jusque dans l'ordre physique. Quand un enfant vient au monde, tout gangrené des débauches de son père, pourquoi ne se plaint-on pas de la nature? Car enfin, qu'a fait ce petit innocent, pour porter la peine des vices d'autrui? Eh! bien, les maladies de l'ame se perpétuent comme les maladies du corps, et l'homme se trouve puni dans sa dernière postérité, de la faute qui lui fit prendre le premier levain du crime.

La chûte ainsi avérée par la tradition générale, par les conséquences morales et physiques qui affligent l'univers; la succession du châtiment étant reconnue: d'une autre part, les fins de l'homme étant restées aussi parfaites qu'avant la désobéissance, quoique l'homme lui-même soit dégénéré; il suit qu'une rédemption ou un moyen quelconque de rendre l'homme capable de ses fins, est une conséquence naturelle de l'état où est tombé la nature humaine.

La nécessité d'une rédemption une fois admise, cherchons l'ordre où nous pourrons

la trouver. Cet ordre peut être pris ou dans l'homme, ou au-dessus de l'homme.

1.° Dans l'homme. Pour supposer une rédemption, il faut que le prix soit au moins en raison de la chose à racheter. Or, comment supposer que l'homme imparfait et mortel se pût offrir pour regagner une fin parfaite et immortelle ? Comment l'homme, participant lui même à la faute primitive, auroit-il pu suffire, tant pour la portion du péché qui le regarde, que pour celle qui concerne le reste du genre humain ? Pour un tel dévouement, ne falloit-il pas un amour et une vertu au-dessus de la nature ? Il semble que le ciel ait voulu laisser s'écouler 4,000 années, depuis la chûte jusqu'au rétablissement, pour donner le temps aux hommes de voir par eux-mêmes combien leurs vertus, dégradées par le péché, étoient insuffisantes pour un pareil sacrifice.

Il ne reste donc que la seconde supposition à savoir, que la rédemption devoit procéder d'une condition au-dessus de l'homme. Voyons si elle pouvoit venir des êtres intermédiaires entre lui et Dieu.

C'est une belle idée de Milton que celle-là, par laquelle il suppose qu'après le péché, l'Eternel demanda au ciel consterné, s'il y avoit quelque puissance qui voulût se dévouer, pour le salut de l'homme. Toutes les divines hiérarchies demeurèrent muettes, et parmi tant de séraphins, de trônes, d'ar-

deurs, de dominations, d'anges et d'archanges, nul ne se sentit assez de force pour s'offrir au grand sacrifice. Cette pensée du poëte est d'une rigoureuse vérité en théologie. En effet, où les anges auroient-ils pris pour l'homme l'immense amour que suppose le mystère de la croix ? Nous dirons en outre, que la plus sublime des puissances créées, n'auroit pas même eu assez de force pour l'accomplir. Aucune substance angélique ne pouvoit, par la foiblesse de son essence, se charger de ces douleurs, qui selon Massillon, unirent sur la tête de Jesus-Christ toutes les *angoisses physiques*, que la punition de tous les péchés, commis depuis le commencement des races pouvoit supposer, et toutes les *peines morales*, tous les *remords* qu'avoient dû éprouver les pécheurs, en commettant le crime. Si le Fils de l'homme lui-même trouva le calice amer, comment un ange auroit-il pu le porter à ses lèvres ? non il n'auroit jamais pu boire la *lie*, et le sacrifice n'eût point été consommé.

Nous ne pouvions donc avoir pour rédempteur qu'une des trois personnes existantes de toute éternité ; or, de ces trois divines personnes, on voit que le Fils, par sa nature même, devoit être le seul à nous racheter. Amour qui lie toutes les parties de l'univers, Milieu qui réunit les extrêmes, Principe vivifiant de la nature, il pouvoit seul réconcilier Dieu avec l'homme. Il vint

ce

nouvel Adam ; il vint, homme selon la chair dans le sein de Marie ; selon la morale par son évangile, et selon Dieu par son essence. Il nâquit d'une Vierge, pour ne point participer à la faute originelle, et pour être une victime sans tache ; il reçut le jour dans une étable, au dernier degré des conditions humaines, parce que nous étions tombés par l'orgueil. Ici commence la profondeur du mystère, l'homme se trouble, et les voiles s'abaissent.

Ainsi le but auquel nous pouvions atteindre avant la désobéissance, nous est proposé de nouveau, par le mérite du sang de Jesus-Christ, mais la route pour y parvenir n'est plus la même. Adam innocent y seroit arrivé par des chemins enchantés ; Adam pécheur n'y peut monter qu'au travers des précipices. La nature a changé depuis la faute de notre premier père, et la rédemption n'a pas eu pour objet de faire une création nouvelle, mais de trouver un salut final pour la première. Tout donc est resté dégénéré avec l'homme, et ce roi temporel de l'univers, qui d'abord né immortel, devoit s'élever, sans changer d'existence, au bonheur des puissances célestes, ne peut plus maintenant jouir de la présence de Dieu, sans passer par les *déserts du tombeau*, comme parle Saint Chrysostôme. Son ame a été sauvée de la destruction finale par la rédemption ; mais son corps, joignant l'impureté naturelle de la matière

à la souillure du péché, subit la sentence primitive dans toute sa rigueur ; il tombe, il se fond, il se dissout. Ainsi Dieu, après la chûte de nos premiers pères, cédant à la prière de son fils, et ne voulant pas détruire tout l'homme, inventa la mort comme un demi-néant, afin que le pécheur sentît l'horreur de ce néant entier, auquel il étoit réservé, sans les prodiges de l'amour céleste.

Nous osons présumer que s'il y a quelque chose de clair en métaphysique, c'est la chaîne de ce raisonnement. Ici point de mots mis à la torture, point de divisions et de subdivisions, point de termes obscurs ni barbares. Vous ne trouverez là ni consubstantialité, ni coéqualité, ni coessentialité, ni hypostatique union, ni mutuelle circomplexion, etc. Le christianisme n'est point composé de ces choses, comme les sarcasmes de l'incrédulité voudroient nous le faire croire. L'évangile a été prêché au pauvre d'esprit, et a été entendu de lui ; c'est le livre le plus clair qui existe. Sa doctrine n'a point son siège dans la tête, mais dans le cœur. Elle n'apprend point à disputer, mais à bien vivre ; pourtant elle n'est pas sans secrets, et ce qu'il y a de véritablement ineffable dans l'évangile, c'est ce mélange continuel des plus profonds mystères et de la plus extrême simplicité : or, ce sont là les deux caractères d'où naissent le divin et le sublime. Il ne faut donc plus

s'étonner si l'œuvre de Jesus-Christ parle si éloquemment. Et telles sont encore les vérités de notre religion, malgré leur peu d'appareil scientifique, qu'un seul principe admis vous force à l'instant de recevoir tout le reste. Il y a même plus; si vous espérez échapper en niant la base, tel, par exemple, que le péché originel; bientôt, poussé de conséquence en conséquence, vous serez obligé de vous perdre dans l'athéisme: dès l'instant où vous admettez un Dieu, la religion chrétienne arrive, malgré vous, comme l'ont remarqué Clarke et Pascal. Voilà une chose au-dessus des choses humaines, et une des plus fortes preuves, en faveur du christianisme.

Au reste, il ne se faut pas étonner que celui qui fait rouler, sans les confondre, ces millions d'univers sur nos têtes, ait répandu tant d'harmonie dans les principes d'un culte établi par lui; il ne se faut pas étonner s'il fait tourner les charmes et les grandeurs de ses mystères dans le cercle d'une logique inévitable, comme il fait revenir les astres sur eux-mêmes, pour nous ramener ou les fleurs, ou les foudres des saisons. On a peine à concevoir le déchaînement du siécle contre le christianisme. S'il est vrai que les religions soient nécessaires aux hommes, comme l'ont cru tous les philosophes, par quel culte veut-on remplacer celui de nos pères? On se rappelera long-temps ces jours où les hommes

de sang prétendirent élever ces autels aux vertus, sur les ruines du christianisme. D'une main ils dressoient des échaffauds; de l'autre, ils garantissoient à Dieu l'éternité, et à l'homme la mort, sur le frontispice de nos temples. Et ces mêmes temples; où l'on voyoit autrefois ce Dieu qui est connu de l'univers, et ces images des vierges qui consoloient tant d'infortunés, ces temples étoient dédiés *à la Vérité*, qu'aucun homme ne connoît, et à la *Raison*, qui n'a jamais séché une larme!

CHAPITRE V.

De l'Incarnation.

VOYONS maintenant le Souverain des cieux dans une bergerie, celui qui lance la foudre entouré de bandelettes de lin; celui que l'univers ne peut contenir, renfermé dans le sein d'une femme. Comme l'antiquité eût tiré parti de cette merveille! Quels tableaux un Virgile ou un Homère ne nous eût-il pas laissés de la nativité d'un Dieu dans une crèche, du chant des pasteurs, des mages conduits par des étoiles, des anges descendant dans le désert, d'une vierge mère adorant son nouveau-né, et de tout ce mélange d'innocence, d'enchantement et de grandeur!

Il est des cœurs qui ne savent rien voir dans les choses les plus merveilleuses. Pour

nous, laissant toujours à part ce que nos mystères ont de direct et de sacré, nous croyons retrouver sous leurs voiles, les vérités les plus ravissantes de la nature. Nous sommes persuadés que ces trois secrets du ciel, outre leurs parties inexplicables et mystiques, contiennent toutes les choses créées, et sont le prototype des loix morales et physiques du monde : cela est très-digne de la gloire de Dieu, car on voit ainsi, pourquoi il lui a plu de se manifester dans ces mystères, plutôt qu'en tout autre, qu'il eût pu choisir. Jesus-Christ (ou, pour ainsi dire, le monde moral) prenant naissance dans le sein d'une vierge, nous enseigne le prodige de la création physique, et nous montre l'univers se formant dans le sein de l'amour céleste. Les paraboles et les figures de ce mystère sont ensuite gravées dans chaque objet, autour de nous. Par-tout la force naît de la grâce : le fleuve sort de la fontaine, le lion est d'abord nourri d'un lait pareil à celui que suce l'agneau, et parmi les hommes enfin, Dieu a promis la gloire céleste à ceux qui pratiquent les plus humbles vertus.

Ils eurent bien à se plaindre de la nature, ceux qui ne purent découvrir dans la chaste reine des anges, que des mystères d'obscénités. Qu'y a-t-il de plus touchant que cette femme mortelle, devenue la mère immortelle d'un Dieu rédempteur ! cette Marie à-la-fois vierge et mère, les deux états

les plus divins de la femme ; cette jeune fille de l'antique Jacob, qui accourt au secours des misères humaines, et sacrifie un fils, pour sauver la race de ses pères ; cette tendre médiatrice entre nous et l'Eternel, ouvrant avec la douce vertu de son sexe, un cœur plein de pitié à nos tristes confidences, et désarmant un Dieu irrité ! Oh ! qu'il est ravissant de voir toutes les graces du Seigneur découler sur la terre à travers le sein d'une vierge timide, comme pour rendre ces grâces encore plus belles ! dogme enchanté qui adoucit la terreur d'un Dieu, en interposant la beauté, entre notre néant et la majesté divine !

Poëtes qui avez reçu le feu créateur, peignez nous cette bienheureuse Marie, ce vase d'élection, orné de tous les dons du Saint-Esprit, semblable à la galère Athénienne chargée de porter les présens sacrés à Cérès ; sa pouppe étoit couronnée de fleurs pudiques, et nul criminel ne pouvoit périr jusqu'à son retour. Représentez-nous cette vierge assise sur un trône de candeur, plus éclatant que la neige ; qu'elle paroisse sur ce trône comme une rose mystique, ou comme l'étoile du matin précurseur du soleil de la grâce ; que les plus beaux anges la servent, que les harpes et les voix célestes forment un doux concert autour d'elle ; qu'au premier coup-d'œil on reconnoisse dans cette fille des hommes, le refuge des pécheurs, la consolation des

affligés et l'étoile des mers ; qu'elle ignore les saintes colères du Seigneur ; qu'elle soit toute bonté, toute compassion, toute indulgence ; que sa beauté même ait conservé quelque chose de terrestre et qui pourroit faire naître le plus violent amour, si elle ne jetoit en même temps dans des extases de vertu.

Aucune religion n'a offert un culte plus attendrissant que celui de Marie. Elle est comme la divinité de l'innocence, de la foiblesse et du malheur. La foule de ses adorateurs dans nos églises, se compose de pauvres matelots qu'elle a sauvés du naufrage ; de vieux invalides qu'elle a arrachés à la mort, sous le fer des ennemis de la France, et de jeunes femmes dont elle a calmé les douleurs. Celles-ci apportent leurs petits enfans devant son image, et le cœur du nouveau né, qui ne comprend pas encore le grand Etre, comprend déjà cette mère céleste, qui tient un enfant dans ses bras.

CHAPITRE VI.

DES SACREMENS.

Le Baptême et la Confession.

SI les mystères accablent l'esprit par leur grandeur, on éprouve une autre sorte d'étonnement, mais qui n'est peut-être pas moins profond, en contemplant les sacremens de l'église. La connoissance de l'homme civil et moral, que l'on découvre dans ces institutions, prouve que celui qui a si bien pénétré dans le cœur humain, ne peut être que celui-là même, qui en a pétri l'argile.

Le baptême est le premier des sacremens que la religion confère à l'homme, et qui, selon la parole de l'apôtre, le *revêt de Jesus-Christ*. Il ne faut avoir ni imagination, ni ame, pour n'être pas frappé de ce qu'il y a de grand et de touchant dans la cérémonie, qui consacre la vie du chrétien. Elle nous rappelle, cette cérémonie, la corruption où nous sommes nés, les entrailles douloureuses qui nous portèrent, les tribulations qui nous attendent dans ce monde; elle nous dit que nos fautes rejailliront sur nos fils, que nous sommes tous solidaires les uns pour les autres : terrible enseignement qui suffiroit seul pour faire régner la vertu sur la terre.

Voyez le néophyte debout au milieu des

ondes du Jourdain ; le solitaire du rocher verse l'eau lustrale sur sa tête ; les roseaux du fleuve, les chameaux de ses rivages, le temple de Jérusalem, les cèdres du Liban sont attentifs : ou plutôt regardez ce jeune enfant sur les fontaines sacrées. Une famille pleine de joie l'environne ; elle renonce pour lui au péché, elle lui donne le nom de son aïeul, qui devient immortel dans cette renaissance, perpétuée par l'amour de race en race. Déja le père, dont le cœur bondit d'allégresse, s'empresse de reprendre son fils, pour le reporter à une épouse impatiente, qui compte, sous ses rideaux, tous les coups de la cloche baptismale. On entoure le lit maternel, des pleurs d'attendrissement et de religion coulent de tous les yeux ; le nom nouveau du bel enfant, le nom antique de son ancêtre, est répété de bouche en bouche ; et chacun mêlant les souvenirs du passé aux joies présentes, croît reconnoître le bon vieillard, dans l'enfant qui fait revivre sa mémoire. Tels sont les tableaux que présente le sacrement de baptême ; mais la religion, toujours morale, toujours sérieuse, alors même qu'elle est plus riante, nous montre aussi le fils des rois dans sa pourpre, renonçant aux grandeurs de Satan, à la même piscine où l'enfant du pauvre en haillons, vient abjurer des pompes, auxquelles pourtant il ne sera point condamné.

On trouve dans Saint Ambroise une des-

cription fort curieuse, de la manière dont s'administroit le sacrement de baptême dans les premiers siècles de l'église (1). Le jour choisi pour la cérémonie, étoit le samedi-saint. On commençoit par toucher les narines, et par ouvrir les oreilles du catéchumène, en prononçant *ephpheta*. c'est-à-dire, *ouvrez-vous*. On le faisoit ensuite entrer dans le saint des saints. En présence du diacre, du prêtre et de l'évêque, il renonçoit aux œuvres du démon. Il se tournoit vers l'occident, image des ténèbres, pour abjurer le monde, et vers l'orient, symbole de lumière, pour marquer son alliance avec Jesus-Christ. L'évêque faisoit alors la bénédiction du bain, dont les eaux, selon Saint Ambroise, indiquent tous les mystères de l'Ecriture : la création, le déluge, le passage de la mer Rouge, la nuée, les eaux de Mara, Naaman et le paralytique de la Piscine. Les eaux ayant été adoucies par le signe de la croix, on y plongeoit trois fois le catéchumène en l'honneur de la Trinité, et en lui ensei-

(1) *Ambros. de Myst.* Tertullien, Origène, saint Jérôme, saint Augustin parlent aussi du baptême, mais moins en détail que saint Ambroise. C'est dans les six livres *des Sacremens*, faussement attribués à ce père, qu'on voit la circonstance des trois immersions et du *touchement* des narines que nous rapportons ici.

gnant que trois choses rendent témoignage dans le baptême : l'eau, le sang et l'esprit.

Au sortir du saint des saints, l'évêque faisoit à l'homme renouvelé, l'onction sur la tête, afin de le sacrer de la race élue et de la nation sacerdotale du Seigneur. Puis on lui lavoit les pieds, et on lui mettoit des habits blancs, comme un vêtement d'innocence; après quoi, il recevoit, dans le sacrement de confirmation, l'esprit de crainte divine, l'esprit de sagesse et d'intelligence, l'esprit de conseil et de force, l'esprit de doctrine et de piété. L'évêque prononçoit à haute voix les paroles de l'apôtre : *Dieu le père vous a marqué de son sceau, J. C., notre Seigneur, vous a confirmé ; il a donné à votre cœur les arrhes du Saint-Esprit.*

Le nouveau chrétien marchoit alors à l'autel pour y recevoir le pain des anges, en disant : *J'entrerai à l'autel du Seigneur, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.* A la vue de l'autel couvert de vases d'or et d'argent, de flambeaux, de fleurs, d'étoffes de soie, le néophyte s'écrioit avec le prophète : *Vous avez préparé une table devant moi ; c'est le Seigneur qui me nourrit, rien ne manquera, il m'a établi dans un lieu abondant en pâturages.* La cérémonie se terminoit par le sacrifice de la messe. Ce devoit être une fête bien auguste que celle-là où l'on voyoit les Ambroise à la table du Seigneur, donner au pauvre innocent, la place qu'ils refusoient à l'empereur coupable!

S'il n'y a pas dans ce premier acte de la vie chrétienne, un mélange divin de théologie et de morale, de mystères et de simplicité, rien ne sera jamais divin en religion.

Mais, considéré dans une sphère plus élevée, et comme figure du mystère de notre rédemption, le baptême est un bain qui rend à l'ame sa vigueur première. On ne peut se rappeler sans envie la beauté des anciens jours, alors que les forêts n'avoient pas assez de silence, les grottes pas assez de profondeur pour les fidèles qui venoient y méditer les mystères : ces chrétiens primitifs, témoins de la rénovation du monde, étoient occupés d'un tout autre ordre de pensées que celui qui nous courbe aujourd'hui vers la terre, nous tous chrétiens sans amour, vieillis dans le siècle et non pas dans la foi. En ce temps-là la sagesse étoit sur les rochers, dans les antres avec les lions, et les rois alloient consulter le solitaire de la montagne. Jours trop tôt évanouis ! il n'y a plus de saint Jean au désert, et l'heureux catéchumène ne sentira plus couler sur lui ces flots du Jourdain, qui emportoient aux mers toutes ses souillures.

La confession suit le baptême, et l'église, avec une prudence qu'elle seule possède, a fixé l'époque de la confession à l'âge où l'idée du crime peut être conçue ; il est certain qu'à sept ans l'enfant a les notions

du bien et du mal. Tous les hommes, les philosophes même, quelles qu'aient été d'ailleurs leurs opinions, ont regardé le sacrement de pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice, et comme le chef-d'œuvre de la sagesse. Dans quel sein le coupable déchargeroit-il le poids de son cœur ? Seroit-ce dans celui d'un ami ? Eh ! qui peut compter sur l'amitié des hommes ! Prendra-t-il les déserts pour confidens ? Les déserts retentissent toujours pour le crime du bruit de ces trompettes, que le parricide Néron croyoit ouïr autour du tombeau de sa mère (1). Quand la nature et les hommes sont impitoyables, il est bien touchant de trouver un Dieu prêt à pardonner : il n'appartenoit qu'à la religion chrétienne d'avoir fait deux sœurs, de l'innocence et du repentir.

---

(1) Tac. Hist.

CHAPITRE VII.

De la Communion.

La Communion présente des caractères encore plus sublimes, en même temps qu'elle s'embellit de mille charmes. C'est à douze ans, c'est au printemps de l'année, que l'adolescent s'unit à son Créateur. Après avoir pleuré la mort du Rédempteur du monde avec les montagnes de Sion, après avoir rappelé les ténèbres qui couvrirent la terre, les cloches se raniment, les saints se dévoilent, le cri de la joie, l'antique *alleluia* des Abraham et des Jacob, fait retentir le dôme des églises. De jeunes filles vêtues de lin, de beaux garçons parés de feuillages, marchent sur une route semée des premières fleurs de l'année, et s'avancent vers le temple, en répétant de nouveaux cantiques ; leurs parens les suivent pleins d'allégresse. Bientôt le Christ descend sur l'autel pour ces ames délicates. Le froment des anges est déposé sur la langue véridique qu'aucun mensonge n'a encore souillée, tandis que le prêtre boit, dans le vin, le sang méritoire de l'agneau. Tous les cœurs sont saisis de recueillement dans cette solemnité où Dieu rappelle un sacrifice sanglant, sous les espèces les plus paisibles. Aux incommensurables hauteurs de ces mystères, se mêlent les souvenirs des

scènes les plus riantes. La nature semble ressusciter avec son Créateur, et l'âge du printemps lui ouvre les portes du tombeau, comme cet esprit de lumière, qui dérangea la pierre du glorieux sépulcre. L'âge des tendres communians et celui de la naissante année, confondent leurs jeunesses, leurs harmonies et leurs innocences. Le pain et le vin annoncent les dons des champs prêts à mûrir, et retracent les tableaux de l'agriculture. Enfin Dieu descend dans les ames de ces enfans pour les féconder ; comme il descend, en cette saison, dans le sein de la terre, pour lui faire porter ses fleurs et ses richesses.

Mais, dira-t-on, que signifie cette communion mystique où la *raison* est obligée de se soumettre à une *absurdité*, sans aucun profit pour les mœurs ? Qu'on nous permette d'abord de répondre en général pour tous les rites chrétiens, qu'ils sont de *la plus haute moralité*, par cela seul qu'*ils ont été pratiqués par nos pères* ; par cela seul que nos mères ont été chrétiennes sur nos berceaux ; enfin, parce que la religion a chanté autour du cercueil de nos aïeux, et souhaité la paix à leurs cendres.

Ensuite, supposé même que la communion fût une cérémonie puérile, c'est du moins s'aveugler beaucoup, que de ne pas voir qu'une solemnité, qui doit être précédée d'une confession austère, et qui ne peut avoir lieu qu'après une longue suite d'actions

vertueuses, est par son essence, très-favorable aux bonnes mœurs. Elle l'est même à un tel point, que si un homme approchoit dignement, une seule fois par mois, du sacrement d'Eucharistie, cet homme seroit de nécessité, l'homme le plus vertueux de la terre. Transportez le raisonnement de l'individuel au collectif, de l'homme au peuple, et vous verrez que la Communion est une législation toute entière.

« Voilà donc des hommes, dit M. de Voltaire, dont l'autorité ne sera pas suspecte; voilà des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, au pied d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'ame saisie et attendrie; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et dans notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en recevoir seulement la pensée! Il étoit impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retint plus fortement les hommes dans la vertu (1). »

Si nous nous exprimions nous-mêmes avec cette force, on nous traiteroit d'insensés et de fanatiques.

---

(1) *Questions sur l'Encyclopédie*, t. IV, édition de Genève.

L'Eucharistie a pris naissance à la Cène, et nous en appelons aux peintres, pour la beauté du tableau où Jesus-Christ est réprésenté prononçant ces paroles : *Hoc est corpus meum*. Quatre choses, toutes quatre immenses, mais moins divines les unes que les autres, sont ici :

1°. Dans le pain et le vin *matériels* on voit la consécration de la nourriture des hommes, qui vient de Dieu, et que nous tenons de sa munificence. Quand il n'y auroit dans la Communion, que cette offrande des richesses de la terre à celui qui les dispense, cela seul suffiroit pour la placer auprès des plus belles coutumes religieuses de la Grèce.

2°. L'Eucharistie rappele la pâque des Israélites, qui remonte au temps des Pharaons ; elle annonce l'abolition des sacrifices sanglans ; elle est aussi l'image de la vocation d'Abraham, et de la première alliance de Dieu avec l'homme. Tout ce qu'il y a de grand en antiquité, en histoire, en législation, en figures sacrées, se trouve donc dans la communion du chrétien.

3°. L'Eucharistie annonce la réunion des hommes en une grande famille de frères ; elle enseigne la fin des inimitiés, l'égalité naturelle et le commencement d'une nouvelle loi, qui ne connoîtra ni Juifs, ni Gentils, et qui invitera tous les enfans d'Adam à la même table.

Enfin la quatrième chose que l'on décou-

vre dans l'Eucharistie, c'est le mystère direct et la présence réelle de Dieu dans le pain consacré. Ici il faut que l'ame s'envole un moment vers ce monde intellectuel, qui lui fut ouvert avant sa chûte.

Lorsque le Tout-puissant eut créé l'homme à son image, et qu'il l'eut animé d'un souffle de vie, il fit alliance avec lui. Adam et Dieu s'entretenoient ensemble dans la solitude. L'alliance fut de droit rompue par la désobéissance. L'Etre éternel ne pouvoit plus communiquer avec la Mort, la Spiritualité avec la Matière. Or, entre deux choses de propriétés différentes, il ne peut y avoir de point de contact que par un milieu. Le premier effort que l'Amour divin fit pour se rapprocher de nous, fut par la vocation d'Abraham et l'établissement des sacrifices : figures qui annonçoient au monde l'avènement du Messie. Le Sauveur, en nous rétablissant dans nos fins, comme nous l'avons montré au sujet de la rédemption, a dû nous rétablir dans nos priviléges, et le plus beau de ces priviléges sans doute, étoit de communiquer avec le Créateur. Mais cette communication ne pouvoit plus avoir lieu immédiatement comme dans le Paradis terrestre. Premièrement, parce que notre origine est demeurée souillée; en second lieu, parce que notre corps, maintenant sujet au tombeau, est resté trop foible pour communiquer directement avec Dieu, sans mourir. Il falloit donc un moyen médiat, et c'est le Fils qui l'a fourni.

Il s'est donné à l'homme dans l'Eucharistie; il est devenu la route sublime par qui nous nous réunissons de nouveau à celui dont notre ame est émanée.

Mais si le Fils fut resté dans son essence primitive, il est évident que la même séparation eût existé ici bas entre Dieu et l'homme; puisqu'il ne peut y avoir d'union entre la pureté et le crime, entre une réalité éternelle et le songe de notre vie. Or, le Verbe en entrant dans le sein d'une femme, s'est fait homologue à nous. D'un côté, il touche à son père par sa spiritualité; de l'autre, il s'unit à la chair par son effigie humaine. Il devient donc ce rapprochement cherché entre l'enfant coupable et le père miséricordieux. En se cachant sous l'emblème du pain, il est, pour l'œil du corps, un objet sensible, tandis qu'il reste un objet intellectuel pour l'œil de l'ame. S'il a choisi le pain pour se voiler, c'est que le froment est un emblême noble et pur de la nourriture divine.

Si cette haute et mystérieuse théologie, dont nous nous contentons d'ébaucher quelques traits, effraye quelques-uns de nos lecteurs, qu'ils remarquent combien toutefois cette métaphysique est lumineuse auprès de celle de Pythagore, de Platon, de Timée, d'Aristote, de Carnéade, d'Epicure. Il n'y a là aucune de ces abstractions d'idées pour lesquelles on est obligé de se créer un langage inintelligible au commun des hommes.

En résumant ce que nous avons dit sur la Communion, nous trouvons qu'elle présente d'abord une pompe charmante ; qu'elle enseigne la morale, tant parce qu'elle tient aux mœurs de nos pères, que parce qu'il faut être pur pour en approcher, qu'ensuite elle est l'offrande des dons de la terre au Créateur ; qu'elle rappele la sublime et touchante histoire du Fils de l'homme, et que s'unissant au souvenir de la Pâque et de la première alliance, elle va se perdre dans la nuit des temps ; qu'elle tient aux idées premières sur la nature de l'homme religieux et politique, et exprime l'antique égalité du genre humain ; enfin, qu'elle renferme l'histoire mystique de la famille d'Adam, sa chûte, ses fins, son rétablissement et sa réunion avec Dieu. Nous ne savons pas ce qu'on peut objecter contre un sacrement qui fait parcourir un tel cercle d'idées poétiques, morales, historiques, et métaphysiques ; contre un sacrement qui commence avec des fleurs, de jeunes années et des grâces, et qui finit par faire descendre Dieu sur la terre, pour le donner en pâture spirituelle à l'homme.

CHAPITRE VIII.

LA CONFIRMATION, L'ORDRE ET LE MARIAGE.

Examen du Vœu de Célibat, sous ses rapports moraux.

On ne cesse de s'étonner, lorqu'on remarque quelle est l'époque de la vie que la religion a fixée pour le grand hymenée de l'homme et de son Créateur. C'est le moment où le cœur va s'enflammer du feu des passions, le moment où il peut concevoir l'Etre suprême : Dieu devient l'immense génie dont l'adolescent se sent tout-à-coup tourmenter, et qui remplit les facultés de son ame inquiète et agrandie. Mais le danger augmente, et il faut de nouveaux secours à ce voyageur sans expérience, exposé sur le chemin du monde. La religion n'oubliera point son enfant ; elle tient en réserve un appui pour cette ame qui chancelle. La Confirmation vient soutenir ses pas tremblans, comme le bâton dans la main du vieillard, comme ces sceptres qui passoient de race en race chez les rois antiques, et sur lesquels les Evandre et les Nestor, pasteurs des hommes, s'appuyoient en jugeant tous les peuples. Observons que la morale entière de la vie est renfermée dans le sacrement de Confirmation ; qui-

conque a la force de confesser Dieu, pratiquera la vertu : commettre le crime, c'est renier le Créateur.

Le même esprit de sagesse a placé l'Ordre et le Mariage, immédiatement après la Confirmation. L'enfant est maintenant devenu homme, et la religion qui l'a suivi des yeux avec une tendre sollicitude dans l'état de nature, le considère encore dans ses rapports avec la société. Admirez ici la profondeur de ses vues : elle n'a établi que deux sacremens sociaux, si nous osons nous exprimer ainsi ; c'est qu'en effet il n'y a que deux états dans la vie : le célibat et le mariage. Ainsi le christianisme, sans s'embarrasser de toutes les distinctions civiles, inventées par notre étroite raison, divise tout-à-coup la société en deux classes. A ces classes il ne donne point des loix politiques, mais des loix morales : par là il se trouve d'accord avec toute l'antiquité. Les anciens sages de l'Orient, qui ont laissé une si merveilleuse renommée, n'assembloient pas une foule d'hommes pris au hasard, pour forger de tristes constitutions. Ces législateurs étoient de vénérables solitaires qui avoient voyagé long-temps, et qui chantoient les dieux sur la lyre. Chargés des richesses qu'ils avoient puisées chez les nations étrangères, plus riches encore des dons d'une vie sainte, le lûth à la main, une couronne de papyre dans leurs cheveux, ces poëtes divins, assis sous un pla-

tane, dictoient leurs sages leçons à tout un peuple ravi. Et quelles étoient ces institutions des Amphion, des Cadmus, des Lycurgue, des Orphée ? Une belle musique appelée loi, des danses religieuses, des cantiques, des chênes consacrés, des vieillards, des hymens, des tombeaux, la religion et Dieu par-tout. Et voilà ce que le christianisme a fait, mais d'une manière encore plus admirable.

Mais les hommes ne s'accordent jamais sur les principes, et les institutions les plus sages ont trouvé des détracteurs. On s'est élevé dans les derniers temps contre le vœu de célibat attaché au sacrement d'Ordre. Les uns, cherchant par-tout des armes contre la religion, ont cru en trouver dans la religion même, et ont fait valoir l'ancienne discipline de l'église, qui permettoit le mariage au prêtre ; les autres se sont contentés de faire de la chasteté chrétienne l'objet de leurs railleries. Répondons d'abord aux gens sérieux et aux objections morales.

Il est certain que ce n'est que par le septième canon du second concile de Latran, l'an 1139, que le célibat du clergé catholique a été fixé sans retour. Ceux qui veulent faire remonter cette loi à une époque plus reculée, citent quelques dispositions du concile de Latran (1), en 1123 ; de

(1) Can.

Trébur (1) en 895 ; de Troisi (2), en 909 ; de Tolède (3), en 633, et de Chalcédoine (4), en 461. Mais, ou ces canons ne faisoient pas loi générale dans l'église, ou en interdisant le mariage aux prêtres et aux religieuses, ils n'annulloient pas ce mariage en cas qu'il eût été contracté. Baronius s'est trompé lorsqu'il a prétendu que le vœu de célibat étoit général parmi le clergé dès le sixième siècle (5). C'est à tort aussi que, par un zèle au moins inutile, on a cherché à faire passer les prêtresses, les diaconesses et sous-diaconesses dont parlent les anciens Conciles, pour l'ordre des *diaconesses* ou des *veuves*, établi dans les premiers temps du christianisme. Ces femmes n'étoient que les épouses des prêtres, des diacres et des sous-diacres, comme ce canon du premier Concile de Tours le prouve : *Si inventus fuerit presbyter cum sua* presbytera, *aut diaconus cum sua* diaconisa, *aut sub-diaconus cum sua* sub-diaconisa, *annum integrum excommunicatus habeatur* (6). Le christianisme n'a pas besoin d'être défendu par des

(1) Cap. 28.
(2) Cap. 8.
(3) Cap. 52.
(4) Can. 16.
(5) Baron. an 88. n. 18.
(6) Can. 20.

chicanes de chronologie. Pour nous, qui faisons nos efforts pour écarter jusqu'à l'ombre du mensonge, de la cause de la vérité, nous convenons que le mariage a été plus ou moins permis aux prêtres dans les dix premiers siècles de l'église, quoique la virginité fût regardée, dès le temps de saint Paul, comme l'état le plus parfait pour un chrétien. Mais pourquoi donc le clergé est-il voué à présent au célibat ? Nous répondons : parce que les mœurs ont changé.

Dans les anciens jours de la religion, jours de combats et de triomphes, les chrétiens, peu nombreux et remplis de toutes sortes de vertus, vivoient fraternellement ensemble, goûtoient les mêmes joies, et partageoient les mêmes tribulations à la table du Seigneur. Le pasteur pouvoit alors avoir une famille au milieu de cette société sainte, qui étoit déja sa famille ; il n'étoit point détourné par ses propres enfans du soin de ses autres brebis, puisqu'ils faisoient partie du troupeau ; il ne pouvoit point trahir pour eux les secrets du pécheur, puisqu'on n'avoit point de crimes à cacher, puisque les confessions se faisoient à haute voix dans ces catacombes, *basiliques de la mort*, comme les appelle S. Jérôme, où les fidèles s'assembloient pour prier sur les cendres des martyrs. Ces chrétiens avoient reçu du ciel un sacerdoce que nous avons perdu. C'étoit moins une assemblée de peuple, qu'une communauté de lévites et de

religieuses : le baptême les avoit tous faits prêtres et confesseurs de Jesus-Christ.

Saint-Justin, le philosophe, dans sa première *apologie*, fait une admirable description de la vie des fidèles de ces temps.

« On nous accuse, dit-il, de troubler la » tranquillité de l'état ; et cependant un des » principaux dogmes de notre foi, est que » rien n'est caché aux yeux de Dieu, et qu'il » nous jugera sévèrement un jour sur nos » bonnes et nos mauvaises actions ; mais, ô » puissant empereur ! les peines mêmes » que vous avez décernées contres nous, » ne font que nous affermir dans notre » culte, puisque toutes ces persécutions » nous ont été prédites par notre maître, » fils du souverain Dieu, père et seigneur » de l'univers. » . . . .

. . . .

» Le jour du soleil, (le dimanche) tous » ceux qui demeurent à la ville et à la camgane, s'assemblent en un lieu commun. » On lit les saintes Ecritures ; un *ancien* (1) » exhorte ensuite le peuple à imiter de si » beaux exemples. On se lève, on prie de » nouveau ; on présente l'eau, le pain et » le vin ; le prélat fait l'action de grâce, » l'assistance répond *amen*. On distribue » une partie des choses consacrées, et les » diacres portent le reste aux absens. On fait

---

(1) Un Prêtre.

» une quête ; les riches donnent ce qu'ils
» veulent. Le prélat garde ces aumônes pour
» en assister les veuves, les orphelins,
» les malades, les prisonniers, les pauvres,
» les étrangers, en un mot, tous ceux qui
» sont dans le besoin, et dont le prélat
» est spécialement chargé. Si nous nous
» réunissons le jour du soleil, c'est que
» Dieu fit le monde ce jour-là, et que son
» fils ressuscita à pareil jour, pour confir-
» mer à ses disciples la doctrine que nous
» vous avons exposée. »

» Si vous la trouvez bonne, respectez-la;
» rejetez-là, si elle vous semble méprisable :
» mais ne livrez pas pour cela aux bour-
» reaux des gens qui n'ont fait aucun mal;
» car nous osons vous annoncer que vous
» n'éviterez pas le jugement de Dieu, si vous
» continuez dans l'injustice : au reste, quel
» que soit notre sort, que la volonté de
» Dieu soit faite. Nous aurions pu récla-
» mer votre équité en vertu de la lettre de
» votre père, César Adrien, d'illustre et
» glorieuse mémoire; mais nous avons pré-
» féré de nous confier en la justice de notre
» cause (1). »

L'apologie de Justin étoit bien faite pour surprendre la terre. Il venoit de révéler un âge d'or au milieu de la corruption, de découvrir un peuple nouveau, dans les sou-

(1) *Just. Apol. Edit. Marc. fol. 1742.*

terrains d'un antique empire. Ces mœurs durent paroître d'autant plus belles, qu'elles n'étoient pas comme aux premiers jours du monde, en harmonie avec la nature et les loix, et qu'elles formoient un contraste frappant avec ce qui les environnoit. Ce qui rend sur-tout la vie de ces fidèles plus intéressante que celle de ces hommes parfaits chantés par les poëtes, c'est que ceux-ci sont représentés heureux, et que les autres se montrent à nous à travers les charmes du malheur. Ce n'est pas sous le feuillage des bois et sur le gazon des fontaines, que la vertu paroît avec le plus de puissance: il faut la voir à l'ombre des prisons, et parmi des flots de sang et de larmes. Oh! combien la religion est divine, lorsqu'au fond d'un souterrain, dans le silence et la nuit des tombeaux, un prêtre, que le péril environne, célèbre à la lueur d'une lampe, devant un petit troupeau de fidèles, les mystères d'un Dieu persécuté!

Il étoit nécessaire d'établir solidement cette innocence des chrétiens primitifs, pour faire voir qu'aucun des inconvéniens qui résulteroient parmi nous du mariage des prêtres, ne pouvoit avoir lieu dans l'église naissante.

Quand les chrétiens se multiplièrent, quand la corruption se répandit avec les hommes, comment le prêtre auroit-il pu vaquer en même temps aux soins de sa famille et de son troupeau? Comment fût-il demeuré chaste avec une épouse qui eût

cessé de l'être ? Que si l'on objecte les pays protestans, nous dirons que dans ces pays on a été obligé d'abolir presque tout le culte extérieur ; qu'un ministre paroît à peine dans un temple deux ou trois fois par semaine, que presque toutes relations ont cessé entre le pasteur et le troupeau, et que le premier n'est trop souvent qu'un homme du monde, qui donne des bals et des festins pour amuser sa famille. Quant à quelques sectes moroses, qui affectent la simplicité évangélique, et qui veulent une *religion sans culte*, nous espérons qu'on ne nous les opposera pas. Enfin, dans les pays où le mariage des prêtres s'est établi, la confession, la plus belle de toutes les institutions morales, a cessé et a dû cesser à l'instant. Il est naturel que le pécheur n'ose plus rendre maître de ses secrets l'homme qui a rendu une femme maîtresse de lui ; il craint, avec raison, de se confier à celui qui a rompu son contract de fidélité avec Dieu, et répudié le Créateur pour épouser la créature.

Il ne reste donc plus qu'à répondre à l'objection que l'on tire de la loi générale de la population.

Or, il nous paroît qu'une des premières loix naturelles qui a dû s'abolir à la nouvelle alliance, est celle qui favorisoit la population, au-delà de certaines bornes. Autre fut J. C., autre Abraham. Celui-ci parut dans un

temps d'innocence, dans un temps où la terre manquoit d'habitans. J. C. vint, au contraire, au milieu de la corruption des hommes, et lorsque le monde avoit perdu sa solitude. Ce Rédempteur, tant promis, pour l'enfantement duquel toutes les entrailles des femmes avoient reçu l'ordre d'être fécondes, fit cesser, en venant au jour, la malédiction attachée à la stérilité. La pudeur put fermer le sein des femmes; et la seconde Ève, en guérissant les maux dont la première avoit été frappée, fit descendre la virginité du ciel, pour remplacer les antiques douleurs de la mère.

Le Législateur des chrétiens naquit d'une vierge et mourut vierge. N'a-t-il pas voulu nous enseigner par-là, sous les rapports politiques et naturels, que la terre étoit arrivée à son complément d'habitans, et que loin de favoriser les races, il faudroit désormais les restreindre? A l'appui de cette opinion, on remarque que les Etats ne périssent jamais par le défaut, mais par le trop grand nombre d'hommes. Une population excessive est le fléau des Empires. Les barbares du Nord n'ont dévasté le globe, que quand leurs forêts ont été remplies; la Suisse étoit obligée de verser ses industrieux habitans aux royaumes étrangers; comme elle leur verse ses rivières fécondes; et sous nos propres yeux, au moment même où la France a perdu un si grand nombre de laboureurs, la culture n'en paroît que

plus florissante. Hélas misérables insectes que nous sommes ! bourdonnant autour d'une coupe d'absynthe, où par hasard sont tombées quelques gouttes de miel, nous nous dévorons les uns les autres, lorque l'espace vient à manquer à notre multitude. Par un malheur plus grand encore, plus nous nous multiplions, plus il faut de champ à nos desirs. De ce terrein qui diminue toujours, et de ces passions qui augmentent sans cesse, doivent résulter tôt ou tard d'effroyables révolutions.

Au reste, tous les systêmes s'évanouissent devant les faits. L'Europe est-elle déserte, parce qu'on y voit un clergé catholique, qui a fait vœu de célibat ? Les monastères même sont favorables à la société; parce que les religieux, en consommant leurs denrées sur les lieux, répandent l'abondance dans la cabane du pauvre. Où voyoit-on en France des paysans bien vêtus, des laboureurs dont le visage annonçoit l'abondance et la joie, si ce n'étoit dans la dépendance de quelque riche abbaye ? Les grandes propriétés n'ont-elles pas toujours cet effet ; et les abbayes étoient-elles autre chose que des domaines où les propriétaires résidoient ? Mais ceci nous mèneroit trop loin, et nous y reviendrons lorsque nous traiterons des ordres monastiques. Disons pourtant que le clergé favorisoit encore la population, en prêchant la concorde et l'union entre les époux, en arrêtant les progrès du liberti-

nage, et en dirigeant toutes les foudres de l'église, contre le système du petit nombre d'enfans, adopté par le peuple des villes.

Enfin, il est à-peu-près démontré qu'il faut, dans un grand Etat, des hommes qui, séparés du reste du monde, et revetus d'un caractère auguste, puissent, sans enfans, sans femmes, sans les embarras du siècle, travailler au progrès des lumières, à la perfection de la morale et au soulagement du malheur. Quels miracles nos prêtres et nos religieux n'ont-ils point opérés dans ces trois rapports de la société! Qu'on leur donne une famille, et ces études et cette charité qu'ils tournoient au profit de leur patrie, ils les emploieront à l'avantage de leurs parens; heureux même si de vertus qu'elles sont, ils ne les transforment en vices.

Voilà ce que nous avions à répondre aux moralistes, touchant le célibat des prêtres. Voyons si nous trouverons quelque chose pour les poëtes. Ici, il nous faut d'autres raisons, d'autres autorités, et un autre style.

CHAPITRE

CHAPITRE IX.

Suite du précédent sur le sacrement d'Ordre. Examen de la Virginité, sous ses rapports poétiques.

La plupart des sages de l'antiquité ont vécu dans le célibat ; on sait combien les Gymnosophistes, les Brachmanes, les Druïdes ont tenu la chasteté à honneur. Les Sauvages même la regardent comme céleste ; car les peuples de tous les temps et de tous les pays n'ont eu qu'un sentiment sur l'excellence de la virginité. Chez les anciens, les prêtres et les prêtresses, sur-tout ceux qui étoient censés commercer intimement avec le ciel, devoient vivre solitaires. La moindre atteinte portée à leurs vœux, étoit suivie d'un châtiment terrible. On n'offroit aux dieux que des génisses, qui n'avoient point encore été mères. Ce qu'il y avoit de plus sublime et de plus doux dans la fable possédoit la virginité ; on la donnoit à Vénus-Uranie et à Minerve, déesse du génie et de la sagesse ; l'Amitié étoit une adolescente, et la Virginité elle-même, personnifiée sous les traits de la lune, promenoit sa mystérieuse continence dans les frais espaces de la nuit.

Considérée sous ses autres rapports, la virginité n'est pas moins aimable. Dans les trois règnes de la nature, elle est la source des grâces et la perfection de la beauté. Avec le lierre et la vigne sauvage, elle tapisse la grotte de l'hermite; le printemps la cache dans ses boutons de roses, l'hiver la montre dans ses neiges, telle elle brille aux deux extrémités de la vie, sur les lèvres de l'enfant, et sur les cheveux du vieillard : la tombe aussi la mêle à ses mystères : les anciens consacroient aux monumens des arbres sans semence, non à cause que la mort est stérile, mais parce que, dans une autre vie, les sexes sont inconnus, et que l'ame est une vierge immortelle. Enfin, parmi les animaux, ceux qui se rapprochent le plus de notre intelligence, sont voués à la chasteté. Ne croit-on pas reconnoître dans la ruche des abeilles, le modèle de ces monastères où de jeunes vestales composent un miel céleste, avec la fleur des vertus?

Quant aux beaux arts, la virginité en fait également les charmes : les muses lui doivent leur éternelle jeunesse; et parmi les pensées, les formes, les sons, les couleurs, tout ce qui est beau est chaste.

Mais c'est sur-tout dans l'homme que la virginité déploie son excellence. Quelles grâces le nouveau-né n'a-t-il point dans ses jeux, ou dans les bras de sa mère!

Saint Ambroise a composé trois traits sur la virginité ; il y a mis les charmes de son éloquence ; il s'en excuse lui-même en disant qu'il l'a fait ainsi pour gagner l'esprit des vierges par la douceur de ses paroles (1) ; il appelle la virginité *une exemption de toute souillure* (2) ; il fait voir combien sa tranquillité est préférable aux soucis du mariage ; il dit aux vierges : « La pudeur, en colorant vos joues, » vous rend excellemment belles. Retirées » loin de la vue des hommes, comme des » roses solitaires, vos grâces ne sont point » soumises à leurs faux jugemens ; toute- » fois vous descendez aussi dans la lice » pour disputer le prix de la beauté, non » de celle du corps, mais de celle de » la vertu : beauté qu'aucune maladie n'al- » tère, qu'aucun âge ne fanne, que la » mort même ne peut ravir. Dieu seul » s'établit juge de cette lutte des vierges, » car il aime les belles ames, même dans » les corps hideux....... Une vierge ne » connoît ni les inconvéniens de la gros- » sesse, ni les douleurs de l'enfantement... » elle est le don du ciel et la joie de ses » proches. Elle exerce dans la maison pa- » ternelle le sacerdoce de la chasteté : c'est

(1) *De Virginit.* lib. II, cap. 1, num. 4.

(2) *Ibid.* lib. I, cap. 5.

» une victime qui s'immole chaque jour pour » sa mère. »

Les poëtes ont-ils jamais rien dit de plus gracieux ?

Dans l'homme, la virginité prend un caractère sublime. Troublée par tous les orages du cœur, si elle résiste, elle devient céleste. « Une ame chaste, dit Saint » Bernard, est par vertu ce que l'ange » est par nature. Il y a plus de bonheur » dans la chasteté, mais il y a plus de » courage dans celle de l'homme. » Combien, à la vérité, n'est-elle pas admirable dans les diverses conditions de la vie ! Dans le religieux, elle se transforme en humanité, comme dans *les pères de la Rédemption* et dans tous les *ordres hospitaliers* ; elle se change en étude chez le savant ; elle devient méditation dans le solitaire. Elle est si bien le caractère essentiel de l'ame et de la force mentale, qu'il n'y a point d'homme qui n'en ait senti l'avantage pour se livrer aux travaux de l'esprit. Si donc la virginité est si favorable à l'ame, n'est-elle pas la première des qualités, puisque l'ame est, sans contredit, la plus belle partie de nous-mêmes ? Quant à la beauté du corps, la pudeur est regardée comme si nécessaire, que ceux qui n'en ont pas les roses, en empruntent du moins le fard.

Mais si la virginité est nécessaire quelque part, c'est dans le service de la Divinité.

« Dieu, dit Platon, est la véritable mesure
» des choses, et nous devons faire tous
» nos efforts pour lui ressembler (1). »
L'homme qui s'est dévoué à ses autels, y est plus obligé qu'un autre. « Il ne s'agit
» pas ici, dit S. Chrysostôme, de gouverner
» un empire ou de conduire des soldats,
» mais d'une fonction qui demande une
» vertu angélique. L'ame d'un prêtre doit
» être plus pure que les rayons du soleil
» (2). » « Le ministre chrétien, dit encore
» saint Jérôme, est le turchement entre
» Dieu et l'homme. » Il faut donc qu'un prêtre soit un personnage tout divin : il faut qu'autour de lui règnent la vertu et le mystère. Retiré dans les saintes ténèbres du temple, qu'on l'entende sans l'appercevoir; que sa voix solemnelle, grave et religieuse m'apporte ses paroles prophétiques, ou ses hymnes de paix, des sacrées profondeurs du tabernacle; que ses apparitions soient courtes parmi les hommes; qu'il ne se montre au milieu du siècle, que pour faire du bien aux malheureux : c'est à ce prix qu'on offre au prêtre le respect et la confiance. Il perdra bientôt l'un et l'autre si on le trouve à la porte des grands, si on le voit embarrassé d'une épouse, si on se familiarise avec lui, s'il a tous les vices,

(1) Rep.
(2) Lib. VI, *de Sacerd.*

et qu'on puisse le soupçonner un moment homme comme les autres hommes.

Enfin le vieillard chaste est une sorte de divinité. Priam, vieux comme le mont Ida, et blanchi comme le chêne du Gargare; Priam dans son palais, au milieu de ses cinquante fils, présente le spectacle le plus auguste de la paternité. Mais un Platon vierge, assis au pied d'un temple, sur la pointe d'un cap battu des flots; un Platon les yeux fixés sur la mer, enseignant l'existence de Dieu à ses disciples, est un être bien plus céleste. Il ne tient plus à la terre; il semble appartenir à ces *démons*, à ces intelligences supérieures, dont il nous parle dans ses écrits.

Ainsi la virginité, remontant depuis le dernier anneau de la chaîne des êtres jusqu'à l'homme, passe bientôt de l'homme aux anges, et des anges à Dieu, où elle se perd. Dans les espaces de l'éternité, Dieu brille à jamais unique, comme le soleil, son image dans le temps. Il n'est point l'enfant des générations, il n'est point une œuvre créée, il ne s'unit qu'à sa propre essence pour engendrer; Dieu est lui-même le grand Solitaire de l'univers, l'éternel Célibataire des mondes.

Concluons donc que les poëtes, et cette société frivole qui ne juge des objets que par la mesure de ses plaisirs, ne peuvent objecter contre le célibat du prêtre, la délicatesse de leur goût, puisque nous venons

de montrer que la virginité fait partie du souvenir. Des choses antiques, des charmes dans l'amitié, des parfums dans les plantes, de la douceur dans le miel, de la mélancolie dans l'astre des nuits, du mystère dans la tombe, de l'innocence dans le berceau, de l'enchantement dans la jeunesse, de l'humanité dans le religieux, de la sainteté dans le prêtre, de la sagesse dans le vieillard, et de la divinité dans les anges et dans Dieu même.

CHAPITRE X.

Suite des précédens, sur l'Ordre et le Mariage.

LE MARIAGE.

On ne peut bien juger des défauts ou de l'excellence des objets qui vivent, pour ainsi dire, avec nous, qu'en les mesurant sur une échelle de temps et de mœurs différens des nôtres. Quels eussent été les transports d'un Lycurgue, d'un Solon, si, au lieu du culte insensé de la Grèce, ils avoient trouvé dans leur patrie une religion aussi morale dans sa doctrine, aussi spirituelle dans ses dogmes, aussi magnifique dans ses pompes, que le christianisme! Combien un Socrate eût été ravi, lui premier martyr dans la cause de Dieu et de la morale!

L'Europe doit encore à l'église le petit nombre de bonnes loix qu'elle possède. Il n'y a peut-être point de circonstance en matière civile qui n'ait été prévue par le droit canonique, fruit de l'expérience de quinze siècles, et du génie des Innocent et des Grégoire. Les empereurs et les rois les plus sages, tels que Charlemagne et Alfred-le-Grand, ont cru ne pouvoir mieux faire que de recevoir, dans le code civil, une partie de ce code ecclésiatique où viennent

se fondre la loi lévitique, l'évangile et le droit romain. Quel vaisseau pourtant que cette église! qu'il est vaste! qu'il est miraculeux!

En élevant le mariage à la dignité de sacrement, Jesus-Christ nous a montré d'abord la grande figure de son union avec l'église. Quand on songe que le mariage est le piveau sur lequel roule toute l'économie de la société, peut-on supposer qu'il soit jamais assez saint, et peut-on trop admirer la sagesse de celui qui l'a marqué du sceau de la religion?

L'église a multiplié ses soins pour un si grand acte de la vie. Elle a déterminé les degrés de parenté où l'union de deux époux seroit permise. Le droit canonique, reconnoissant les générations simples, en partant de la souche, a rejeté jusqu'à la quatrième, le Mariage (1); que le droit civil, en comptant les branches doubles, eût fixé à la seconde: ainsi le vouloit la loi d'Arcade, insérée dans les *Instituts de Justinien* (2).

Mais l'église, avec sa sagesse accoutumée, a suivi dans ce réglement le changement progressif des mœurs (3); on voit que dans

(1) Concil. Lat. an. 1205.

(2) Just. inst. *de Nep.* §. 19.

(3) *Concil. Duziac.* an 814. La loi canonique a dû varier selon les mœurs des peuples Goth, Vandale, Anglais, Franc, Bourguignon, qui entroient tour-à-tour dans le sein de l'église.

les premiers siècles du christianisme, la prohibition de Mariage s'étendoit jusqu'au septième degré. Quelques Conciles même, tel que celui de Tolède (1) dans le sixième siècle, défendoient, d'une manière illimitée, toute union entre les membres d'une même famille.

L'esprit qui a dicté ces loix est digne de la pureté de notre religion. Les payens sont restés bien au-dessous de cette chasteté chrétienne. A Rome, le Mariage entre cousins-germains étoit permis, et Claude, pour épouser Agrippine, fit porter une loi à la faveur de laquelle l'oncle pouvoit s'unir à la nièce (2). Solon avoit laissé au frère

(1) Conc. Tol. can. 5.

(2) *Suet. in Claud.* A la vérité cette loi ne fut pas étendue, comme on l'apprend par les fragmens d'Ulpien, tit. 5 et 6, et elle fut abrogée par le code Théodose, ainsi que celle qui concernoit les cousins-germains. Observons que dans le christianisme, le pape a le droit de dispenser de la loi canonique, selon les circonstances. Comme une loi ne peut jamais être assez générale pour embrasser tous les cas, cette ressource des dispenses, ou des exceptions, étoit imaginée avec beaucoup de prudence. Au reste, les mariages entre frères et sœurs dans l'ancien testament, tenoient à cette loi générale de population, abolie, comme nous l'avons dit, à l'avénément de Jesus-Christ, lors du complément des races.

la liberté d'épouser sa sœur utérine (1).

L'église n'a pas borné là ses précautions. Après avoir suivi quelque temps le lévitique, touchant les *Affins*, elle a fini par déclarer empêchemens *dirimans* de Mariage, tous les degrés d'affinité, correspondant aux dégrés de parenté où le Mariage est défendu (2). Enfin, elle a prévu un cas qui avoit échappé à tous les jurisconsultes : ce cas est celui dans lequel un homme auroit entretenu un commerce illicite avec une femme. L'église déclare qu'il ne peut choisir une épouse dans la famille de cette femme au-dessus du second degré (3). Cette loi connue très-anciennement dans l'église (4), mais fixée par le concile de Trente, a été trouvée si belle, que le code françois, en rejetant la totalité du concile, n'a pas laissé que de recevoir le canon.

Au reste, les empêchemens de Mariage de parent à parent, si multipliés par l'église, outre leurs raisons morales et spirituelles, tendent politiquement à diviser les propriétés, et à empêcher qu'à la longue tous les biens de l'Etat ne s'accumulent sur quelques têtes.

L'église a conservé les fiançailles, qui

(1). Plut. in Sol.

(2) Conc. Lat.

(3) *Ib.* cap. 4, sess. 24.

(4) Concil. Anc. c. ult. an. 304.

remontent à une grande antiquité. Aulu-Gele nous apprend qu'elles furent connues des peuples de Latium (1) ; les Romains les adoptèrent (2) ; les Grecs les ont suivies ; elles étoient en honneur sous l'ancienne alliance ; et dans la nouvelle , Joseph fut fiancé à Marie. L'intention de cette coutume est de laisser aux deux époux le temps de se connoître avant de s'unir (3).

Dans nos campagnes , les fiançailles se montroient encore avec leurs grâces antiques. Par une belle matinée du mois de juillet ou d'août , un jeune paysan venoit chercher sa prétendue à la ferme de son futur beau-père. Deux ménestriers , rappelant nos anciens *minstrels* , ouvroient la pompe en jouant sur leur violon de ballades du temps de la chevalerie , ou des cantiques de pélérins de Saint-Jacques en Galice. Les siècles sortis de leurs tombeaux gothiques , sembloient accompagner cette jeunesse avec leurs vieilles mœurs et leurs vieux souvenirs. L'épousée recevoit du curé la bénédiction des fiançailles , et déposoit sur l'autel

---

(1) Noct. Att. lib. IV , cap. 4.

(2) L. 2 , ff. *de Spons.*

(3) Saint Augustin en rapporte une raison aimable : *Constitutum , est , ut jam pactae sponsae not statim tradantur , ne vilem habeat maritus datam , quam non suspiraverit sponsus dilatam.*

une quenouille entourée de rubans. On retournoit ensuite à la ferme : la dame et le seigneur du lieu, le curé et le juge du village s'asseyoient avec les futurs époux, les laboureurs et les matrônes, autour d'une table où étoient servis le vérat d'Eumée et le veau gras des patriarches. La fête se terminoit par une ronde dans la grange voisine, et la demoiselle du château dansoit avec le fiancé une ballade, au son de la musette, tandis que les spectateurs étoient assis sur la gerbe de bled nouvelle, avec les souvenirs des filles de Jéthro, des moissonneurs de Booz, et des fiançailles de Jacob et de Rachel.

La publication des bancs suit les fiançailles. Cette excellente coutume, ignorée de l'antiquité, est entièrement due à l'église. Il faut la reporter au-delà du quatorzième siècle, puisqu'il en est fait mention dans une décrétale du pape Innocent III. Le même pape l'a transformée en règle générale dans le concile de Latran. Le concile de Trente l'a renouvellée, et l'ordonnance de Blois l'a fait recevoir parmi nous. L'esprit de cette loi est de prévenir les unions clandestines, et d'avoir connoissance des empêchemens de Mariage, qui peuvent se trouver entre les parties contractantes.

Mais enfin le Mariage chrétien s'avance ; il vient avec tout autre appareil que les fiançailles. Sa démarche est grave et solemnelle, sa pompe silencieuse et auguste :

de jours, et sur-tout beaucoup de mauvais jours avec lui. Il faut se connoître jusqu'au fond de l'ame ; il faut que le voile mystérieux dont on couvroit les deux époux dans l'église primitive, soit soulevé par eux dans tous ses replis, tandis qu'il reste impénétrable à l'œil des autres. Quoi ! sur le moindre caprice, il faudra que je craigne de me voir privé de ma compagne et de mes enfans, et que je renonce à l'espérance de couler mes vieux jours au milieu d'eux ? Et qu'on ne dise pas que cette frayeur me forcera d'être meilleur époux : non, on ne s'attache qu'au bien dont on est sûr ; on n'aime point une propriété qu'on peut perdre.

Ne donnons point à l'hymen les ailes de l'amour ; ne faisons point d'une sainte réalité un fantôme volage. Une chose détruira encore votre bonheur dans vos liens d'un instant : vous y serez poursuivi par vos souvenirs. Vous comparerez, sans cesse, une épouse à l'autre ; ce que vous avez perdu et ce que vous avez trouvé ; et, ne vous y trompez pas, la balance sera toute en faveur des choses passées : ainsi Dieu a fait le cœur de l'homme. Cette distraction d'un sentiment par un autre, empoisonnera toutes vos joies. Caresserez-vous votre nouvel enfant ? vous songerez à celui que vous avez délaissé. Presserez-vous votre femme sur votre cœur ? votre cœur vous dira que ce n'est pas le sein de la première.

Tout

Tout tend à l'unité dans l'homme, il n'est point heureux s'il se divise, et comme Dieu, qui le fit à son image, son ame cherche sans cesse à consacrer en un point le passé, le présent et l'avenir (1).

Voilà ce que nous avions à dire sur les sacremens d'Ordre et de Mariage. Quant aux tableaux qu'ils retracent, il seroit superflu de les décrire. Quelle imagination assez paresseuse a besoin qu'on l'aide à se représenter ou le prêtre abjurant les joies de la vie, pour se donner aux malheureux; ou la jeune fille se vouant au silence des solitudes, pour trouver le silence du cœur, ou les époux promettant de s'aimer au pied des autels? L'épouse du chrétien n'est pas une simple mortelle, c'est un être extraordinaire, mystérieux, angélique; c'est la chair de sa chair, le sang de son sang. En s'unissant à elle, il ne fait que reprendre une partie de sa substance. Son ame, ainsi que son corps, sont incomplets sans la femme : il a la force; elle a la beauté; il combat l'ennemi et laboure le champ de la patrie; mais il n'entend rien aux détails domestiques, la femme lui manque pour apprêter son repas et son lit; il a des chagrins, et la compagne de ses nuits

---

(1) On peut consulter la brochure de M. Bonald sur le divorce; c'est un des meilleurs ouvrages, qui ait paru depuis long-temps.

est là pour les adoucir ; ses jours sont mauvais et troublés, mais il trouve des bras chastes dans sa couche. Sans la femme il seroit rude, grossier, solitaire, et il ignoreroit la grâce, qui n'est que le sourire de l'amour. La femme suspend autour de lui les fleurs de la vie, comme ces lianes des forêts, qui décorent le tronc des chênes de leurs guirlandes parfumées. Enfin l'époux chrétien et son épouse vivent, renaissent et meurent ensemble. Sortis du même sang, ils ont péché ensemble dans les bocages d'Eden ; ensemble ils portent la peine de leurs fautes ; ensemble ils élèvent les fruits de leur union ; en poussière ils retournent ensemble, et se retrouvent ensemble par-delà les limites du tombeau.

CHAPITRE XI.

L'Extrême-Onction.

Mais c'est à la vue de ce tombeau, portique silencieux d'un autre monde, que le christianisme déploie toute sa sublimité. Si la plupart des cultes antiques ont consacré la cendre des morts, ils n'ont point songé à préparer l'ame pour ces rivages inconnus, dont on ne revient jamais.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre; venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays; toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui la computation par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité. Un prêtre assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec l'agonisant de l'immortalité de son ame, et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois, dans le premier de ses philosophes mourant, se renouvelle chaque jour sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire. Enfin le moment suprême est arrivé, un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde, un sacrement va les clore; la Religion s'est plu à le balancer dans le berceau de la vie; ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans

le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance ; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblême de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu-à-peu les attaches du fidèle ; son ame à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des Séraphins ; déjà il est prêt à s'envoler loin du monde vers les regions, où l'invite cette espérance, à la voix future, fille de la vertu et de la mort. Cependant l'Ange de la paix descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir ; il meurt, et long-temps après qu'il est expiré, ses amis font silence autour de sa couche, car ils croient qu'il sommeille encore ; tant ce chrétien a passé avec douceur !

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SECOND.

VERTUS ET LOIX MORALES.

CHAPITRE PREMIER.

Vices et Vertus selon la Religion.

LA plupart des anciens philosophes ont fait le partage des vices et des vertus ; mais combien à redire à leurs systêmes ! combien

la sagesse de la religion l'emporte encore sur celle des hommes!

Ne considérons d'abord que l'orgueil dont l'église fait le premier des vices. C'est le péché de Satan, c'est le premier péché du monde. L'orgueil est si bien la racine du mal, qu'il se trouve mêlé à toutes les autres infirmités de la nature, comme cette sorte de saveur pareille qui règne dans les poisons divers. Il est dans le souris de l'envie; il vit dans les débauches du libertin; il compte l'or de l'avarice; il brille dans les yeux de la colère : il suit les grâces de l'Epicurien, et dort avec lui sur sa couche.

C'est l'orgueil qui fit tomber Adam; c'est l'orgueil qui arma Caïn de la massue fratricide; c'est l'orgueil qui éleva Babel et renversa Babylone. Par l'orgueil, Athènes se perdit avec la Grèce; l'orgueil brisa le trône de Cyrus, divisa l'empire d'Alexandre, et écrasa Rome enfin, sous le poids de l'univers.

Dans les circonstances particulières de la vie, l'orgueil a des effets encore plus funestes. Il porte ses attentats jusque sur Dieu.

En recherchant les causes de l'athéisme, on est conduit à cette triste observation : que presque tous ceux qui se révoltent ainsi contre le ciel, ont à se plaindre en quelque chose de la société ou de la nature, excepté toutefois des jeunes gens séduits par le monde, ou des écrivains qui ne veulent faire que du bruit. Mais comment

ceux qui sont privés des frivoles avantages que le hasard donne ou ravit dans ses caprices, ne savent-ils pas trouver le remède à ce léger malheur, en se rapprochant de la divinité ? Elle est la véritable source des grâces. Dieu est si bien la beauté par excellence, que son nom seul prononcé avec amour, suffit pour donner quelque chose de divin à l'homme le moins favorisé de la nature, comme on l'a remarqué de Socrate. Laissons l'athéisme à ceux qui n'ayant pas assez de noblesse pour s'élever au-dessus des caprices du sort, ne montrent dans tous leurs blasphèmes, que le premier vice de l'homme, chatouillé dans sa partie la plus sensible.

Si l'église a donné la première place à l'orgueil, dans l'échelle des dégradations humaines, elle n'a pas classé moins habilement les six autres vices capitaux ; il ne faut pas croire, que l'ordre où nous les voyons rangés soit arbitraire ; il suffit de l'examiner, pour s'appercevoir que la religion passe excellemment de ces crimes qui attaquent la société en général, à ces délits qui ne retombent que sur le coupable. Ainsi, par exemple, si l'envie, la luxure, l'avarice et la colère suivent immédiatement l'orgueil ; c'est que ce sont des vices qui s'exercent sur un sujet étranger, et qui ne vivent qu'au milieu des hommes, tandis que la gourmandise et la paresse sont des inclinations honteuses et solitaires, qui

trouvent en elles - mêmes leurs principales voluptés.

Dans les vertus préférées par le christianisme, et dans le rang qu'il leur assigne, même connoissance de la nature. Avant J. C. l'ame de l'homme étoit un chaos. Le Verbe se fit entendre ; aussitôt tout se debrouilla dans le monde intellectuel, comme à la même parole, tout s'étoit jadis arrangé dans le monde physique : ce fut la création morale de l'univers. Les vertus montèrent comme des feux purs dans les cieux : les unes, soleils éclatans, appelèrent tous les regards par leur brillante lumière ; les autres, modestes étoiles, cherchèrent la pudeur des ombres, où cependant elles ne purent se cacher. Dès - lors on vit s'établir une admirable balance entre les forces et les foiblesses ; la religion dirigea toutes ses foudres contre l'orgueil, ce vice qui se nourrit de vertus. Elle le découvrit dans les derniers replis du cœur ; elle le poursuivit dans toutes ses métamorphoses ; les sacremens marchèrent contre lui en une armée sainte, et l'Humilité, vêtue d'un sac, les pieds nuds, le front couvert de cendre, les yeux en pleurs, devint une des premières vertus du fidèle.

CHAPITRE II.

De la Foi.

Et quelles étoient donc les vertus tant recommandées par les sages de la Grèce ? La force, la tempérance et la prudence ! O Jesus-Christ ! ton ame tendre et sublime, pouvoit seule enseigner au monde, que la foi, l'espérance et la charité sont les vertus qui conviennent à l'ignorance, comme à la misère de l'homme !

C'est une prodigieuse raison, sans doute, que celle qui nous a montré dans la *foi* la source de toutes les vertus. Il n'y a de puissance que dans la conviction. Un raisonnement n'est fort, un poëme n'est divin, une peinture n'est belle que parce que l'esprit ou l'œil qui en juge, est convaincu d'une certaine vérité cachée dans ce raisonnement, ce poëme, ce tableau. Quels miracles un petit nombre de soldats persuadés de l'habileté de leur général, ne peuvent-ils pas enfanter ? Trente-cinq mille Grecs suivent Alexandre à la conquête du monde ; Lacédemone se confie en Lycurgue, et Lacédemone devient la plus sage des cités ; Babylone se présume faite pour les grandeurs, et les grandeurs se prostituent à sa foi mondaine ; un oracle donne la terre aux Romains, et les Romains obtiennent la terre ; Colomb, seul de tout au monde,

s'obstine à croire à un nouvel univers, et un nouvel univers sort des flots. L'amitié, le patriotisme, l'amour, tous les sentimens généreux sont aussi une espèce de foi. C'est parce qu'ils ont *cru*, que les Codrus, les Pylades, les Régulus, les Arie, ont fait des prodiges. Et voilà pourquoi ces cœurs qui ne *croïent* en rien, qui traitent d'illusions tous les attachemens de l'ame, et de folie toutes les belles actions; qui regardent en pitié l'imagination et la tendresse du génie; voilà pourquoi ces cœurs ne concevront jamais rien ni de très-grand, ni de très-généreux; ils n'ont de foi que dans la matière et dans la mort, et ils sont déjà insensibles comme l'une, et glacés comme l'autre.

Dans le langage de l'ancienne chevalerie, *bailler sa foi*, étoit synonyme de tous les prodiges de l'amour. Roland, Duguesclin, Bayard, étoient de *féaux* chevaliers, et les champs de Roncevaux, d'Auray, de Bresse, les descendans des Maures, des Anglais, des Lombards, disent encore aujourd'hui quels étoient ces hommes qui prêtoient *foi et hommage* à leur *dieu*, leur *dame* et leur *patrie*. Que d'idées antiques et touchantes s'attachent à notre seul mot de *foyer*, dont l'étymologie est si remarquable? Citerons-nous les martyrs, « ces héros qui, selon saint Ambroise, » sans armées, sans légions, ont vaincu » les tyrans, adouci les lions, ôté au feu

» sa violence, et au glaive sa pointe (1)? » La foi même, envisagée sous ce rapport, est une force si terrible, qu'elle bouleverseroit le monde, si elle étoit appliquée à des fins perverses. Il n'y a rien qu'un homme, sous le joug d'une persuasion intime, et qui soumet, sans condition, sa raison à celle d'un autre homme, ne soit capable d'exécuter. Ce qui prouve que les plus eminentes vertus, quand on les sépare de Dieu, et qu'on les veut prendre dans leurs simples rapports moraux, touchent de près aux plus grands vices. Si les philosophes avoient fait cette observation, ils ne se seroient pas tant donné de peines pour fixer les limites du bien et du mal. Le christianisme n'a pas eu besoin, comme Aristote d'inventer une échelle, pour y placer ingénieusement une vertu entre deux vices; il a tranché la difficulté d'une manière sûre, en nous montrant que les vertus ne sont des vertus, qu'autant qu'elles refluent vers leur source, c'est-à-dire vers Dieu.

Cette vérité nous restera assurée, si nous appliquons la foi à ces mêmes affaires humaines, mais en la faisant survenir par l'entremise des idées religieuses. De la foi vont naître toutes les vertus de la société, puisqu'il est vrai, du consentement unanime des sages, que le dogme qui enseigne à

---

(1) *Ambros. de Off. cap.* 35.

croire en un Dieu rémunérateur et vengeur, est le plus ferme soutien de la morale et de la politique.

Enfin, si vous employez la foi à son véritable usage; si vous la tournez entièrement vers le Créateur; si vous en faites l'œil intellectuel par qui vous découvrez les merveilles de la cité sainte, et l'empire des existences réelles; si elle sert d'ailes à votre ame, pour vous élever au-dessus des peines de la vie; vous reconnoîtrez que l'Ecriture n'a pas trop exalté cette vertu, lorsquelle a parlé des prodiges qu'on peut faire avec elle. Foi céleste! foi consolatrice, tu fais plus que de transporter des montagnes, tu soulèves les poids accablans, qui pèsent sur le cœur de l'homme!

CHAPITRE III.

De l'Espérance et de la Charité.

L'ESPÉRANCE, seconde vertu théologale, a presque la même force que la foi; le desir est le père de la puissance; quiconque desire fortement, obtient. Cherchez, a dit Jesus-Christ, et vous trouverez; frappez, et on vous ouvrira. Pythagore disoit dans le même sens : *La puissance habite auprès de la nécessité*; car nécessité implique privation, et privation marche avec desir. Le desir ou l'espérance, est le génie. Il a cette virilité qui enfante, et cette

soif qui ne s'éteint jamais. Un homme se voit-il trompé dans ses projets ? C'est qu'il n'a pas désiré avec ardeur ; c'est qu'il a manqué de cet amour qui saisit tôt ou tard l'objet auquel il aspire ; de cet amour qui dans la Divinité, embrasse tout et jouit de tous les mondes, par une immense espérance toujours satisfaite, et qui renaît toujours.

Il y a cependant une différence essentielle entre la foi, et l'espérance considérée comme force. La foi a son foyer hors de nous ; elle nous vient d'un objet étranger. L'espérance, au contraire, naît au-dedans de nous, pour se porter au dehors. On nous impose la première, notre propre desir fait naître la seconde ; celle-là est une obéissance ; celle-ci un amour. Mais comme la foi engendre plus facilement les autres vertus, comme elle découle directement de Dieu, et que par conséquent étant une émanation du grand être, elle est plus belle que l'espérance qui n'est qu'une partie de l'homme, l'église a dû placer la foi au premier rang.

Mais l'espérance offre en elle-même un caractère particulier : c'est celui qui la met en rapport avec nos misères. Sans doute elle fut révélée par le ciel, cette religion qui fit une vertu de l'espérance ! cette nourrice des infortunés placée auprès de l'homme, comme une mère auprès de son enfant malade, le berce dans ses bras, le suspend à sa mamelle intarissable, et l'abreuve d'un lait qui calme toutes ses douleurs. Elle veille

à son chevet solitaire ; elle l'endort par des chants magiques. Qu'il est surprenant de voir l'espérance, qu'il est si doux de garder et qui semble un mouvement naturel de l'ame, se transformer pour le chrétien en une vertu rigoureusement exigée, en sorte que, quoi qu'il fasse, on l'oblige de boire à longs traits à cette coupe enchantée, où tant de misérables s'estimeroient heureux de mouiller un instant leurs lèvres. Il y a plus (et c'est ici la merveille), c'est qu'il sera récompensé d'*avoir espéré*, autrement d'*avoir fait son propre bonheur*. Le fidèle toujours militant dans la vie, toujours aux prises avec l'Ennemi, est traité par la religion dans sa défaite, comme ces généraux vaincus, que le Sénat Romain recevoit en triomphe, par la seule raison qu'ils n'avoient pas désespéré du salut final. Mais si les anciens trouvoient si merveilleux l'homme qui conservoit quelque espoir, qu'auroient-ils pensé du chrétien, qui, dans son étonnant langage, ne dit plus *entretenir*, mais *pratiquer* l'espérance ?

Que dirons-nous maintenant de cette charité fille de Jesus-Christ, qui signifie au sens propre, *grâce et joie* ? La religion sachant combien les attachemens humains sont sujets à devenir coupables, ne s'est servie ni du mot amour, qui n'est pas assez sévère, ni du mot d'amitié, qui se perd au tombeau, ni du mot de pitié, trop personnel et trop voisin de l'orgueil ; mais elle a

trouvé l'expression de *caritas*, *charité*, qui renferme les trois premières, et qui tient en même temps à quelque chose de céleste. Par-là, elle a dirigé nos penchans vers le ciel, en les épurant et les reportant au Créateur; par-là, elle nous enseigne cette vérité merveilleuse, que les hommes doivent, pour ainsi dire, s'aimer à travers Dieu, qui spiritualise leur amour, et n'en laisse que l'immortelle essence, en lui servant de passage.

Au reste, si la charité est une vertu toute chrétienne émanée du Tout puissant et de son verbe, elle est aussi une étroite alliance avec la nature. C'est à cette harmonie continuelle du ciel et de la terre, de Dieu et de l'humanité, qu'on reconnoît le caractère de la vraie religion. Souvent les institutions morales et politiques de l'antiquité sont en contradiction directe avec les sentimens de l'ame. Le christianisme, au contraire, toujours d'accord avec les cœurs, ne commande point des vertus abstraites et solitaires, mais des vertus tirées de nos besoins et utiles à tous. Il a placé la charité comme un puits d'abondance dans les déserts de la vie. « La charité est pa-
» tiente, elle est douce, elle ne cherche à
» surpasser personne, elle n'agit point avec
» témérité, elle ne s'enfle point.

» Elle n'est point ambitieuse; elle ne suit
» point ses intérêts, elle ne s'irrite point,
» elle ne pense point le mal.

» Elle ne se réjouit point dans l'injustice ;
» mais elle se plaît dans la vérité.

» Elle tolère tout, elle croit tout, elle
» espère tout, elle souffre tout. » (1)

CHAPITRE IV.

Des Loix morales, ou du Décalogue.

IL est humiliant pour notre orgueil, de songer que toutes les maximes de la sagesse humaine peuvent se renfermer dans quelques pages. Et dans ces pages, combien d'erreurs! Les loix des Minos et des Lycurgue ne sont restées debout après la chûte des peuples pour lesquels elles furent érigées, que comme les pyramides des déserts, immortels palais de la mort.

LOIX DU SECOND ZOROASTRE.

Le temps sans borne et increé est le créateur de tout. La parole fût sa fille ; et de sa fille naquit *Orsmus*, dieu du bien, et *Arimhan*, dieu du mal.

Invoque le taureau céleste, père de l'herbe et de l'homme.

L'œuvre la plus méritoire est de bien labourer son champ.

---

(1) Saint Paul. ad Corinth. cap. 13.

Prie avec pureté de pensée, de parole et d'action (1).

Enseigne le bien et le mal à ton fils âgé de cinq ans (2).

Que la loi frappe l'ingrat (3).

Qu'il meure le fils qui a désobéi trois fois à son père.

La loi déclare impure la femme qui passe à un second hymen.

Frappe le faussaire de verges.

Méprise le menteur.

A la fin et au renouvellement de l'année, observe dix jours de fêtes.

Loix Indiennes.

L'univers est Wichnou.

Tout ce qui a été, c'est lui; tout ce qui est, c'est lui; tout ce qui sera, c'est lui.

Hommes, soyez égaux.

Aime la vertu pour elle; renonce au fruit de tes œuvres.

Mortel, sois sage, tu seras fort comme dix mille éléphans.

L'ame est Dieu.

Confesse les fautes de tes enfans au soleil et aux hommes, et purifie-toi dans l'eau du Gange (4).

---

(1) Zend-Av.

(2) Xenop. Cyr. Plat. *de Leg.* lib. II.

(3) Xenoph. *ib.*

(4) Pr. des Br. *Hist. of. Ind.* Did. Sic. etc.

Loix Egyptiennes.

Cnef, dieu universel, ténèbres inconnues, obscurité impénétrable.

Osiris est le dieu bon ; Tiphon le dieu méchant.

Honore tes parens.

Suis la profession de ton père.

Sois vertueux ; les juges du lac prononceront après ta mort sur tes œuvres.

Lave ton corps deux fois le jour et deux fois la nuit.

Vis de peu.

Ne révèle point les mystères (1).

Loix de Minos.

Ne jure point par les dieux.

Jeune homme, n'examine point la loi.

La loi déclare infâme quiconque n'a point d'ami.

Que la femme adultère soit couronnée de laine et vendue.

Que vos repas soient publics, votre vie frugale, et vos danses guerrières (2).

(Nous ne donnerons point ici les loix de Lycurgue, parce qu'elles ne font en partie que répéter celles de Minos.)

---

(1) Herod. liv. II. Plat. *de Leg.* Plut. *de Is. et Os.*

(2) Arist. Pol. Plat. *de Leg.*

Loix de Solon.

Que l'enfant qui néglige d'ensevelir son père, que celui qui ne le défend point, meurent.

Que le temple soit interdit à l'adultère.

Que le magistrat ivre boive la ciguë.

La mort au soldat lâche.

La loi permet de tuer le citoyen qui demeure neutre au milieu des dissentions civiles.

Que celui qui veut mourir le déclare à l'Archonte et meure.

Que le sacrilège meure.

Epouse, guide ton époux aveugle.

L'homme sans mœurs ne pourra gouverner (1).

Loix primitives de Rome.

Honore la petite fortune.

Que l'homme soit laboureur et guerrier.

Réserve le vin aux vieillards.

Condamne à mort le laboureur qui mange le bœuf (2).

Loix des Gaules ou des Druïdes.

L'univers est éternel, l'ame immortelle.

Honore la nature.

---

(1) Pl. *in Vit. Sol.* Tit. Liv.

(2) Pl. *in Num.* Tit. Liv.

Défendez votre mère, votre patrie, la terre.

Admets la femme dans tes conseils.

Honore l'étranger, et mets à part sa portion dans ta recolte.

Que l'infâme soit enseveli dans la boue.

N'élève point de temple, et ne confie l'histoire du passé qu'à ta mémoire.

Homme, tu es libre, sois sans propriété.

Honore le vieillard, et que le jeune homme ne puisse déposer contre lui.

Le brave sera récompensé après la mort, et le lâche puni (1).

LOIX DE PYTHAGORE.

Ἀθὰνατους μὲν πρῶτα θεούς, νόμῳ ὡς διάκειται,

. . . .

Τίμα καὶ σέβου ὅρκον.

. . . .

Τοὺς τε γονεῖς τίμα. . . . .

. . . .

Πρῆσσε δὲ ταῦθ' ἃ σε μη Βλάψη. . . . . . .

. . . .

Μηδ' ὕπνον μαλακοῖσιν ἐπ' ὄμμασι προσδέξασθαι, . .

Πρὶν τῶν ἡμερινῶν ἔργων τρὶς ἕκαστον ἐπελθεῖν. . . . . .

Πῆ παρέβην; τί δ' ἔρεξα; τί μοι δέον οὐκ ἐτελέσθη; . . . .

Ἢν δ' ἀπολείψας σῶμα ἐς αἰθέρ' ἐλεύθερον ἔλθῃς. . . . .

Ἔσσεαι ἀθάνατος θεὸς ἄμβροτος οὐκ ἐπιθνητος. . . . .

---

(1) Tac. *de Mor. Germ.* Strab. Cæs. com. Edda. etc.

Honore les Dieux immortels, tels qu'ils sont établis par la loi.

Honore tes parens.

Fais ce qui n'affligera pas ta mémoire.

N'admets point le sommeil dans tes yeux, avant d'avoir examiné trois fois dans ton ame les œuvres de ta journée.

Demande-toi : où ai-je été? Qu'ai-je fait? Qu'aurois-je dû faire?

Ainsi après une vie sainte, lorsque ton corps retournera aux élémens, tu deviendras immortel et incorruptible, tu ne pourras plus mourir (1).

Voilà donc, à peu près, tout ce qui s'est sauvé de cette antique sagesse des temps, si fameuse. Là Dieu est représenté comme une obscurité profonde : sans doute; mais à force de lumière, comme ces ténèbres qui couvrent la vue, lorsqu'on cherche à fixer le soleil; ici l'homme sans ami est

(1) On pourroit ajouter à ces Tables un extrait de la République de Platon, ou plutôt des douze livres de ses loix qui sont, à notre avis, son meilleur ouvrage, tant par le beau tableau des trois vieillards qui discourent en allant à la fontaine, que par la raison qui règne dans ce dialogue. Mais ces préceptes n'ont point été mis en pratique, ainsi nous nous abstiendrons d'en parler. Quant au Coran, tout ce qui s'y trouve de saint et de juste, est emprunté presque mot pour mot de nos livres sacrés; le reste est une méchante compilation rabinique.

déclaré infâme : ce législateur a donc déclaré infames tous les infortunés. Plus loin le suicide devient loi. Enfin, quelques-uns de ces sages semblent oublier entièrement un Etre Suprême. Et que de choses vagues, incohérentes, communes, dans la plupart de ces sentences ! Tels sont, en général, les ouvrages philosophiques de l'antiquité. Les sages du portique et de l'académie énoncent tour-à-tour des maximes si contradictoires, qu'on peut prouver par le même livre, que son auteur croyoit et ne croyoit point en Dieu ; qu'il reconnoissoit et ne reconnoissoit point une vertu positive ; que la liberté est le premier des biens, et le despotisme le meilleur des gouvernemens.

Si, au milieu de tant de perplexités, on voyoit paroître un code de loix morales, rapide, clair, sans contradictions, sans erreurs, qui fixât nos incertitudes, qui nous apprît ce que nous devons croire de Dieu, et quelles sont nos véritables relations avec les hommes ; si ce code s'annonçoit avec une assurance de ton et une simplicité de langage inconnues, ne faudroit-il pas en conclure, que ces loix ne peuvent émaner que du ciel ? Nous les avons ces préceptes divins. Voyez cet homme qui descend de ces hauteurs brûlantes : ses mains soutiennent une table de pierre sur sa poitrine, son front est orné de deux rayons de feu, son visage resplendit des

gloires du Seigneur, la terreur de Jéhovah le précède : à l'horizon se déploie la chaîne du Liban avec ses éternelles neiges, et ses cèdres fuyant dans le ciel. Prosternée au pied de la montagne, la postérité de Jacob se voile la tête, dans la crainte de voir Dieu et de mourir. Cependant les tonneres se taisent, et voici venir une voix :

Chemang, Israël anochi Jehovah elohecha, etc.

Ecoute, ô toi Israël, moi Jehovah, *tes Dieux* (1), qui t'ai tiré de la terre de Mitzraïm, de la maison de servitude.

---

(1) Nous traduisons le Décalogue directement de l'hébreu, et mot, pour mot, à cause de cette expression, *tes Dieux*, qu'aucune version n'a rendue, et qui est de la plus haute importance ; elle implique la Trinité. *Elohe* est le pluriel masculin d'*Elohim*, Dieu, Juge ; on la trouve souvent ainsi au pluriel dans la Bible, tandis que le verbe, le pronom et l'adjectif restent au singulier. Dans la Gen. 1, on lit *Elohe bara*, les Dieux créa, et l'on ne peut entendre que trois personnes ; car, s'il n'eût été question que de deux, Elohim seroit au *duel*, nombre qui existe en hébreu comme en grec. Nous ferons une autre remarque non moins essentielle sur le mot *Adamah* qui se trouve encore dans le Décalogue. *Adam* signifie *terre rouge*, et *ah*, explétif, exprime quelque chose *plus loin*, *au-delà*. Dieu parle ainsi en promettant de longs jours sur *la terre* ET PLUS LOIN aux enfans qui respectent leurs père et mère.

1 Il ne sera point à toi d'autres Dieux devant ma face.

2 Tu ne feras point d'idole par tes mains, ni aucune image de ce qui est dans les *étonnantes eaux supérieures*, ni sur la terre au-dessous, ni dans les eaux sous la terre. Tu ne t'inclineras point devant les images, et tu ne les serviras point ; car moi, je suis Jéhovah, *tes Dieux*, le Dieu fort, le Dieu jaloux, poursuivant l'iniquité des pères, l'iniquité de ceux qui me haïssent sur les fils de la troisième et de la quatrième génération, et je fais mille fois grâces à ceux qui m'aiment et qui gardent mes commandemens.

3 Tu ne prendras point le nom de Jéhovah, *tes Dieux*, en vain ; car il ne déclarera point innocent celui qui prendra son nom en vain.

4 Souviens-toi du jour du sabbath pour le sanctifier. Six jours tu travailleras, et tu feras ton ouvrage, et le jour septième de Jéhovah, *tes Dieux*, tu ne feras aucun ouvrage, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton chameau, ni ton hôte, *devant tes portes*. Car en six jours Jéhovah fit les

---

Ainsi la Trinité et l'immortalité de l'ame sont dans le Décalogue *Elohe., tes Dieux*, *ou plusieurs substances divines dans* l'unité, Jéhovah ; *Adam-ah*, terre et au-delà.

merveilleuses eaux supérieures (1), la terre, et là mer et tout ce qui est en elles, et il se reposa le septième; or, Jéhovah le bénit et le sanctifia.

5 Honore ton père et ta mère, afin que tes jours soient longs sur la terre et par delà la terre que Jéhovah, *tes Dieux*, t'a donnée.

6 Tu ne tueras point.

7 Tu ne seras point adultère.

8 Tu ne voleras point.

9 Tu ne porteras point contre ton voisin un faux témoignage.

10 Tu ne desireras point la maison de ton voisin, ni la femme de ton voisin, ni son serviteur, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni rien de ce qui est à ton voisin.

Telles sont les loix morales que l'Eternel a gravées, non-seulement sur les marbres de Sinaï, mais encore dans le cœur de l'homme. Ce qui frappe d'abord, c'est le

---

(1) Cette traduction est loin de donner une idée de la magnificence du texte. *Shamajim* est une sorte de cri d'admiration, comme la voix de tout un peuple qui, en regardant le firmament, s'écrieroit : *Voyez ces eaux miraculeuses suspendues en voûte sur nos têtes! ces dômes de crystal et de diamant!* Comment rendre en français, dans la traduction d'une loi, cette poésie qu'exprime un mot de trois syllabes?

caractère d'universalité qui distingue cette table divine des tables humaines qui la précèdent. C'est ici la loi de tous les peuples, de tous les climats de tous les temps. Pythagore et Zoroastre s'adressent à des Grecs et à des Mèdes ; Jéhovah parle à tous les hommes. L'on reconnoît ce législateur tout-puissant qui règle la république des astres et celle des fourmis, et qui laisse également tomber de sa vaste main le grain de senevé qui nourrit l'insecte, et le soleil qui l'éclaire.

Rien ensuite n'est plus admirable dans leur simplicité pleine de justice, que ces loix morales des Hébreux. Les payens ont recommandé d'honorer les auteurs de nos jours : Solon décerne la mort contre le mauvais fils. Que fait Dieu ? Il promet la vie à la piété filiale. Ce commandement est pris à la source même de la nature. Dieu fait un précepte de l'amour filial, il n'en fait pas un de l'amour paternel ; il savoit que le fils, en qui viennent se réunir tous les souvenirs et toutes les espérances, ne seroit souvent que trop aimé de son père ; mais au fils il commande d'aimer, car il connoissoit l'inconstance et l'orgueil de la jeunesse.

A la force interne du décalogue, se joint, comme dans les autres œuvres du Tout puissant, la majesté et la grâce des formes. Le Brachmane exprime lentement les trois présences de Dieu ; le nom de *Jéhovah* les énonce en un seul mot ; ce sont les trois temps du verbe *être* unis par une combinaison

sublime : *havah*, il faut ; *hovah*, *étant*, ou il est ; et *je*, qui, lorsqu'il se trouve placé devant les trois lettres radicales d'un verbe, indique le futur, en Hébreu, *il sera.*

Enfin, les législateurs antiques ont marqué dans leurs codes les époques des fêtes des nations. Mais le jour du repos d'Israël, est le jour même du repos de Dieu. L'Hébreu, et son héritier le Gentil, dans les heures de son obscur travail, n'a rien moins devant les yeux que la création successive de l'univers : magnifique symbole de la formation graduelle de la société. La Grèce, pourtant si poétique, a-t-elle jamais songé à rapporter les soins du laboureur, ou de l'ouvrier à ces fameux instans, où Dieu créa la lumière, traça la route au soleil, et croisa la trame du cœur de l'homme ?

Loix de Dieu, que vous ressemblez peu à celles des hommes ! Eternelles comme le principe dont vous êtes émanées, c'est en vain que les siècles s'écoulent ; vous résistez aux siècles, à la persécution et à la corruption même des cœurs. Cette législation religieuse, organisée au sein des législations politiques et néanmoins indépendante de leurs destinées, est un grand prodige. Tandis que les formes des royaumes passent et se modifient, que le pouvoir roule de main en main au gré du sort, quelques chrétiens, restés fidèles au milieu de ces inconstances de la fortune, continuent d'a-

dorer le même Dieu, de se soumettre aux mêmes loix ; sans se croire dégagés de leurs liens par les révolutions, le malheur et l'exemple. Quelle religion dans l'antiquité n'a pas perdu son influence morale en perdant ses prêtres et ses sacrifices ? Où sont les mystères de l'antre de Trophonius et les secrets de Cérès-Eleusine ? Apollon n'est-il pas tombé tout entier avec Delphes, Baal avec Babylone, Sérapis avec Thèbes, Jupiter avec le Capitole ? Le christianisme seul a souvent vu s'écrouler les édifices où se célébroient ses pompes, sans être ébranlé de la chûte. Jesus-Christ n'a pas toujours eu des temples ; mais tout est temple au Dieu vivant, et la maison des morts, et les cavernes des montagnes, et sur-tout le cœur du juste : Jesus-Christ n'a pas toujours eu des autels de porphyre, des chaires de cèdre et d'ivoire, et des heureux pour serviteurs ; mais une pierre au désert suffit pour y célébrer ses mystères, un arbre pour y prêcher ses loix, et un lit d'épines pour y pratiquer ses vertus.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME;
OU
BEAUTÉS
MORALES ET POÉTIQUES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE TROISIÉME.
VÉRITÉS DES ÉCRITURES, CHUTE DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.
Supériorité de la Tradition de Moyse sur toutes les autres Cosmogonies.

Il y a des vérités que personne ne conteste, quoiqu'on n'en puisse fournir des preuves immédiates. La rébellion et la chûte de l'es-

prit d'orgueil, la création du monde, le bonheur primitif et le péché de l'homme, sont au nombre de ces vérités. Il est impossible de croire qu'un mensonge absurde devienne une tradition universelle. Ouvrez les livres du second Zoroastre, les dialogues de Platon et ceux de Lucien, les traités moraux de Plutarque, les fastes des Chinois, la bible des Hébreux, les Edda des Scandinaves : transportez-vous chez les nègres de l'Afrique ou chez les savans prêtres de l'Inde, tous vous feront le récit des crimes du Dieu du mal ; tous vous peindront les temps trop courts du bonheur de l'homme, et les longues calamités qui suivirent la perte de son innocence.

M. de Voltaire avance quelque part que nous avons la plus méchante *copie* de toutes les TRADITIONS sur l'origine du monde, et sur les élémens physiques et moraux qui le composent. Préfère-t-il donc la cosmogonie des Egyptiens, le grand œuf ailé des prêtres de Thèbes (1) ? Voici ce que vous débite gravement le plus ancien des historiens après Moïse.

« Le principe de l'univers étoit un air » sombre et tempétueux, ou vent fait d'un » air sombre, et d'un turbulent chaos. Ces » choses étoient sans bornes, et n'avoient » eu, pendant long-temps, ni limite, ni

(1) Herod. lib. II. Diod. Sic.

» figure. Mais quand ce vent devint amou-
» reux de ces propres principes, il en ré-
» sulta une mixtion, et cette mixtion fut
» appelée desir ou amour.

» Cette mixtion étant complette, devint le
» commencement de toutes choses; mais le
» vent ne connoissoit point son propre ou-
» vrage, la mixtion. Celle-ci engendra à
» son tour avec le vent son père, *môt* ou
» le *limon*, et de celui-ci sortirent toutes
» les générations de l'univers (1). »

Si nous passons aux philosophes Grecs, nous trouvons que Thalès, fondateur de la secte Ionique, admettoit l'eau comme principe universel (2). Platon prétend que la Divinité a arrangé le monde, mais qu'elle n'a pu le créer (3). Dieu, dit-il, a formé l'univers d'après le modèle existant de toute éternité en lui-même (4). Les objets visibles ne sont que les ombres des idées de Dieu qui forment les substances réelles (5). Dieu fit en outre couler un souffle de sa vie dans les choses. Il en composa un troisième principe à-la-fois esprit et matière,

---

(1) Sanch. ap. Euseb. Præparat. Evang. lib. I, cap. 10

(2) Cic. *de Nat. Deor.* lib. I, n. 25.

(3) Tim. pag. 28. Diog. Laert. lib. III, Plat. *de Gen. Anim.* p. 78.

(4) Plut. Tim. p. 29.

(5) *Id.* Rep. lib. VII, p. 516.

et ce prince est appelé l'*ame du monde* (1).

Aristote raisonnoit comme Platon, touchant l'origine du monde ; mais il imagina le beau systême de la chaîne des êtres, et remontant d'action en action, il prouva qu'il existe quelque part un premier mobile (2).

Zénon soutenoit que le monde s'arrangea par sa propre énergie ; que la nature est ce tout, qui comprend tout ; que ce tout se compose de deux principes, l'un actif, l'autre passif, non existant séparés, mais unis ensemble ; que ces deux principes sont soumis à un troisième, *la fatalité* ; que Dieu, la matière, la fatalité ne font qu'un ; qu'ils composent à-la-fois les roues, le mouvement, les loix de la machine, et obéissent comme *parties* aux loix qu'ils dictent comme *tout* (3).

Selon la philosophie d'Epicure, l'univers existe de toute éternité. Il n'y a que deux choses dans la nature, le corps et le vuide (4).

Les corps se composent de l'agrégation de parties de matiére infiniment petites. Les

(1) In Tim. p. 34.

(2) Arist. *de Gen. An.* lib. II, cap. 3. Met. lib. XI, cap. 5. *de Cæl.* lib. XI, cap. 3, etc.

(3) Laert. lib. V. Stob. Eccl. Phys. cap. XIV. Senec. Consol. cap. XXIX. Cic. *de Nat. Deor.* lib. Anton. lib. VII.

(4) Lucret. lib. II ; Laert. lib. X.

atômes

atômes ont un mouvement interne, la gravité : leur révolution se feroit dans le plan vertical, si par une loi particulière, ils ne décrivoient une ellipse dans le vuide (1).

Epicure supposa ce mouvement de déclinaison, pour éviter le système des fatalistes, qui se reproduiroit de force par le mouvement perpendiculaire de l'atôme. Mais l'hypothèse est absurde ; car si la déclinaison de l'atôme est une loi, elle l'est de nécessité ; et comment une cause obligée produira-t-elle un effet libre ? Continuons.

La terre, le ciel, les planètes, les étoiles, les plantes, les minéraux, les animaux, en y comprenant l'homme, naquirent du concours fortuit de ces atômes, et lorsque la vertu productive du globe se fut évaporée, les races vivantes se perpétuèrent par la génération (2).

Les membres des animaux formés au hasard, n'avoient aucune destination particulière. L'oreille concave n'étoit point creusée pour entendre, l'œil convexe arrondi pour voir ; mais ces organes se trouvant propres à ces différens usages, les animaux s'en servirent machinalement et de préférence à un autre sens (3).

---

(1) *Loc. cit.*

(2) Lucret. lib. V-X. Cic. *de Nat. Deor.* lib. I, cap. 8-9.

(3) Lucret. lib. IV-V.

Après l'exposition de ces cosmogonies philosophiques, il seroit inutile de parler de celles des poëtes. Qui ne connoît Deucalion et Pyrrha, l'âge d'or et l'âge de fer ? Quant aux traditions répandues chez les autres peuples de la terre, dans l'Inde un éléphant soutient le globe, le soleil a tout fait au Pérou, au Canada *le grand lièvre* est le père du monde, au Groenland l'homme est sorti d'un coquillage (1), enfin la Scandinavie a vu naître Askus et Emla; Odin leur donna l'ame, Hœnerus la raison; et Lœdur le sang et la beauté.

Askum et Emilam, omni conatu destitutos,
Animam nec possidebant, rationem nec habebant,
Nec sanguinem, nec sermonem, nec faciem venustam;
Animam dedit Odinus, rationem dedit Hænerus;
Lædur sanguinem addidit et faciem venustam (2).

Ainsi dans ces diverses cosmogonies, on est placé entre des contes d'enfans et des abstractions de philosophes : si l'on étoit obligé de choisir mieux vaudroit encore se décider pour les premiers.

Pour découvrir l'original d'un tableau au milieu d'une foule de copies, il faut chercher

(1) *Vid.* Hesiod. Ovid. *Hist. of Hindost.* Herrera, *Histor. de las Ind.* Charlevoix, *Hist. de la Nouv. Fr.* P. Laffit, Travel. *in Greenland by a Mission.*

(2) Bartholin. *Ant. Dan.*

celui dont les parties simples décèlent, dans leur unité, le génie du maître. C'est ce que nous trouvons dans la Genèse, original pur de toutes ces ambitieuses peintures reproduites dans les traditions des peuples. Quoi de plus naturel et cependant de plus magnifique! quoi de plus facile à concevoir et de plus d'accord avec la raison de l'homme, que le Créateur descendant dans la nuit antique, pour faire la lumière au son d'une parole! Le soleil, à sa voix, rayonne dans les cieux, au centre d'une immense voûte d'azur; de ses invisibles réseaux; il enveloppe les sept planètes, et les retient autour de lui comme sa proie : les mers et les forêts commencent leurs balancemens sur le globe, et leurs premières voix s'élèvent, pour annoncer à l'univers ce mariage de qui Dieu sera le prêtre, la terre le lit nuptial, et le genre humain la postérité (1).

---

(1) Les Mémoires de la Société de Calcuta, confirment absolument les vérités de la Genèse. Ils nous montrent la mythologie partagée en trois branches, dont l'une s'étendoit aux Indes, l'autre en Grèce, et la troisième chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale, et cette mythologie venant se rattacher à une plus ancienne tradition qui est celle même de Moyse. Les voyageurs modernes aux Indes trouvent par-tout des traces des faits rapportés, dans l'écriture, et après en avoir long-temps contesté l'authenticité, on est obligé de la reconnoître.

CHAPITRE II.

Chûte de l'Homme, le serpent, un mot hebreu.

MAIS qui ne seroit frappé d'admiration à cette autre vérité marquée dans les Ecritures? *L'homme mourant pour s'être empoisonné avec le fruit de vie.* Vérité touchante! vérité sublime! l'homme perdu pour avoir goûté au fruit de science, pour avoir su trop connoître et le bien et le mal, pour avoir cessé d'être semblable à l'enfant de l'évangile! Qu'on suppose toute autre défense de Dieu, relative à un penchant quelconque de l'ame; que devient la sagesse et la profondeur de l'ordre du Très-Haut? Ce n'est plus qu'un caprice indigne de la Divinité, et aucune moralité ne résulte de la désobéissance d'Adam. Mais voyez comment toute l'histoire du monde découle de la loi imposée à notre premier père: Dieu a mis la science à sa portée; il ne pouvoit la lui refuser, puisque l'homme étoit né libre; mais il lui prédit que s'il veut trop savoir, *la connoissance des choses* sera sa mort et celle de sa postérité. L'existence politique et morale des peuples de tous temps et de tous pays, l'histoire secrète du cœur humain sont renfermées dans la tradition de cet arbre admirable et funeste.

Or, voici une suite très-merveilleuse à

cette défense de la sagesse. L'homme tombe, et c'est le démon de l'orgueil qui cause sa chûte. Mais l'orgueil emprunte la voix de l'amour pour le séduire, et c'est pour une femme qu'Adam cherche à s'égaler à Dieu : profond développement des deux premières passions du cœur, la vanité et l'amour. Le grand Bossuet dans ses *Elévations à Dieu*, où l'on retrouve souvent l'auteur des oraisons funèbres, dit en parlant du mystère du serpent : « Que les anges conversoient » avec l'homme, en telle forme que Dieu » permettoit, et sous la figure des animaux. » Eve donc ne fut point surprise d'enten- » dre parler le serpent, comme elle ne le » fut pas de voir Dieu même paroître sous » une forme sensible. » Bossuet ajoute : » Pourquoi Dieu détermina l'ange superbe » à paroître sous cette forme plutôt que sous » une autre? Quoiqu'il ne soit pas néces- » saire de le savoir, l'Ecriture nous l'insi- » nue, en disant que le serpent étoit le » plus fin de tous les animaux, c'est-à-dire, » celui qui représentoit mieux le démon dans » sa malice, dans ses embûches, et ensuite » dans son supplice. »

Notre siècle rejette avec hauteur tout ce qui tient de la merveille : sciences, arts, morale, religion, tout demeure désenchanté. Le serpent a souvent été l'objet de nos observations, et si, nous osons le dire, nous avons cru reconnoître en lui cet esprit pernicieux et cette subtilité, dont il est

parlé dans l'Ecriture, tout est mystérieux, caché, étonnant dans cet incompréhensible reptile. Ses mouvemens diffèrent de ceux de tous les autres animaux ; on ne sauroit dire où gît le principe de son déplacement, car il n'a ni nageoires, ni pieds, ni ailes ; et cependant il fuit comme une ombre, il s'évanouit magiquement, il reparoît, disparoît encore, semblable à une petite fumée d'azur, ou aux éclairs d'un glaive dans les ténèbres. Tantôt il se forme en cercle, et darde une langue de feu ; tantôt, debout sur l'extrémité de sa queue, il marche dans une attitude perpendiculaire, comme par enchantement. Il se jette en orbe, monte et s'abaisse en spirale, roule ses anneaux comme une onde, circule sur les branches des arbres, glisse sous l'herbe des prairies, ou sur la surface des eaux. Le labyrinthe avoit moins de sinuosité, que les méandres tracés par ce reptile. Ses couleurs sont aussi peu déterminées que sa marche ; elles changent à tous les aspects de la lumière, et comme ses mouvemens, elles ont le faux brillant et les variétés trompeuses de la séduction.

Plus étonnant encore dans le reste de ses mœurs, il sait, ainsi qu'un homme souillé de meurtre, jeter à l'écart sa robe tachée de sang, dans la crainte d'être reconnu. Par une étrange faculté, il peut faire rentrer dans son sein les petits monstres que l'amour en a fait sortir. Il sommeille des

mois entiers, fréquente les tombeaux, habite des lieux inconnus, compose des poisons, qui glacent, brûlent ou tachent le corps de sa victime des couleurs dont il est lui-même marqué. Là, il lève deux têtes menaçantes ; ici, il fait entendre une sonnette ; il siffle comme un aigle de montagne, il mugit comme un taureau. Objet d'horreur ou d'adoration, les hommes ont pour lui une haine implacable, ou tombent devant son génie. Le mensonge l'appele, la prudence le réclame, l'envie le porte dans son cœur, et l'éloquence a son caducée ; aux enfers il arme les fouets des furies, au ciel l'éternité en fait son symbole : il possède encore l'art de séduire l'innocence. Ses regards enchantent les oiseaux dans les airs, et sous la fougère de la crèche, la brebis lui abandonne son lait. Mais il se laisse lui même charmer par de doux sons, et pour le dompter, le berger n'a besoin que de sa flûte.

Au mois de juillet 1791, nous voyagions dans le Haut-Canada, avec quelques familles sauvages de la nation des Onontagués. Un jour que nous étions arrêtés dans une grande plaine, au bord de la rivière Génésie, un serpent-à-sonnettes entra dans notre camp. Il y avoit parmi nous un Canadien qui jouoit de la flûte ; il voulut nous divertir, et s'avança contre le serpent, avec son arme d'une nouvelle espèce. A l'approche de son ennemi, le superbe reptile se forme

en spirale, applatit sa tête, enfle ses joues, contracte ses lèvres, découvre ses dents empoisonnées et sa gueule sanglante. Sa double langue brandit comme deux flammes, ses yeux sont deux charbons ardens, son corps gonflé de rage, s'abaisse et s'élève comme les soufflets d'une forge, sa peau dilatée devient terne et écailleuse ; et sa queue, dont il sort un bruit sinistre, oscille avec tant de rapidité, qu'elle ressemble à une légère vapeur.

Alors le Canadien commence à jouer sur sa flûte. Le serpent fait un mouvement de surprise, et retire la tête en arrière ; à mesure qu'il est frappé de l'effet magique, ses yeux perdent leur âpreté, les vibrations de sa queue se ralentissent, et le bruit qu'elle fait entendre s'affoiblit et meurt peu-à-peu. Moins perpendiculaires sur leur ligne spirale, les orbes du serpent charmé, par degrés s'élargissent, et viennent tour-à-tour se poser sur la terre, en cercles concentriques. Les nuances d'azur, de verd, de blanc et d'or reprennent leur éclat sur sa peau frémissante, et, tournant légèrement la tête, il demeure immobile dans l'attitude de l'attention et du plaisir.

Dans ce moment le Canadien marche quelques pas, en tirant de sa flûte des sons lents et monotones : le reptile baisse son cou nuancé, entr'ouvre avec sa tête les herbes fines, et se met à ramper sur les traces du musicien qui l'entraîne ; s'arrêtant

lorsqu'il s'arrête, et recommençant à le suivre, quand il recommence à s'éloigner. Il fut ainsi conduit hors de notre camp, au milieu d'une foule de spectateurs, tant Sauvages qu'Européens, qui en croyoient à peine leurs yeux, à cette merveille de la mélodie : il n'y eut qu'une seule voix dans l'assemblée, pour qu'on laissât le merveilleux serpent s'échapper.

A cette sorte d'induction tirée des mœurs du serpent, en faveur des vérités de l'Ecriture, nous en ajouterons une autre empruntée d'un mot Hébreu. N'est-il pas fort extraordinaire, et en même temps bien philosophique, que le nom générique de l'homme, en hébreu, signifie la *fièvre* ou la *douleur* ? *Enosh*, *homme*, vient par sa racine du verbe *anash*, *être dangereusement malade*. Dieu n'avoit point donné ce nom à notre premier père ; il l'appela simplement Adam, *terre rouge* ou *limon*. Ce ne fut qu'après le péché que la postérité d'Adam prit ce nom d'*Enosh* ou d'*homme*, qui convenoit si parfaitement à ses misères, et qui rappeloit d'une manière bien éloquente et la faute et le châtiment. Peut-être, dans un mouvement d'angoisse, Adam, témoin des labeurs de son épouse, et recevant Caïn, son premier né, dans ses bras, l'éleva vers le ciel, en s'écriant : *Enosh ! ô douleur !* Triste exclamation par laquelle on aura dans la suite désigné la race humaine. . . . . . .

CHAPITRE III.

Constitution primitive de l'homme ; nouvelle preuve du péché originel.

Nous avons rappelé, au sujet du Baptême et de la Rédemption, quelques preuves morales du péché originel. Il ne faut pas glisser trop légèrement sur une matière aussi importante. « Le nœud de notre condition, » dit Pascal, prend ses retours et ses replis » dans cet abyme, de sorte que l'homme » est plus inconcevable sans ce mystère ; » que ce mystère n'est inconcevable à l'hom» me (1) ».

Il nous semble qu'on peut tirer de l'ordre de l'univers, une preuve nouvelle de notre dégénération primitive.

Si l'on jette un regard sur le monde, on remarquera que par une loi générale, et en même temps particulière, toutes les parties intégrantes, tous les mouvemens intérieurs ou extérieurs, toutes les qualités des êtres, sont en un rapport parfait. Ainsi les corps célestes accomplissent leurs révolutions dans une admirable unité, et chaque corps sans se contrarier soi-même, décrit en particulier la courbe qui lui est propre. Un seul globe nous donne la lumière et la chaleur ; ces

(1) *Pens. de Pasc.* chap. 3, Pens. 8.

deux accidens ne sont point répartis entre deux sphères : le soleil les confond dans son orbe, comme Dieu dont il est l'image, unit au principe qui féconde, le principe qui éclaire.

Dans les animaux, même loi : leurs *idées*, si on peut les appeller ainsi, sont toujours d'accord avec leurs *sentimens*, leur *raison* avec leurs *passions*. C'est pourquoi il n'y a chez eux ni accroissement, ni diminution d'intelligence. Il sera aisé de suivre cette règle des accords, dans les plantes et dans les minéraux.

Par quelle incompréhensible destinée, l'homme seul est-il excepté de cette loi, si nécessaire à l'ordre, à la conservation, à la paix, au bonheur des êtres? Autant l'harmonie des qualités et des mouvemens est visible dans le reste de la nature, autant leur désunion est frappante dans l'homme. Un choc perpétuel existe entre son entendement et son desir, entre sa raison et son cœur. Quand il atteint au plus haut degré de civilisation; il est au dernier échelon de la morale; s'il est libre, il est grossier; s'il polit ses mœurs, il se forge des chaînes. Brille-t-il par les sciences? son imagination s'éteint. Devient-il poëte? il perd la pensée; son cœur profite aux dépens de sa tête, et sa tête aux dépens de son cœur. Il s'appauvrit en idées, à mesure qu'il s'enrichit en sentimens; ils resserre en sentimens, à mesure qu'il s'étend en idées. La

force le rend sec et dur ; la foiblesse lui amène les grâces. Toujours une vertu lui conduit un vice, et toujours, en se retirant, un vice lui dérobe une vertu. Les nations, considérées dans leur ensemble, présentent les mêmes vicissitudes ; elles perdent et recouvrent tour-à-tour la lumière. Le génie de l'homme, un flambeau à la main, vole incessamment autour de ce globe, au milieu de la nuit qui nous couvre : il se montre tour-à-tour aux quatre parties de la terre, comme cet astre nocturne, qui, croissant et décroissant sans cesse, diminue à chaque pas pour un peuple la clarté qu'il augmente pour l'autre.

N'est-il donc pas très raisonnable de croire que l'homme, dans sa constitution primitive, ressembloit au reste de la création, et que cette constitution se formoit du parfait accord du sentiment et de la pensée, de l'imagination et de l'entendement ? On en sera peut-être convaincu, si l'on observe que cette réunion est encore nécessaire aujourd'hui pour goûter une ombre de cette félicité, que nous avons perdue. Ainsi, par la seule chaîne du raisonnement et les probabilités de l'analogie, le péché originel est retrouvé, puisque l'homme, tel que nous le voyons, n'est vraisemblablement pas l'homme naturel. Il contredit la nature : déréglé quand tout est réglé, double quand tout est simple, mystérieux, changeant, inexplicable, il est visiblement dans l'état

d'une chose qu'un accident a bouleversée : c'est un palais écroulé et rebâti avec ses propres ruines ; on y voit des parties sublimes et des parties hideuses, de magnifiques péristiles qui n'aboutissent à rien, de belles colonnades auprès d'une masse informe, de hauts portiques et des voûtes abaissées, de grandes avenues et de petits passages, de fortes lumières et de profondes ténèbres ; en un mot la confusion, le désordre de toutes parts, sur-tout au sanctuaire.

Or, si la constitution primitive de l'homme consistoit dans les accords, ainsi qu'il sont établis dans les autres êtres, pour détruire un état dont la nature est l'harmonie, il suffit d'en altérer les contre-poids. La partie aimante et la partie pensante formoient en nous cette balance précieuse. Adam étoit à-la-fois le plus éclairé et le meilleur des hommes, le plus puissant en pensée et le plus puissant en amour. Mais tout ce qui est créé, a nécessairement une marche progressive. Au lieu d'attendre de la révolution des siècles, des *connoissances* nouvelles, qu'il n'auroit reçues qu'avec des *sentimens* nouveaux, Adam voulut tout connoître à-la-fois : et remarquez une chose importante : l'homme pouvoit détruire l'harmonie de son être de deux manières, ou en voulant trop *aimer*, ou en voulant trop *savoir*. Il pécha seulement par la seconde : c'est qu'en effet nous avons beaucoup plus l'orgueil des sciences, que l'orgueil de l'amour ; celui-ci auroit

été plus digne de pitié que de châtiment, et si Adam s'étoit rendu coupable pour avoir voulu trop *sentir*, plutôt que de trop *concevoir*, l'homme peut-être eût pu se racheter lui-même, et le Fils de l'Eternel n'eut point été obligé de s'immoler. Mais il en fut autrement : Adam chercha à comprendre l'univers, non avec le sentiment, mais avec la pensée; et touchant à l'arbre de sciences, il admit dans son entendement un rayon trop fort de lumières. A l'instant l'équilibre se rompt, la confusion s'empare de l'homme. Au lieu de la clarté qu'il s'étoit promise, d'épaisses ténèbres couvrent sa vue; son péché s'étend comme un voile entre lui et l'univers. Toute son ame se trouble et se soulève; les passions combattent le jugement, le jugement cherche à anéantir les passions, et dans cette tempête effrayante, l'écueil de la mort vit avec joie le premier naufrage.

Tel fut l'accident qui changea l'harmonieuse et immortelle constitution de l'homme. Depuis ce jour, tous les élémens de son être sont restés épars, et n'ont pu se réunir. L'habitude, nous dirions presque l'amour du tombeau, que la matière a contractée, détruit tout projet de réhabilitation dans ce monde, parce que nos années ne sont pas assez longues, pour que nos efforts vers la perfection première, puissent jamais nous y faire remonter (1).

---

(1) Et c'est en ceci que le système de *perfectibilité* est

Mais comment le monde auroit-il pu contenir toutes les races, si elles n'avoient point été sujettes à la mort. Ceci n'est plus qu'une affaire d'imagination ; c'est demander à Dieu compte de ses moyens, qui sont infinis. Qui sait si les hommes eussent été aussi multipliés qu'ils le sont de nos jours ? Qui sait si la plus grande partie des générations ne fût point demeurée vierge (1), ou si ces millions d'astres, qui roulent sur nos têtes,

---

tout-à-fait défectueux. On ne s'apperçoit pas que si l'esprit gagnoit toujours en lumière, et que si le cœur croissoit toujours en sentimens ou en vertus morales, l'homme, dans un temps donné, se trouvant au point d'où il est parti, seroit, de nécessité, immortel ; car tout principe de *division* venant à manquer en lui, tout principe de *mort* cesseroit. Il faut attribuer la longévité des patriarches, le don de prophétie chez les Hébreux, à un rétablissement plus ou moins grand des équilibres de la nature humaine. Ainsi les matérialistes qui soutiennent le système de *perfectibilité* ; ne s'entendent pas eux-mêmes ; puisqu'en effet cette doctrine, loin d'être celle du *matérialisme*, ramène aux idées les plus mystiques de la *spiritualité*.

(1) C'est l'opinion de saint Chrysostôme. Il prétend que Dieu eût trouvé des moyens de génération qui nous sont inconnus. Il y a, dit-il, devant le trône de Dieu une multitude d'anges qui ne sont point nés par la voie des hommes. *De Virginit.* lib. II.

ne nous étoient point réservés, comme des retraites délicieuses, où nous eussions été transportés par les anges? On pourroit même aller plus loin : il est impossible de calculer à quelle hauteur d'arts et de sciences, l'homme parfait et toujours vivant sur la terre, eût pu atteindre. S'il s'est rendu maître de bonne heure de trois élémens ; si, malgré les plus grandes difficultés, il dispute aujourd'hui l'empire des airs aux oiseaux, que n'eût-il point tenté dans sa carrière immortelle? La nature de l'air, qui forme aujourd'hui un obstacle invincible au changement de planète, étoit peut-être différente avant le déluge. Quoi qu'il en soit, il n'est pas indigne de la puissance de Dieu et de la grandeur de l'homme, de supposer que la race d'Adam fut destinée à parcourir les espaces et à animer tous ces soleils, qui, privés de leurs habitans par le péché, ne sont restés que d'éclatantes solitudes.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE QUATRIEME.
SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE.
OBJECTIONS CONTRE LE SYSTEME DE MOYSE.

CHAPITRE PREMIER.
Chronologie.

DEPUIS que quelques savans ont avancé que le monde portoit, dans l'histoire de l'homme, ou dans celle de la nature, des

marques d'une trop grande antiquité, pour avoir l'origine moderne que lui donne la Bible, on s'est mis à citer de toutes parts Sanchoniathon, Porphyre, les livres Sanscrits, etc. Ceux qui font valoir ces autorités, les ont-ils toujours consultés dans leurs sources?

D'abord, il est un peu téméraire de vouloir nous persuader qu'Origène, Eusèbe, Bossuet, Pascal, Fénélon, Bacon, Newton, Leibnitz, Huet et tant d'autres; étoient, ou des ignorans, ou des simples, ou des pervers parlant contre leur conviction intime. Cependant ils ont cru à la vérité de l'histoire de Moyse, et l'on ne peut disconvenir que ces hommes n'eussent une doctrine, auprès de laquelle notre érudition est bien peu de chose.

Mais pour commencer par la chronologie, les savans modernes ont donc dévoré, en se jouant, les insurmontables difficultés qui ont fait pâlir les Scaliger, les Petau, les Usher, les Grotius? Ils riroient de nôtre ignorance, si nous leur demandions quand ont commencé les Olympiades, comment elles s'accordent avec les manières de compter par archontes, par éphores, par édiles, par consuls, par règne, jeux pythiques, néméens, séculaires? comment se réunissent tous les calendriers des nations? de quelle manière il faut opérer pour faire tomber l'ancienne année de Romulus, de dix mois et de 354 jours avec l'année de Numa, de

355 jours, et celle de Jules-César de 365? par quel moyen on évitera les erreurs, en rapportant ces mêmes années à la commune année Attique de 354 jours, et à l'année embolismique de 384?

Et pourtant ce ne sont pas là les seules perplexités, touchant les années. L'ancienne année juive n'avoit que 354 jours; on ajoutoit quelquefois douze jours à la fin de l'an, et quelquefois un mois de 30 jours après le mois Adar, afin d'avoir l'année solaire. L'année juive moderne compte douze mois, et prend sept années de treize mois en 19 ans. L'année syriaque varie également, et se forme de 365 jours. L'année turque ou arabe reconnoît 354 jours, et reçoit 11 mois intercallaires, en 20 ans. L'année égyptienne se divise en 12 mois de 30 jours, et ajoute 5 jours au dernier; l'année persanne nommée yezdegerdic, lui ressemble (1).

Outre ces mille manières de mesurer les temps, toutes ces années n'ont ni les mêmes commencemens, ni les mêmes heures, ni les mêmes jours, ni les mêmes divisions.

---

(1) La seconde année persanne, appelée gélaléan, et qui commença l'an du monde 1089, est la plus exacte des années civiles, en ce qu'elle ramène les solstices et les équinoxes précisément aux mêmes jours. Elle se compose au moyen d'une intercallation répétée six ou sept fois dans quatre, et ensuite une fois dans cinq ans.

L'année civile des Juifs (ainsi que toutes celles des Orientaux) s'ouvre à la nouvelle lune de septembre , et leur année ecclésiastique à la nouvelle lune de mars. Les Grecs comptent le premier mois de l'année , de la nouvelle qui suit le solstice d'été. C'est à notre mois de juin que correspond le premier mois de l'année des Perses , et la Chine et l'Inde partent de la première lune de mars. Nous voyons ensuite des mois astronomiques et civils qui se subdivisent en lunaires et solaires , en synodiques et périodiques ; nous voyons des sections de mois en kalendes , ides , décades , semaines ; nous voyons des jours de deux espèces , artificiels et naturels , et qui commencent , ceux-ci , au soleil levant , comme chez les anciens Babyloniens , Syriens ; Perses ; ceux-là , au soleil couchant , ainsi qu'en Chine , dans l'Italie moderne , et comme autrefois chez les Athéniens , les Juifs et les Barbares du Nord. Les Arabes commencent leurs jours à midi , et la France actuelle à minuit , de même que l'Angleterre , l'Allemagne , l'Espagne et le Portugal. Enfin , il n'y a pas jusqu'aux heures qui ne soient embarrassantes en chronologie , en se distinguant en babyloniennes , italiennes et astronomiques ; et si l'on vouloit insister davantage , nous ne verrions plus 60 minutes dans une heure européenne , mais 1080 scrupules dans l'heure chaldéenne et arabe.

On a dit que la chronologie est le flambeau

de l'histoire ; plût à Dieu que nous n'eussions que celui là pour nous éclairer sur les crimes des hommes, du moins il nous seroit permis d'en douter ! Que seroit-ce, si, pour surcroît de perplexité, nous allions nous engager dans les périodes, les ères ou les époques ! La période victorienne, qui parcourt 532 années, est formée de la multiplication des cycles du soleil et de la lune. Les mêmes cycles, multipliés par celui d'indiction, produisent les 7980 années de la période julienne. La période de Constantinople à son tour renferme un égal nombre d'années à celui de la période julienne, mais ne commence pas à la même époque. Quant aux ères, ici on compte par l'année de la création (1) ; là par Olympiade (2) ; par la fondation de Rome (3) ; par la naissance de Jesus-Christ ; par l'époque d'Eusèbe, par celle des Séleucides (4), celle de Nabonassar (5), celle des martyrs (6). Les

---

(1) Cette époque se subdivise en grecque, juive, alexandrine, etc.

(2) Les historiens Grecs.

(3) Les historiens Latins.

(4) Suivie par l'historien Josephe.

(5) Suivie par Ptolémée et quelques autres.

(6) Suivie par les premiers chrétiens jusqu'en 532. A. D., de nos jours par les Chrétiens d'Abyssinie et d'Egypte.

Turcs ont leur hégire (1) ; les Persans leur yezdegerdic (2). On compute encore par les ères juliennes, grégorienne. ibérienne (3) et actienne (4). Nous ne parlerons point des marbres d'Arundel, des médailles et des monumens de toutes les sortes, qui introduisent de nouveaux désordres dans la chronologie. Est-il un homme de bonne foi, qui en jetant seulement un coup-d'œil sur ces pages, ne convienne que tant de manières indécises de computer les temps. suffisent pour faire de l'histoire un épouvantable chaos ? Les annales des Juifs, de l'aveu même des savans, sont les seules dont la chronologie soit simple, régulière, et lumineuse. Pourquoi donc aller, par un zèle ardent d'impiété, se consumer l'esprit sur des chicanes de temps, aussi arides qu'indéchiffrables, lorsque nous avons le fil le plus certain pour nous guider dans l'histoire ? Nouvelle évidence en faveur des Ecritures.

---

(1) Les Orientaux ne la placent pas comme nous.

(2) Nom d'un roi de Perse, tué dans une bataille contre les Sarrasins, l'an de notre ère 632.

(3) Suivie dans les conciles et sur les vieux monumens de l'Espagne.

(4) Qui tire son nom de la bataille d'Actium, et dont se sont servis Ptolémée, Josephe, Eusèbe et Censorius.

CHAPITRE II.

Logographie et Faits historiques.

APRÈS les objections chronologiques contre la Bible, viennent celles qu'on prétend tirer des faits mêmes de l'histoire. On rapporte la tradition des prêtres de Thèbes, qui donnoit 18,000 ans au royaume d'Egypte, et l'on cite la liste des dynasties de ces rois, qui existe encore.

Plutarque, qu'on ne soupçonnera pas de christianisme, se chargera d'une partie de la réponse : « Encore, dit-il, en parlant des » Egyptiens, que leur année ait été de quatre » mois, selon quelques auteurs, elle n'étoit » d'abord composée que d'un seul, et ne » contenoit que le cours d'une seule lune. » Et ainsi faisant d'un seul mois une année, » cela est cause que le temps qui s'est écoulé » depuis leur origine, paroît extrêmement » long; et que bien qu'ils habitent nouvelle» ment leurs pays, ils passent pour les plus » anciens des peuples (1). » Nous savons d'ailleurs par Hérodote (2), Diodore de Sicile (3), Justin (4), Jablonsky (5), Strabon (6), que les Egyptiens mettoient leur orgueil

(1) Plut. *in Num.*

(2) Herodot. lib. II. (3) Dio. lib. I. (4) Just. lib. 1.

(5) Jablonsk. Panth. Egypt. lib. II. (6) Strab. lib. XVII.

à égarer leur origine dans les temps, et pour ainsi dire, à cacher leur berceau sous les siècles.

Le nombre de leurs règnes ne peut guères embarrasser. On sait que les dynasties égyptiennes sont composées de rois contemporains; d'ailleurs, le même mot dans les langues orientales, se lit de cinq ou six manières; et notre ignorance a souvent fait de la même personne cinq ou six personnages divers (1). Et c'est aussi ce qui est arrivé par rapport aux traductions d'un seul nom. L'*Athoth* des Egyptiens est traduit dans Eratosthènes par Ερμγεονες, ce qui signifie en grec le *lettré*, comme *Athoth* l'exprime en cophte: on n'a pas manqué de faire deux rois d'*Athoth* et d'*Hermès* ou *Hermogènes*. Mais l'Athoth de Manethon se multiplie encore; il devient *Thoth* dans Platon, et le texte de Sanchoniathon prouve, en effet, que c'est le nom primitif; la lettre *A* est une de

---

(1) Pour citer un exemple entre mille, le monogramme de *Fo-hi*, divinité des Chinois, est exactement le même que celui de *Menès*, divinité de l'Egypte; et il est assez prouvé d'ailleurs que les caractères orientaux ne sont que des signes généraux d'idées, que chacun traduit dans sa langue, comme le chiffre arabe parmi nous. Ainsi, par exemple, l'Italien prononce *duodecimo*, le même nombre que l'Anglais exprime par le mot *twelve*, et que le Français rend par celui de *douze*.

ces lettres qu'on retranche et qu'on ajoute à volonté dans les langues orientales ; ainsi l'historien Josephe traduit par *Apachnas*, le nom du même homme qu'Affricanus appelle *Pachnas*. Voici donc *Thoth*, *Atoth*, *Hermès* ou *Hermogenes*, ou *Mercure*, cinq hommes fameux qui vont composer entr'eux près de deux siècles. Et cependant ces *cinq* rois n'étoient qu'un *seul* Egyptien, qui n'a peut-être pas vécu 60 ans (1).

(1) Des personnes qui pouvoient d'ailleurs être fort instruites, ont accusé les Juifs d'avoir corrompu les noms historiques. Comment ne savent-elles pas que ce sont les Grecs, au contraire, qui ont défiguré tous les noms d'hommes et de lieux, et en particulier ceux d'Orient (*) ? Les Grecs, à cet égard comme à beaucoup d'autres, ressembloient fort aux Français. Croit-on que si *Livius* revenoit au monde, il se reconnût sous le nom de *Tite-Live* ? Il y a plus : *Tyr* porte encore aujourd'hui, parmi les Orientaux, le nom d'A-*sur*, de *Sour*, ou de *sur* ? Mais les Athéniens eux-mêmes devoient prononcer *tur* ou *Tour*, puisque cette lettre, qu'il nous plaît d'appeler *y grec*, et de faire siffler comme un *i*, n'est autre que l'*upsilon*, ou l'û des Grecs.

Il n'est pas plus difficile de retrouver *Darius* dans *Assuerus*. L'A initial n'est d'abord, comme nous l'avons dit, qu'une de ces lettres mobiles, tantôt suscrites,

(*) *Vid*. Boch. *Geog*. *Sac*. Cumb. *on Sanch*. Saur. *sur la Bible*. Danet, Bayle, etc. etc.

Après tout, qu'est-il besoin de s'appesantir sur des disputes logographiques, lorsqu'il

---

tantôt supprimées. Reste donc *Suerus*. Or, le *delta* ou le D majuscule des Grecs, se rapproche infiniment du *sameck* ou de l'S majuscule des Hébreux. Le premier est un triangle, et le second un parallélogramme obtus angle, souvent même un parallélogramme curviligne, à base rectiligne. Le *delta* dans les vieux manuscrits, sur les médailles et sur les monumens, n'est presque jamais fermé dans ses angles. L'S hébraïque s'est donc transformée en D chez les Grecs; changement de lettres si commun dans toute l'antiquité.

Si vous joignez à ces erreurs de figures, les erreurs de prononciation, vous aurez une grande probabilité de plus. Supposons qu'un François, entendant le mot *through* (*à travers*) dans la bouche d'un Anglois, voulût le prononcer et l'écrire sans connoître la puissance et la forme du *th*, il écriroit nécessairement ou *zrou*, ou *dsrou*, ou simplement *trou*. Il en est ainsi du *sameck* ou de l'S en hébreu. Le son de cette lettre, en suivant les points massorétiques, est mixte et participe fortement du D. Les Grecs qui avoient le *th* comme les Anglois, mais non pas l'S, comme les Israëlites, ont dû prononcer et écrire *Duerus* au lieu de *Suerus*. De *Duerus* à *Darius*, la conversion est facile; car on sait que les voyelles sont absolument nulles en étymologie, puisqu'il est vrai que chaque peuple en varie les sons à l'infini. Lorsqu'on veut être plaisant aux dépens des nations et du bonheur général des hommes, avant de se livrer à une gaieté si funeste, il faudroit au moins être bien sûr de ne pas tomber soi-même dans de grandes ignorances.

suffit d'ouvrir l'histoire, pour se convaincre de l'origine moderne des hommes ? On a beau machiner des complots avec des siècles inventés, dont le temps n'est point le père ; on a beau supposer la mort pour en emprunter des ombres ; tout cela n'empêche pas que le genre humain ne soit que d'hier. Les noms des inventeurs des arts nous sont aussi familiers que ceux d'un frère ou d'un aïeul. C'est *Hypsuranius* qui bâtit ces huttes de roseaux où logea la primitive innocence. *Usoüs* couvrit sa nudité de peaux de bête, et effronta la mer sur un tronc d'arbre (1), Tubalcain a mis le fer dans la main des hommes (2), Noé, ou Bacchus a planté la vigne, Caïn ou Triptolème courbé la charrue, Agrotes (3) ou Cérès, recueilli la première moisson. L'histoire, la médecine, la géométrie, les beaux arts, les loix ne sont pas plus anciennement au monde ; et nous les devons à Hérodote, Hippocrate, Thalès, Homère, Dédale, Minos. Quant à l'origine des rois et des villes, l'histoire nous en a été conservée par Moyse, Platon, Justin et quelques autres, et nous savons quand et pourquoi les diverses formes de gouvernement se sont établies chez les peuples (4).

(1) Sanch. ap. Eus. *Praeparat. Evang.* lib. I, cap. 10.

(2) Gen. cap. 4.

(3) Sanch. *loc. cit.*

(4) *Vid.* Moys. *Pent.* Plat. *de Leg. et Tim.* Just. *lib. II.* Herod. Plut. *in Thes. Num.* Lycurg. *Sol.* etc. etc.

Que si pourtant on est étonné de trouver tant de grandeurs et de magnificence dans les premières cités de l'Asie ; cette difficulté cède sans peine à une observation tirée du génie des Orientaux. Dans tous les âges, ces peuples ont bâti des villes immenses, sans qu'on en puisse rien conclure pour leur civilisation, et conséquemment pour leur antiquité. L'Arabe échappé des arênes brûlantes, où il s'estimoit heureux d'enfermer une ou deux toises d'ombres, sous une tente de peaux de brebis, cet Arabe a élevé presque sous nos yeux des cités gigantesques ; vastes métropoles où ce citoyen des déserts semble avoir voulu enclore la solitude. Les Chinos, si peu avancés dans les arts, ont aussi les plus grandes villes du globe, avec des jardins, des murailles, des palais, des lacs, des canaux artificiels comme ceux de l'ancienne Babylone (1). Nous-mêmes enfin, ne sommes-nous pas un exemple frappant de la rapidité avec laquelle les peuples se civilisent ? Il n'y a guères plus de douze siècles que nos ancêtres étoient aussi barbares que les Hottentots, et nous surpassons aujourd'hui la Grèce, dans tous les raffinemens du goût, du luxe et des arts.

La logique générale des langues ne peut fournir aucune raison valide en faveur de

(1) *Vid.* le P. du Hald. *Hist. de la Ch. Lett. édif.* Lord. Mac. *Amb. to. Ch.* etc.

l'ancienneté des hommes. Les idiômes du primitif Orient, loin d'annoncer des peuples vieillis en société, décèlent, au contraire, des hommes fort près de la nature. Le méchanisme en est d'une extrême simplicité; l'hyperbole, l'image, toutes les figures poétiques, s'y reproduisent sans cesse, tandis qu'on y trouve à peine quelques mots pour la métaphysique des idées. Il seroit impossible d'énoncer clairement en hébreu la théologie des dogmes chrétiens (1). Ce n'est que chez les Grecs et chez les Arabes modernes qu'on rencontre les termes composés, propres au développement des abstractions. Tout le monde sait qu'Aristote est le premier philosophe qui ait inventé des cathégories, où les idées viennent se ranger de force, quelle que soit leur classe ou leur nature (2).

---

(1) On s'en peut assurer, en lisant les pères qui ont écrit en syriaque, tel que saint Ephrem, diacre d'Edesse.

(2) Si les langues demandent tant de temps pour leur entière confection, pourquoi les Sauvages du Canada ont-ils des dialectes si subtils et si compliqués ? Les verbes de la langue huronne ont toutes les inflexions des verbes grecs. Ils se distinguent, comme les derniers, par la caractéristique, l'augment, etc.; ils ont trois modes, trois genres, trois nombres, et par-dessus tout cela, un certain dérangement de lettres, particulier aux verbes des langues orientales. Mais ce qu'ils ont de plus inconcevable, c'est un quatrième pronom qui se place entre la seconde et la

Enfin, l'on prétend qu'avant que les Egyptiens eussent bâti ces temples, dont il nous reste de si belles ruines, les peuples pasteurs gardoient déjà leurs troupeaux sur d'autres ruines laissées par une nation inconnue; ce qui supposeroit une très-grande antiquité.

Pour décider cette question, il faudroit savoir au juste qui étoient et d'où venoient les peuples pasteurs. M. Bruce, qui voyoit tout en Ethiopie, les fait sortir de ce pays. Et cependant, les Ethiopiens, loin de pouvoir répandre au dehors des colonies, étoient eux-mêmes, à cette époque, un peuple nouvellement établi. *Æthiopes*, dit Eusèbe, *ab indo flumine consurgentes, juxta Ægyptum consederunt.* Manethon, dans sa sixième dynastie, appelle les pasteurs φοινικες ξενοι, *Phéniciens étrangers.* Eusèbe place leur arrivée en Egypte, sous le règne d'Aménophis; d'où il faut tirer ces deux conséquences: 1°. que l'Egypte n'étoit pas alors barbare; puisqu'Inachus, Egyptien, portoit vers ce temps-là les lumières dans la Grèce; 2°. que l'Egypte n'étoit pas couverte de ruines, puisque Thèbes étoit bâtie, puisque Aménophis étoit père de ce Sésostris, qui éleva la gloire des Egyptiens à son comble. Au rapport de l'historien Josephe, ce fut

---

troisième personne, au singulier et au pluriel. Nous ne connoissons rien de pareil dans les langues mortes ou vivantes, dont nous pouvons avoir quelques teintures.

Tethmosis qui contraignit les pasteurs à abandonner entièrement les bords du Nil (1).

Mais quels nouveaux argumens n'auroit-on point formés contre l'Ecriture, si on avoit connu un autre prodige historique qui tient également à des ruines, hélas ! comme toute l'histoire des hommes. On a découvert depuis quelques années, dans l'Amérique septentrionale, des monumens extraordinaires sur les bords du Muskingum, du Mïami, du Wabache, de l'Ohio, et sur-tout du Scioto, où ils occupent un espace de plus de vingt lieues en longueur. Ce sont des murs en terre avec des fossés, des glacis, des lunes, demi-lunes et de grands cônes qui servent de sépulcres. On a demandé, mais sans succès, quel peuple a laissé de pareilles traces. L'homme est suspendu dans le présent, entre le passé et l'avenir, comme sur un rocher

---

(1) Maneth. ap. Joseph. et Afric. Herod. lib. II, cap. 100. Diod. lib. I, Ps. 48. Euseb. Chron. lib. I, p. 13.

Au reste, l'invasion de ces peuples, rapportée par les auteurs profanes, nous explique ce qu'on lit dans la Genèse au sujet de Jacob et de ses fils : *Habitare positis in terra Gessen, quia detestantur AEgyptii omnes pastores ovium.* (Gen. cap. XLVI, v. 34.)

D'où l'on peut aussi deviner le nom grec du Pharaon sous lequel Israël entra en Egypte, et le nom du second Pharaon sous lequel il en sortit. L'écriture, loin de contrarier les autres histoires, leur sert au contraire de preuves.

entre deux gouffres : derrière lui, devant lui, tout est ténèbres ; à peine apperçoit-il, quelques fantômes, qui remontant du fond des deux abymes, surnagent un instant à leur surface, et se replongent pour jamais, avant qu'on ait pu les saisir.

Mais quelles que soient les conjectures sur ces ruines Américaines, quand on y joint droit les visions d'un monde primitif, et les chimères d'un Atlantide, la nation civilisée qui a peut-être promené la charrue dans la plaine où l'Iroquois poursuit aujourd'hui les ours, n'a pas eu besoin pour consommer ses destinées, d'un temps plus long, que celui qui a dévoré les empires des Cyrus, des Alexandre et des César. Heureux du moins ce peuple, qui n'a point laissé de nom dans l'histoire, et dont l'héritage n'a été recueilli que par les chevreuils des bois, et les colombes du ciel ! Nul ne viendra renier le créateur dans ces retraites sauvages, et, la balance à la main, peser la poudre des morts, pour prouver l'éternité de la race humaiue.

Pour nous, amans solitaires de la nature, et simples confesseurs de la Divinité, nous nous sommes assis sur ses ruines. Voyageurs sans renom, nous avons causé avec ces débris, comme nous-mêmes ignorés. Le souvenir confus des hommes et les vagues rêveries du désert, se mêloient au fond de notre ame. La nuit étoit au milieu de sa course ; tout étoit muet, la lune, et les

bois,

bois, et les tombeaux. Seulement à longs intervalles, on entendoit la chûte de quelque arbre, que la hache du temps abattoit dans la profondeur des forêts : ainsi tout tombe, tout s'anéantit.

Nous ne nous croyons pas obligés de parler sérieusement des *quatres jogues*, ou âges Indiens, dont le premier a duré trois millions deux cent mille ans, le troisième un million seize cent mille ans, et le quatrième, ou l'âge actuel, qui durera quatre cent mille ans.

Si l'on joint à toutes ces difficultés de chronologie, de logographie, de faits, les erreurs qui naissent des passions de l'historien, ou des hommes qui vivent dans ses fastes ; si l'on y ajoute les fautes de copistes, et mille accidens de temps et de lieux, il faudra de nécessité convenir, que toutes les raisons en faveur de l'antiquité du globe par l'histoire, sont aussi peu satisfaisantes, qu'inutiles à rechercher. Et certes on ne peut nier que c'est assez mal établir la durée du monde, que d'en prendre la base dans la vie humaine Quoi ! c'est par la succession rapide d'ombres d'un moment, que l'on prétend nous démontrer la permanence et la réalité des choses ! C'est par des décombres qu'on veut nous prouver une société sans commencement et sans fin ! Faut-il donc beaucoup de jours, pour amasser beaucoup de ruines ? Que le monde seroit vieux, si l'on comptoit ses années par ses débris !

CHAPITRE V.

Astronomie.

On cherche dans l'histoire du firmament les secondes preuves de l'antiquité du monde et des erreurs de l'Ecriture. Ainsi les *cieux qui racontent la gloire du Très-Haut* à tous les hommes, et dont le *langage est entendu de tous les peuples* (1), ne disent rien à l'incrédulité. Heureusement ce ne sont pas les astres qui sont muets ; ce sont les athées qui sont sourds.

L'astronomie doit sa naissance à des pasteurs. Dans les magnifiques déserts d'une création nouvelle, les premiers humains voyoient se jouer autour d'eux leurs jeunes familles et leurs nombreux troupeaux. Heureux jusqu'au fond de l'ame, une prévoyance inutile ne détruisoit point leur bonheur. Dans le départ des oiseaux de l'automne, ils ne remarquoient point la fuite des années, et la chûte des feuilles ne les avertissoit que du retour des frimats. Lorsque le côteau prochain avoit donné toutes ses herbes à leurs brebis, montés sur leurs chariots couverts de peaux, avec leurs fils et leurs épouses, ils alloient à travers les bois chercher quelque fleuve ignoré, où la fraîcheur

(1) Ps. 18, v. 1—3.

des ombrages et la beauté des solitudes, les invitoient à se fixer de nouveau.

Mais il falloit une boussole, pour se conduire dans ces forêts sans chemins et le long de ces fleuves sans navigateurs; on se confia naturellement à l'expérience des astres; on se dirigea sur leur cours. A-la-fois législateurs et guides, ils réglèrent la tonte des brebis, et les migrations lointaines. Chaque famille s'attacha aux pas d'une constellation, chaque étoile marchoit à la tête d'un troupeau. A mesure que les pasteurs se livroient à ces études, ils découvroient de nouvelles loix. En ce temps là, Dieu se plaisoit à dévoiler les routes du soleil aux habitans des cabanes; et la Fable raconta qu'Apollon étoit descendu chez les bergers.

De petites colonnes de briques servoient à conserver le souvenir des observations: jamais plus grand empire n'eût une histoire plus simple. Avec le même instrument dont il avoit percé sa flûte, auprès du même autel, où il avoit immolé le chevreau premier né, le pâtre gravoit sur un rocher, ses immortelles découvertes. Il plaçoit ailleurs d'autres témoins de cette pastorale astronomie: il échangeoit d'annales avec le firmament; et de même qu'il avoit écrit les fastes des étoiles parmi ses troupeaux, il écrivoit les fastes de ses troupeaux parmi les étoiles. Le soleil, en voyageant, ne se reposa plus que dans des bergeries: le taureau annonça par ses mugissemens le passage

du Père du jour, et le bélier l'attendit, pour le saluer au nom de son maître; on vit au ciel des vierges, des enfans, des épis de bled, des instrumens de labourage, des agneaux, et jusqu'au chien du berger: la sphère entière devint comme une grande maison rustique, habitée par le pasteur des hommes.

Ces beaux jours s'évanouirent, les hommes en gardèrent une mémoire confuse, dans ces histoires de l'âge d'or, où l'on trouve le règne des astres toujours mêlé à celui des troupeaux. L'Inde est encore aujourd'hui astronome et pastorale, comme l'Egypte l'étoit autrefois. Cependant avec la corruption naquit la propriété, et avec la propriété, la mensuration, second âge de l'astronomie. Mais par une destinée assez remarquable, ce furent encore les peuples les plus simples qui connurent le mieux le système céleste. Le pasteur du Gange commit moins d'erreurs que le savant d'Athènes: on eût dit que la muse de l'astronomie avoit retenu un secret penchant pour les bergers, ses premières amours.

Durant les longues calamités qui accompagnèrent et qui suivirent la chûte de l'Empire Romain, les sciences n'eurent d'autre retraite que le sanctuaire de cette église, qu'elles profanent aujourd'hui avec tant d'ingratitude. Recueillies dans le silence des cloîtres, elles durent leur salut à ces mêmes Solitaires, qu'elles affectent maintenant de

mépriser. Un moine Bacon, un évêque Albert, un cardinal Cusa ressuscitoient dans leur veilles laborieuses le génie des Udoxe, des Timocharis, des Hypparque, des Ptolémée. Protégées par les papes qui donnoient l'exemple aux rois, les sciences s'envolèrent enfin de ces lieux sacrés, où la religion les avoit réchauffées sous ses ailes : l'astronomie renaît de toutes parts. Grégoire XIII réforme le calendrier, Copernic rétablit le système du monde, Tycho-Braé au haut de sa tour, rappele la mémoire des antiques observateurs Babyloniens, Képler détermine la forme des orbites planétaires. Mais Dieu confond l'orgueil de l'homme, en accordant aux jeux de l'innocence, ce qu'il refuse aux recherches de la philosophie : des enfans découvrent le télescope. Galilée perfectionne l'instrument nouveau; soudain une révolution s'accomplit dans la sphère céleste; tout prend un nouvel aspect, tout change au firmament : le Génie de l'homme abaisse la hauteur des cieux, les chemins de l'immensité s'abrègent, et les astres descendent pour se faire mesurer.

Tant de découvertes en annonçoient de plus grandes encore, et l'on étoit trop près du sanctuaire de la nature, pour qu'on fût long-temps sans y pénétrer. Il ne manquoit plus que des méthodes propres à décharger l'esprit des calculs énormes, dont il étoit écrasé. Bientôt Descartes osa transporter au grand Tout les loix physiques de notre globe;

et par un de ces traits de génie, dont on compte à peine quatre ou cinq dans l'histoire, il força l'algèbre à s'unir à la géométrie, comme la parole à la pensée. Newton n'eut plus qu'à mettre en œuvres les matériaux que tant de mains lui avoient préparés, mais il le fit en artiste sublime ; et des divers plans sur lesquels il pouvoit relever l'édifice des globes, il choisit le dessein de Dieu même. L'esprit connut enfin l'ordre que l'œil admiroit : les balances d'or qu'Homère et les Ecritures donnent au souverain arbitre, lui furent rendues ; la comète se soumit ; à travers l'immensité la planète attira la planète ; la mer sentit la pression de deux vastes vaisseaux, qui flottent à des millions de lieues de sa surface ; depuis le soleil jusqu'au moindre atôme, tout se maintient dans un admirable équilibre : il n'y eut plus que le cœur de l'homme, qui manqua de contre-poids dans la nature.

Qui l'auroit pu penser ? Le moment où l'on découvrit tant de nouvelles preuves de la grandeur et de la sagesse de la Providence, fut celui-là même où l'on ferma davantage les yeux à la lumière. Non, toutefois que ces hommes immortels, les Copernic, les Tycho-Braé, les Képler, les Leibnitz, les Newton fussent des athées ; mais leurs successeurs, par une fatalité inexplicable, s'imaginèrent tenir Dieu dans leurs creusets et dans leurs télescopes, parce qu'ils y voyoient quelques-uns des élémens,

sur lesquels l'Intelligence universelle a fondé les mondes. Lorsqu'on a vu les jours de Robespierre, lorsqu'on songe que c'est à la vanité du savoir, que nous devons presque tous nos malheurs; n'est-on pas tenté de croire que l'homme a été sur le point de périr de nouveau, pour avoir porté une seconde fois la main sur le fruit de science? Et que ceci nous soit ample matière de réflexion sur la faute originelle : *les siècles savans* ont toujours touché aux *siècles de destruction.*

Il nous semble pourtant bien infortuné, l'astronome qui passe les nuits à lire dans les astres, sans y découvrir le nom de Dieu. Quoi! dans des figures si variées, dans une si grande diversité de caractères, on ne peut trouver les quatre lettres qui suffisent à son nom? Le problême de la Divinité n'est-il point résolu dans les calculs mystérieux de tant de soleils? une algèbre aussi brillante ne peut-elle servir à dégager la grande Inconnue?

La première objection astronomique que l'on fait au systême de Moyse, se tire de la sphère céleste : « Comment le monde est-il » si nouveau? s'écrie-t-on. La seule compo» sition de la sphère suppose des millions » d'années. »

Aussi est-il vrai que l'astronomie est une des premières sciences que les hommes aient cultivée. M. Bailly prouve que les patriarches, avant Noë, connoissoient la pé-

riode de six cents ans, l'année de 365 jours, 5 h. 51 m. 36 s.; enfin, qu'ils avoient nommé les six jours de la création d'après l'ordre planétaire (1). Puisque les races primitives étoient déja si savantes dans l'histoire du ciel, n'est-il pas très probable que les temps, écoulés depuis le déluge, ont été plus que suffisans pour nous donner le système astronomique, tel que nous l'avons aujourd'hui? Il est impossible d'ailleurs de rien statuer de certain sur le temps nécessaire au développement d'une science. Depuis Copernic jusqu'à Newton, l'astronomie a plus fait de progrès en moins d'un siècle, qu'elle n'en avoit fait auparavant dans le cours de 3000 ans. On peut comparer les sciences à des régions coupées de plaines et de montagnes. On avance à grands pas dans les premières, mais quand on est parvenu aux pieds des secondes, on perd un temps infini à découvrir les sentiers et à franchir les sommets, d'où l'on descend dans l'autre plaine. Il ne faut donc pas conclure que, puisque l'astronomie est restée quatre mille ans dans son âge moyen, elle a dû être des myriades de siècles dans son berceau : cela contredit tout ce qu'on sait de l'histoire, et de la marche de l'esprit humain.

La seconde objection se déduit des époques historiques, liées aux observations

---

(1) Bail. *Hist. de l'Ast. anc.*

astronomiques des peuples, et en particulier de celles des Chaldéens et des Indiens.

Nous répondons, à l'égard des premières, qu'on sait que les 720,000 ans dont ils se vantoient, se réduisent à 1,903 ans (1).

Quant aux observations des Indiens, celles qui sont appuyées sur des faits incontestables, ne remontent qu'à l'an 3,102 avant notre ère. Cette antiquité est sans doute fort grande, mais enfin elle rentre dans des bornes connues. C'est à cette époque que commence la quatrième *jogue* ou âge Indien. M. Bailly, en dépouillant les trois premiers âges et les réunissant au quatrième, démontre que toute la chronologie des Brames se renferme dans un intervalle d'environ 70 siècles, ce qui s'accorde parfaitement avec la computation des Septante. Il prouve jusqu'à l'évidence, que les fastes des Egyptiens, des Chaldéens, des Chinois, des Perses, des Indiens rentrent, avec une exactitude singulière, dans les époques des Ecritures (2). Nous citons d'autant plus volontiers M. Bailly, que cet estimable savant est mort victime des malheureux principes que nous avons entrepris de combattre. Lorsque cet

(1) La table de ces observations, faites à Babylone avant l'arrivée d'Alexandre, furent envoyées par Callistène à Aristote. *V.* Bailly.

(2) Bail. *Ast. Ind.* Disc. prél. part. II, p. 126, etc.

homme infortuné écrivoit à propos d'*Hypatia*, jeune femme astronome, massacrée par les habitans d'Alexandrie, que *les modernes épargnent au moins la vie, en déchirant la réputation*, il ne se doutoit guères qu'il seroit lui-même une preuve lamentable de la fausseté de son assertion, et qu'il renouvelleroit l'histoire d'*Hypatia* !

Au reste, tous ces calculs infinis de générations et de siècles, que l'on retrouve chez plusieurs peuples, ont leur source dans une foiblesse naturelle au cœur humain. Les hommes, qui sentent en eux-mêmes un principe d'immortalité, sont comme tout honteux de la briéveté de leur existence : il leur semble qu'en entassant tombeaux sur tombeaux, ils cacheront ce vice capital de leur nature, qui est de durer peu, et qu'en ajoutant du néant à du néant, ils parviendront à faire une éternité. Mais ils se trahissent eux-mêmes, et découvrent ce qu'ils prétendent dérober : car plus la pyramide funèbre est élevée, plus la statue vivante placée au sommet, diminue ; et la vie paroît encore bien plus petite, quand l'énorme fantôme de la Mort l'exhausse dans ses bras.

CHAPITRE VI.

Suite du précédent. Histoire naturelle. Déluge.

L'ASTRONOMIE n'étant donc pas suffisante pour détruire le système de l'Ecriture (1), on revient à l'attaque par l'histoire naturelle: les uns nous parlent de certaines époques où l'univers entier se rajeunit, les autres nient les grandes catastrophes du globe, tel que le déluge universel; ils disent : « Les pluies » ne sont que les vapeurs des mers. Or, » toutes les mers ne suffiroient pas pour » couvrir la terre, à la hauteur dont par» lent les Ecritures. » Nous pourrions répondre que raisonner ainsi, c'est aller contre ces mêmes lumières dont on fait tant de bruit, puisque la chimie moderne nous apprend que l'air peut être transmué en eau; alors quel effroyable déluge! Mais nous re-

(1) On rit de Josué qui commande au soleil de s'arrêter. Nous n'aurions pas cru être obligés d'apprendre à notre siècle, que *le soleil n'est pas immobile*, quoique *centre*. On a excusé Josué, en disant qu'il parloit exprès comme le vulgaire; il eût été aussi simple de dire qu'il parloit comme Newton. Si vous vouliez arrêter une montre, vous ne briseriez pas une petite roue, mais le grand ressort, dont le repos fixeroit subitement le système.

nonçons volontiers à ces tristes raisons, empruntées des sciences, qui rendent compte de tout à l'esprit, sans rendre compte de rien au cœur. Nous nous contenterons de répondre, que pour noyer entièrement la partie terrestre du globe, il suffit que l'Océan franchisse ses rivages, en entraînant toute l'eau de ces gouffres. D'ailleurs, hommes présomptueux, avez-vous pénétré dans *les trésors de la grêle* ? et connoissez-vous les réservoirs de cet abyme, où le Seigneur puisera la mort, au jour terrible de ses vengeances ?

Soit que Dieu, soulevant le bassin des mers, versât sur les continens l'Océan troublé; soit que, détournant le soleil de sa route, il lui commandât de se lever sur le pôle avec des signes funestes; il est certain qu'un affreux déluge a ravagé la terre.

En ce temps là la race humaine fut presque anéantie. Toutes les querelles des nations finirent, toutes les révolutions cessèrent. Rois, peuples, armées ennemies suspendirent leurs haines sanglantes, et s'embrassèrent saisis d'une mortelle frayeur. Les temples se remplirent de pâles supplians, qui avoient peut-être renié la Divinité toute leur vie; mais la Divinité les renia à son tour, et bientôt on annonça que l'Océan tout entier étoit aussi à la porte des temples. En vain les mères se sauvèrent avec leurs enfans sur le sommet des montagnes; en vain l'amant crut trouver un abri pour sa maîtrese,

dans la même grotte où il avoit trouvé un asyle pour ses plaisirs ; en vain les amis disputèrent aux ours effrayés la cîme des chênes ; l'oiseau même chassé de branche en branche par le flot toujours croissant, fatigua inutilement ses ailes, sur des plaines d'eau sans rivages. Le soleil, qui n'éclairoit plus que la mort au travers des nues livides, se montroit terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux. Les volcans s'éteignirent, en vomissant de tumultueuses fumées, et l'un des quatre élémens, le feu, périt avec la lumière. Ce fut alors que le monde se couvrit d'horribles ombres, d'où sortoient d'effrayantes clameurs; ce fut alors qu'au milieu des humides ténèbres, le reste des êtres vivans, le tigre et l'agneau, l'aigle et la colombe, le reptile et l'insecte, l'homme et la femme gagnèrent tous ensemble la roche la plus escarpée du globe ; l'Océan les suivit ; et soulevant autour d'eux sa menaçante immensité, fit disparoître sous ses solitudes orageuses, le dernier point de la terre.

Dieu, ayant accompli sa vengeance, dit aux mers de rentrer dans l'abyme : la terre bâilla de toutes parts, et engloutit les vastes ondes. Mais le Seigneur voulut imprimer sur ce globe des traces éternelles de son courroux : les dépouilles de l'éléphant des Indes s'entassèrent dans les régions de la Sibérie ; les coquillages Magellaniques vinrent s'enfoncer dans les carrières de la France ; des

bancs entiers de corps marins s'arrêtèrent au sommet des Alpes, du Taurus et des Cordilières, et ces montagnes elles-mêmes furent les monumens que Dieu laissa dans les trois mondes, pour marquer son triomphe sur les impies, comme un monarque plante un trophée, dans le champ où il a défait ses ennemis.

Il ne se contenta pas de ces attestations générales de sa colère passée ; sachant combien l'homme perd aisément la mémoire du malheur, il en multiplia les souvenirs dans sa demeure. Le soleil n'eut plus pour trône au matin et pour lit au soir, que l'élément humide, où il s'éteignit tous les jours, ainsi qu'au temps du déluge. Les nuages du ciel imitèrent des vagues amoncelées, des grèves ou des écueils blanchissans. Sur la terre, les rochers laissèrent tomber des cataractes ; la lumière trompeuse de la lune, les vapeurs blanches du soir, couvrirent souvent les vallées des apparences d'une nappe d'eau ; il naquit dans les lieux les plus arides, des arbres, dont les branches affaissées pendirent pesamment vers la terre, comme si elles sortoient encore toutes trempées du sein des ondes ; deux fois par jour la mer reçut ordre de se lever de nouveau dans son lit, et d'envahir ses grèves plaintives ; les antres des montagnes conservèrent de sourds bourdonnemens et des voix lugubres ; la cime solitaire des bois présenta l'image

d'une mer roulante, et l'Océan sembla avoir laissé ses bruits dans la profondeur des forêts.

CHAPITRE VII.

Jeunesse et Vieillesse de la Terre.

Nous touchons à la dernière objection qu'on fait au système de Moyse, sur l'origine moderne du globe. On dit : « La terre est une » vieille nourrice, dont la mamelle ridée » et les cheveux blancs annoncent la caducité. Examinez ses fossilles, ses marbres, » ses granits, ses lâves, et vous y lirez ses » années innombrables marquées par cercle, par couche ou par branche, comme » celles du serpent à sa sonnette, du cheval à sa dent, ou du cerf à ses rameaux. »

Cette difficulté a été cent fois résolue par cette excellente et unique réponse : *Dieu a dû créer, et a, sans doute. créé le monde, avec toutes les marques de vétusté et de complément, que nous lui voyons.*

Et en effet, il est vraisemblable que l'Auteur de la nature planta d'abord de vieilles forêts et de jeunes taillis, que les animaux naquirent, les uns remplis de jours, les autres parés des grâces de l'enfance. Les chênes, en perçant le sol fécondé, portèrent sans doute à-la-fois les vieux nids des corbeaux et la nouvelle postérité des colombes.

Ver, chrysalide et papillon, l'insecte rampa sur l'herbe, suspendit son œuf d'or aux forêts, ou trembla dans le vague des airs. L'abeille, qui pourtant n'avoit vécu qu'un matin, comptoit déja son ambroisie par générations de roses. Il faut croire que la brebis n'étoit pas sans son agneau, la fauvette sans ses petits, et que les buissons de fleurs cachoient parmi leurs boutons, des rossignols étonnés de chanter leurs premiers airs, en échauffant les fragiles espérances de leurs premières voluptés.

Si le monde n'eût été à-la-fois jeune et vieux, le grand, le mélancolique, le moral disparoissent de la nature, car ces sentimens tiennent par essence aux choses antiques. Chaque site eût perdu ses merveilles. Le rocher en ruine n'eût plus pendu sur l'abyme, avec ses longues graminées; les bois, dépouillés de leurs accidens, n'auroient point montré ce touchant désordre d'arbres inclinés sur leurs tiges, de troncs penchés sur le cours des fleuves, et tout rongés de mousses et de lierre. Les pensees inspirées, les bruits vénérables, les génies, les voix magiques, la sainte horreur des forêts, se fussent évanouis avec les voûtes sombres qui leur servent de retraites, et les solitudes de la terre et du ciel seroient demeurées nues et désenchantées, en perdant ces colonnes de chênes, qui les unissent. Le jour même où l'Océan épandit ses premières vagues sur ses rives, il baigna,

n'en

n'en doutons point, des écueils déja rongés par les flots, des grèves semées de coquillages, des baies mugissantes, et des caps décharnés, qui soutenoient, contre les eaux, les rivages croulans de la terre.

Le troisième règne de la nature, ainsi que les deux premiers, n'auroit pu conserver ses charmes. Il falloit des pâtes calcaires déja durcies, pour étayer les plans des montagnes, et dérouler dans leur escarpement, de grands entablemens de neige, parmi le proupre des granits, le verd des porphyres et les nuances variées des marbres. Les Géologues nous disent que les minéraux, les pierres précieuses, les crystallisations, les spats, les agrégats de toutes les sortes, sont le produit d'un travail lent et graduel de la nature. Cela peut convenir au système d'un savant; mais pour nous, nous aimons à nous figurer la terre, comme une belle nymphe, qui pour chevelure a des forêts, pour mamelles des montagnes, pour yeux l'astre du jour et celui de la nuit, pour voix les vents et les eaux, pour manteau les mers et toutes leurs perles.

Sans cette supposition nécessaire, il n'y auroit eu ni pompe, ni majesté dans l'ouvrage de l'Eternel, et, ce qui ne sauroit être, la nature, dans son innocence, eût été moins belle qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa corruption. Une insipide enfance de plantes, d'animaux, d'élémens, eût couronné une terre sans poésie. Mais Dieu ne

fut pas un si méchant dessinateur des bocages d'Eden, que les incrédules prétendent. L'homme-roi naquit lui-même à trente années, afin de s'accorder par sa majesté, avec les antiques grandeurs de son nouvel empire ; de même que sa compagne compta sans doute seize printemps, qu'elle n'avoit pourtant point vécu, pour être en harmonie avec les fleurs, les petits oiseaux, l'innocence, les amours, et toute la jeune partie de l'univers.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
POÉTIQUES ET MORALES
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE CINQUIEME.
EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LES MERVEILES DE LA NATURE.

CHAPITRE PREMIER.
Objet de ce Livre.

UN des principaux dogmes chrétiens nous reste encore à examiner, *l'état des peines et des récompenses dans l'autre vie.* Mais

on ne peut traiter cet important sujet, sans parler d'abord des deux colonnes qui soutiennent l'édifice de toutes les religions de la terre, l'*existence de Dieu* et l'*immortalité de l'ame*.

Nous sommes d'ailleurs appellés à cette grande étude par le développement naturel de notre matière, puisque ce n'est qu'après avoir suivi la Foi ici-bas, qu'on peut l'accompagner à ces tabernacles, où elle s'envole, en quittant la terre. Toujours fidèles à notre plan, nous écarterons des preuves de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, les idées abstraites, et nous n'emploierons que les raisons poétiques et les raisons de sentiment; c'est-à-dire les merveilles de la nature, et les évidences morales. Platon et Cicéron, chez les anciens, Clark et Leibnitz, chez les modernes, ont prouvé métaphysiquement et presque géométriquement l'existence du Souverain Etre; les plus grands génies, dans tous les siècles, ont cru à ce dogme consolateur. Que s'il est rejeté par quelques sophistes, Dieu peut bien exister sans leur suffrage. La mort seule, à quoi les athées veulent tout réduire, a besoin qu'on écrive en faveur de ses droits, car elle a peu de réalité pour l'homme. Laissons-lui donc ses déplorables partisans, qui ne s'entendent pas même entre-eux : car si les hommes qui croient dans la Providence s'accordent du moins sur les chefs principaux de leur doctrine, ceux au contraire

qui nient le Créateur, ne cessent de se disputer sur les bases de leur néant : ils ont devant eux un abyme ; pour le combler, il ne leur manque que la pierre du fond, mais ils ne savent où la prendre. De plus, il y a dans l'erreur un certain vice de nature, qui fait que quand cette erreur n'est pas la nôtre, elle nous choque et nous révolte à l'instant ; delà les querelles interminables des athées.

CHAPITRE II.

Spectacle général de l'univers.

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent ; l'insecte bourdonne ses louanges, l'éléphant le salue au lever du jour ; l'oiseau le chante dans le feuillage ; la foudre fait éclater sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit ; il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre ? La nature est-elle si loin de lui, qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard ? mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait ?

On pourroit dire que l'homme est *la pensée manifestée de Dieu*, et que l'univers est *son*

imagination ; rendue sensible. Ceux qui ont admis la beauté de la nature comme une preuve d'une intelligence supérieure, auroient dû faire remarquer une chose ; qui agrandit prodigieusement la sphère des merveilles ; c'est que le mouvement et le repos, les ténèbres et la lumière, les saisons, la marche des astres, qui varient les décorations du monde, ne sont pourtant successifs qu'en apparence, et sont permanens en réalité. La scène qui s'efface pour nous, se colore pour un autre peuple ; ce n'est pas le spectacle, ce n'est que le spectateur, qui change. Ainsi Dieu a su fondre, dans son ouvrage, la durée *absolue* et la durée *progressive* : la première est placée dans le *temps* ; la seconde dans l'*etendue* : par celle-là, les grâces de l'univers sont unes, infinies, toujours les mêmes ; par celle-ci, elles sont multiples, finies et renouvellées : sans l'une, il n'y eût point eu de grandeur dans la création ; sans l'autre, il y eut eu monotonie.

Ici le temps se montre à nous sous un rapport très-nouveau ; la moindre de ses fractions devient un *tout complet*, qui comprend tout, et dans lequel toutes choses se modifient, depuis la mort d'un insecte jusqu'à la naissance d'un monde : chaque minute est en soi une petite éternité. Réunissez donc en un même moment, par la pensée, les plus beaux accidens de la nature. Supposez que vous voyez à-la-fois toutes

les heures du jour, et toutes les saisons, un màtin de printemps et d'automne, une nuit semée d'étoiles et une nuit couverte de nuages, des prairies émaillées de fleurs, des forêts dépouillées par les frimats, des champs dorés par les moissons, vous aurez alors une idée juste du spectacle de l'univers. N'est-il pas bien prodigieux que tandis que vous admirez ce soleil, qui se plonge sous les voûtes de l'Occident, un autre observateur le regarde sortir des régions de l'aurore? Par quelle inconcevable magie, ce vieil astre qui s'endort fatigué et brûlant dans la poudre du soir, est-il, en ce moment même, ce jeune astre qui s'éveille humide de rosée, dans les voies blanchissantes de l'aube? A chaque moment de la journée, le soleil se lève, brille à son zénith, et se couche sur le monde; ou plutôt nos sens nous abusent, et il n'y a ni orient, ni midi, ni occident vrai. Tout se réduit à un point fixe, d'où le flambeau du jour fait éclater à-la-fois trois lumières, en une seule substance. Cette triple splendeur est peut-être ce que la nature a de plus beau; car en nous donnant l'idée de la perpétuelle magnificence et de la toute-présence de Dieu, elle nous fait aussi concevoir une image de sa Trinité glorieuse.

Conçoit-on ce que seroit une scène de la nature, si elle étoit abandonnée au mouvement de la matière? Les nuages obéissant aux loix de la pesanteur, tomberoient per-

pendiculairement sur la terre, ou monteroient en pyramide dans les airs; l'instant d'après l'atmosphère seroit trop épaisse ou trop raréfiée pour les organes de la respiration. La lune trop près ou trop loin de nous, tour-à-tour seroit invisible, tour-à-tour se montreroit sanglante, couverte de taches énormes, ou remplissant seule de son orbe démésuré tout le dôme céleste. Saisie d'une étrange folie, elle ne marcheroit que sur une ligne d'éclipses, ou se roulant d'un flanc sur l'autre, elle découvriroit enfin cette autre face que la terre ne connoît pas. Les étoiles seroient frappées du même vertige; ce ne seroit plus qu'une suite de conjonctions effrayantes. Tout-à-coup un signe d'été seroit atteint par un signe d'hiver; le bouvier conduiroit les pléïades, et le lion rugiroit dans le verseau. Là, des astres passeroient avec la rapidité de l'éclair; ici, ils sembleroient morts et immobiles. Quelquefois ils se presseroient en grouppes, comme dans la voie lactée, puis disparoissant tous ensemble, et déchirant le rideau des mondes, ils laisseroient appercevoir les abymes de l'éternité.

Mais de pareils spectacles n'épouvanteront point les hommes, avant le jour où Dieu lâchant les rênes de l'univers, n'aura besoin, pour le détruire, que de l'abandonner.

CHAPITRE III.

Organisation des Animaux et des Plantes.

DESCENDONS de ces idées générales à des notions particulières. Voyons si nous pouvons découvrir dans les parties de l'ouvrage, cette même sagesse bien exprimée dans le tout. Nous nous servirons ici du témoignage d'une classe d'hommes, que les sciences et l'humanité réclament également ; nous voulons parler des médecins.

Le docteur Nieuwentyt, dans son *Traité de l'Existence de Dieu* (1), s'est attaché à démontrer la réalité des causes finales. Sans le suivre dans toutes les observations, où il a retrouvé la sagesse de la Providence, nous nous contenterons d'en rapporter quelques-unes.

En parlant des quatre élémens, qu'il considère dans leurs harmonies avec l'homme et la création en général, il fait voir, par rapport à l'air, comment nos corps sont miraculeusement conservés sous une colonne atmosphérique, égale dans sa pression, à

(1) Dans tout ce que nous citons ici du traité de Nieuwentyt, nous avons pris la liberté de refondre et de colorer un peu sa matière. Le docteur est savant, sage, judicieux, mais un peu sec. Nous avons aussi mêlé quelques observations aux siennes.

un poids de vingt mille livres. Il prouve qu'une seule qualité changée, soit en raréfaction, soit en densité, dans l'élément qu'on respire, suffiroit pour détruire tous les êtres vivans. C'est l'air qui fait monter les fumées, c'est l'air qui retient les liquides dans les vaisseaux ; par ses mouvemens il épure les cieux, et porte aux continens les nuages de la mer.

Nieuwentyt démontre ensuite la nécessité de l'eau par une foule d'expériences. Qui n'admireroit le prodige de cet élément, en ascension, contre toutes les loix de la pesanteur, dans un élément plus léger que lui, afin de nous donner les pluies et les rosées ? Les dispositions des montagnes pour faire circuler les fleuves, la géographie de ces montagnes dans les îles et sur les continens, les ouvertures des golfes, des baies, des méditerranées, les innombrables utilités des mers, rien n'échappe à la sagacité de ce bon et savant homme. C'est de la même manière qu'il découvre l'excellence de la terre comme élément, et ses belles loix comme planète. Il décrit également les avantages du feu, et les secours qu'en a su tirer l'industrie humaine (1).

---

(1) La physique moderne, relevera ici plusieurs erreurs ; mais les progrès de cette science, loin de renverser les causes finales, fournissent de nouvelles preuves de la bonté de la Providence.

Quand il passe aux animaux, il observe que ceux que nous appelons domestiques, naissent précisément avec le degré d'instinct nécessaire pour s'apprivoiser; tandis que les animaux inutiles à l'homme, retiennent toujours leur naturel sauvage. Est-ce donc le hasard qui inspire aux bêtes douces et utiles, la résolution de vivre en société au milieu de nos champs, et aux bêtes malfaisantes celle d'errer solitaires dans les lieux infréquentés? Pourquoi ne voit-on pas de grands troupeaux de tigres conduits au son d'une musette par un pasteur? Et pourquoi une colonie de lions ne se joue-t-elle pas dans nos parcs parmi le *thym et la rosée*, comme ces petits animaux, chantés par Jean Lafontaine? Mais ces bêtes féroces n'ont jamais pu servir qu'à traîner le char de quelque triomphateur aussi cruel qu'eux, ou à dévorer des chrétiens dans un amphithéâtre (1): les tigres ne se civilisent pas à l'école des hommes; les hommes se font quelquefois sauvages à l'école des tigres.

Les oiseaux ne présentent pas à notre naturaliste une carrière moins intéressante; leurs ailes convexes en dessus et creusées en dessous, sont des rames parfaitement taillées, pour l'élément qu'elles doivent fendre. Le roitelet, qui se plaît dans ces haies

(1) On connoît ce fameux cri de la populace romaine, *les chrétiens aux lions! Vid.* Tertul. Apologet.

de ronces et d'arboisiers, qui sont pour lui de grandes solitudes, est pourvu d'une double paupière, pour préserver ses yeux de tout accident; mais admirables fins de la nature! cette paupière est transparente, et le chantre des cabanes peut abaisser ce voile merveilleux, sans être privé de la vue. La Providence n'a pas voulu qu'il s'égarât, en portant la goutte d'eau ou le grain de mil à son nid, et qu'il y eût sous le buisson une petite famille qui se plaignît d'elle..

Et quel ingénieux artiste a formé les pieds de l'oiseau? Ce n'est point par un jeu de muscles, que se détermine sa volonté immédiate, qu'il se tient ferme sur la branche; son pied est construit de sorte que, lorsqu'il vient à être pressé dans le centre ou le talon, les doigts se renferment naturellement sur le corps qui le presse (1). Il résulte de ce méchanisme, que les serres de l'oiseau se collent plus ou moins à l'objet sur lequel il repose, en raison des mouvemens plus ou moins rapides de cet objet. Car dans le balancement du rameau, ou c'est le rameau qui repousse le pied, ou c'est le pied qui repousse le rameau; ce qui, dans les deux cas, oblige les doigts de la volatille à se contracter plus fortement. Ainsi, quand nous voyons à l'entrée de la nuit, pendant l'hiver, des corbeaux perchés sur la cîme

(1) On peut en faire l'essai sur un oiseau mort.

dépouillée de quelques chênes, nous supposons que toujours veillans, toujours attentifs, ils ne se maintiennent qu'avec des fatigues, inouies, au milieu des tourbillons et des nuages ; or, il n'en est pas de la sorte. Insoucians des périls et appelant les tempêtes, leur sommeil est dans tous les vents. L'aquilon les attache lui-même à la branche d'où nous croyons qu'il va les précipiter, et comme de vieux nochers, de qui la couche mobile est suspendue aux mâts agités d'un vaisseau, plus ils sont bercés par les orages, plus ils dorment profondément.

Quant à l'organisation des poissons, leur seule existence dans l'élément de l'eau, le changement relatif de leur pesanteur, par lequel ils flottent dans une eau plus légère comme dans une eau plus pesante, et descendent de la surface de l'abyme au plus profond de ses gouffres, sont des miracles perpétuels ; vraies machines hydrostatiques, qui font voir mille phénomènes au moyen d'une petite vessie, que le poisson vuide ou remplit d'air à volonté.

Les prodiges de la floraison dans les plantes, l'usage des feuilles et des racines, tout cela est examiné curieusement par Nieuwentyt. Il fait cette belle observation ; que les semences des plantes sont tellement disposées par leurs figures et leur poids, qu'elles tombent toujours sur le sol dans la position où elles y doivent germer. En effet,

les causes finales sont si nécessaires à la conservation de la nature, que si une seule venoit à manquer, elle entraîneroit au moins la ruine d'une classe d'êtres, si elle n'entraînoit celle de l'univers.

Or, si tout étoit le produit du hasard, ne seroient-elles pas quelquefois altérées? Pourquoi n'y auroit-il pas de poissons, qui manqueroient de la vessie qui les fait flotter? Et pourquoi le jeune épervier, qui n'a pas encore besoin d'armes, ne briseroit-il pas la coquille de son berceau avec le bec d'une colombe? Quoi! jamais une méprise, jamais un accident de cette espèce dans l'*aveugle* nature! De quelque manière que vous jetiez les dés, ils amèneront toujours les mêmes points! Certes, voilà une étrange *fortune* : nous soupçonnons qu'avant de tirer les mondes de l'urne de l'éternité, elle a secrêtement *arrangé* les sorts.

Cependant il y a des monstres dans la nature, et ces monstres ne sont que des êtres privés de quelques-unes de leurs causes finales. Il est digne de remarque, que ces êtres nous inspirent une profonde horreur; tant l'instinct de Dieu est fort chez les hommes, tant ils sont effrayés aussitôt qu'ils n'apperçoivent pas la marque de sa main! On a voulu faire naître de ces désordres une objection contre la Providence; nous les regardons, au contraire, comme une preuve manifeste de cette même Providence. Il nous semble que Dieu a permis

tout exprès ces productions de la matière, pour nous apprendre ce que c'est que la création *sans lui*. C'est l'ombre qui fait ressortir la lumière ; c'est un échantillon de ces loix du hasard qui doivent avoir enfanté l'univers.

CHAPITRE IV.

Instincts des Animaux.

Après avoir reconnu dans l'organisation des êtres un plan régulier, qu'on ne peut attribuer au hasard, et qui présuppose un ordonnateur, il nous reste à examiner d'autres causes finales, qui ne sont ni moins fécondes, ni moins merveilleuses que les premières. Ici nous ne suivrons personne. Ayant consacré à l'histoire naturelle, des études que nous n'eussions jamais suspendues, si la Providence n'en avoit ordonné autrement, nous avions déja rassemblé de nombreux matériaux. Nous voulions, s'il nous eût été possible opposer une *Histoire Naturelle Religieuse*, à tous ces livres scientifiques modernes, où l'on ne voit plus que la *matière*. Pour qu'on ne nous reprochât pas dédaigneusement notre ignorance, nous avions pris le parti de voyager et de voir tout par nous-mêmes. Nous rapporterons donc quelques-unes de nos observations sur les divers instincts des animaux

et des plantes, sur leurs habitudes, leurs migrations, leurs amours, etc. : le champ de la nature ne peut s'épuiser, et l'on y trouve toujours des moissons nouvelles. Au reste, nous nous donnerions de garde de parler de nous, dans tout autre cas que celui qui ne demande que des yeux et quelque expérience. Ce n'est point dans une ménagerie où l'on tient en cale les secrets de Dieu, qu'on apprend à connoître la sagesse divine. Il faut l'avoir surprise, cette sagesse dans les déserts, pour ne plus douter de son existence : on ne revient point impie des royaumes de la solitude. Si l'on y arrive en ne croyant rien, on en sort en croyant tout. Malheur au voyageur, qui auroit fait le tour du globe, et qui rentreroit athée sous le toit de ses pères.

Nous l'avons visitée au milieu de la nuit la petite vallée solitaire habitée par l'industrie des castors, ombragée de sapins, et rendue toute silencieuse par la présence d'un astre, aussi passible que le peuple ingénieux dont-elle éclairoit les travaux. Et l'on voudra que cette vallée fût vuide de la Providence ? vuide de sa bonté, de sa beauté ? Qui donc a mis l'équerre et le niveau dans l'œil de cet animal*, qui sait bâtir une digue en talus du côté des eaux, et perpendiculaire sur le flanc opposé ? Savez-vous le nom du physicien qui a enseigné à ce singulier ingénieur, les loix de l'hydraulique, et qui l'a rendu si habile

avec

avec ses deux dents incisives et sa queue applatie ? Réaumur n'a jamais prédit les vicissitudes des saisons, avec l'exactitude de ce castor, de qui les magasins, plus ou moins abondans, indiquent au mois de juin, le plus ou moins de durée des glaces de janvier. Hélas ! à force de disputer à Dieu ses miracles, on est parvenu à frapper de stérilité l'œuvre entière du Tout-puissant. Les Athées ont prétendu allumer le feu de la nature à leur haleine glacée, mais ils n'ont fait que l'éteindre : en soufflant sur le flambeau de la création, ils ont versé sur lui les ténèbres de leur sein.

O conservatrice de l'univers ! maternelle Providence ! c'est toi qui adoucis la férocité de la lionne qui nourrit ses lionceaux, c'est toi qui donnes le courage à la timidité même, à la poule qui défend ses poussins ; c'est toi qui allarmes son cœur, lorsque trompée par les trésors d'un autre nid, de petits étrangers lui échappent et courent se jouer dans une eau voisine. La mère effrayée rode autour du bassin, bat des ailes, rappele l'imprudente couvée, tantôt piaule avec tendresse, tantôt glousse avec autorité ; elle marche précipitamment, s'arrête, tourne sa tête avec inquiétude, s'avance jusques dans les ondes, et ne cesse de s'agiter qu'elle n'ait ramassé dans son sein la famille boiteuse et mouillée qui va bientôt la désoler encore.

Un philosophe qui refuse de croire en

Dieu est bien à plaindre. Tous ces instincts que le Maître du monde a répartis dans la nature, disparoissent pour lui. Il ne vous dira pas comment des poissons, échappés des glaces du pôle, viennent à travers la solitude de l'Océan, trouver chaque année le fleuve où doit se célébrer leur hymen. Le printemps, instruit par le Souverain des mers, prépare sur nos bords la pompe nuptiale. Il couronne les saules de verdure; il étend des lits de mousse dans les grottes, et déploie les feuilles du nénuphar sur les ondes, pour servir de rideaux à ces couches de crystal. A peine ces préparatifs sont-ils achevés, que les légions émaillées viennent conter à nos fontaines, les magnificences des régions des tempêtes. Ces navigateurs étrangers animent tous nos rivages. Les uns, comme de légères bulles d'air, remontent perpendiculairement du fond des eaux; les autres se balancent mollement sur les vagues, ou divergent d'un centre commun, comme d'innombrables traits d'or. Ceux-ci dardent obliquement leurs formes glissantes, à travers l'azur fluide; ceux-là dorment dans un rayon du soleil, qui pénètre la gaze argentée des flots. Tous s'égarent, reviennent, nagent, plongent, circulent, se forment en escadron, se séparent, se réunissent encore, et l'habitant des mers, inspiré par ce souffle de vie dont Dieu anime toute la nature, suit en bondissant la trace de feu, que son amante a laissé pour lui dans les ondes.

CHAPITRE V.

Chant des Oiseaux ; qu'il est fait pour l'Homme. Loi relative aux cris des Animaux.

La nature a ses temps de solemnité, pour lesquels elle convoque des musiciens de toutes les régions du globe. On voit accourir de savans artistes avec des sonates merveilleuses, de vagabonds troubadours, qui ne savent chanter que des petites ballades à refrein ; des pelerins qui répètent mille et mille fois les couplets de leurs longs cantiques. Le loriot siffle, le ramier gémit, l'hirondelle gazouille. Le premier, perché sur la haute branche d'un ormeau, défie notre merle et nôtre grive, qui ne le cèdent en rien à cet étranger ; le second, caché dans le feuillage d'un chêne, prolonge ses roucoulemens comme les sons onduleux d'un cor dans les bois ; la troisième fait entendre son ramage confus, ainsi qu'au temps du bon Evandre. Cependant le rouge-gorge répète sa petite chanson sur la porte de la grange, où il a placé son gros nid de mousse, mais le rossignol dédaigne de perdre sa voix au milieu de cette symphonie : il attend que la nuit ramène le silence, et se charge de cette partie

de la fête, qui se doit célébrer dans les ombres.

Il est une heure mystérieuse, où les premiers silences de la nuit et les derniers murmures du jour luttent sur les côteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées ; les horizons sont encore un peu colorés, mais déjà l'ombre repose sur la terre. En ce moment, la nature, avec les obscures colonnades de ses forêts, son dôme éclairé des dernières splendeurs du jour, ressemble à un temple antique, dont le sanctuaire est voilé d'une nuit sainte, tandis que sa coupole, arrondie au-dessus des nuages, étincelle des feux de la lumière. C'est à cette heure que Philomèle commence à préluder. Quand les forêts ont retenu leurs mille voix ; que pas un brin d'herbe, pas une mousse ne soupire, que la lune est dans le ciel, que l'oreille de l'homme est attentive ; alors le premier chantre de la création entonne ses hymnes à l'Eternel. D'abord il frappe les échos des brillans éclats du plaisir : le désordre est dans ses chants. Il saute du grave à l'aigu, du doux au fort ; il fait des poses ; il est lent, il est vif ; c'est un cœur que la joie enivre, un cœur qui palpite sous le poids de l'amour. Mais tout-à coup sa voix tombe, l'oiseau se tait : il recommence. Que ces accens sont changés ! quelle tendre mélodie ! Tantôt ce sont des modulations languissantes, quoique variées ; tantôt c'est un air un

peu monotone, comme le refrein de ces vieilles romances françaises, chefs-d'œuvre de simplicité et de mélancolie. Le chant est aussi souvent la marque de la tristesse que de la joie : l'oiseau qui a perdu ses petits, chante encore ; c'est encore l'air du temps du bonheur qu'il redit, car il n'en sait qu'un ; mais, par un coup de son art, le musicien n'a fait que changer la clef, et la cantate du plaisir est devenue la complainte de la douleur !

Ceux qui cherchent à déshériter l'homme, à lui arracher l'empire de la nature, voudroient bien prouver que rien n'est fait pour lui ; mais cela leur est impossible. Le chant des oiseaux, par exemple, est tellement commandé pour notre oreille, qu'on a beau persécuter ces hôtes des bois, ravir leurs nids, les poursuivre, les blesser avec des armes et dans des pièges ; on les peut remplir de douleur, mais on ne les peut forcer au silence. En dépit de nous, il faut qu'ils nous charment ; il faut qu'ils accomplissent l'ordre de la Providence. Il y a plus ; ils redoublent leurs concerts à mesure que nous redoublons de barbarie : esclaves dans nos maisons, ils multiplient leurs accords : il faut qu'il y ait quelque harmonie cachée dans le malheur, car tous les infortunés sont enclins au chant. Enfin, on crève les yeux à un rossignol, et sa voix n'en devient que plus mélodieuse. Cet Homère des oiseaux gagne sa vie à chanter, et compose

ses plus beaux airs après avoir perdu la vue. « Démodocus, dit le poëte de Chio, en » se peignant sous les traits du chantre des » Phéaciens, étoit le favori de la Muse ; » mais elle avoit mêlé pour lui le bien et » le mal, et l'avoit rendu aveugle, en lui » donnant la douceur des chants. »

Τὸν πέρι μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε, κακόν τε,
Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε· δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

L'oiseau semble le véritable emblême du chrétien ici-bas. Il préfère, comme lui, la solitude au monde, le ciel à la terre, et tout son être semble se réduire au cœur pour aimer Dieu, et à la voix pour chanter ses miracles. Il y a quelques loix naturelles, relatives aux cris des animaux, qui jusqu'à présent n'ont point été observées, et qui méritoient bien de l'être. Les divers langages des hôtes du désert, nous paroissent calculés sur la grandeur, ou le charme des lieux où ils vivent, et sur les heures du jour auxquelles ils se montrent. Le rugissement du lion, fort, sec, âpre et frémissant, donne une idée de ces régions embrasées, où il se fait entendre au coucher du soleil ; tandis que le mugissement de nos bœufs charme les échos champêtres de nos vallées : la chèvre a quelque chose de tremblant et de sauvage dans la voix, comme les rochers croulans, où elle aime à se suspendre ; le cheval belliqueux imite le

son grêle du clairon ; et comme s'il sentoit qu'il n'est pas fait pour les soins rustiques, il se tait sous l'aiguillon du laboureur, et hennit sous le frein du guerrier. La nuit, tour-à-tour délicieuse ou sinistre, a le rossignol et le hibou : l'un qui chante pour le zéphyr, les bocages, la lune, les amans; l'autre pour les vents, les vieilles forêts, les ténèbres et les morts ; enfin, presque tous les animaux qui vivent de sang, ont un cri particulier, qui ressemble à celui de leurs victimes, l'épervier glapit comme le lapin, et miaule comme les jeunes chats, le chat lui-même a une espèce de murmure, comme celui des petits oiseaux de nos jardins, le loup bêle, mugit ou aboie, le renard glousse ou crie, le tigre a le mugissement du taureau, et l'ours marin une sorte d'affreux râlement tel que le bruit des récifs battus des vagues, où il cherche sa proie. Cette loi est fort étonnante, et cache peut-être un secret terrible. Observons que les monstres dans l'humanité suivent la loi des bêtes carnacières. Beaucoup de tyrans ont eu quelque chose de sensible sur le visage et dans la voix, et ils affectoient au-dehors le langage des malheureux, qu'ils songeoient intérieurement à déchirer. Néanmoins la Providence n'a pas voulu qu'on s'y méprît tout-à-fait, et pour peu qu'on les examine de près, on trouve sous leurs feintes douceurs, un air faux et dévorant, mille fois plus hideux que leur furie.

CHAPITRE VI.

Nids des Oiseaux.

Mais quelle admirable Providence se fait remarquer dans les nids des oiseaux ! Qui peut contempler, sans être attendri, cette bonté divine qui donne l'industrie au plus foible, et la prévoyance au plus insouciant ?

Aussitôt que les arbres ont développé leurs premières fleurs, mille petits ouvriers commencent de toutes parts leurs travaux. Ceux-ci portent de longues pailles dans le trou d'un vieux mur ; ceux-là maçonnent des bâtimens aux fenêtres d'une église, d'autres dérobent un crin à une cavalle ou le brin de laine, que la brebis a laissé suspendre à la ronce. Il y a des bûcherons qui croisent de petites branches, dans la cime mouvante d'un arbre ; il y a des filandières qui recueillent la soie sur un chardon. Mille palais s'élèvent, et chaque palais est un nid ; chaque nid voit des métamorphoses charmantes : un œuf brillant, ensuite un petit couvert de duvet. Ce tendre nourrisson prend des plumes ; sa mère lui apprend peu-à peu à se soulever sur sa couche. Bientôt il va jusqu'à se percher sur le bord de son berceau, d'où il jette un premier coup-d'œil sur la nature. Effrayé et ravi, il se précipite parmi ses frères, qui

n'ont point encore vu ce grand spectacle ; mais rappelé par la voix de ses vieux parens, il sort une seconde fois de sa couche, et ce jeune roi des airs, qui porte encore la couronne de l'enfance autour de sa tête, ose déja contempler le vaste ciel, la cîme ondoyante des pins, et les abymes de verdure au-dessous du chêne paternel. Encouragé par sa mère, il se hasarde sur la branche ; ce premier pas fait, tout l'univers est à lui. Et pourtant, tandis que les forêts se réjouissent, en voyant le nouvel hôte tenter son premier vol à travers les airs, un vieil oiseau, qui se sent abandonné de ses ailes, vient s'abattre auprès d'une onde : là, résigné et solitaire, il attend tranquillement la mort, au bord du même fleuve où jadis il chantoit ses amours, et dont les arbres portent encore son nid et sa postérité harmonieuse.

C'est ici le lieu de remarquer une autre loi, qui n'a pas été indiquée par les naturalistes. Dans la classe des petits oiseaux, les œufs sont ordinairement peints d'une des couleurs dominantes du mâle. Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseillers et dans les buissons de nos jardins ; ses œufs sont ardoisés comme la chappe de son dos. Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un de ces nids dans un rosier : il ressembloit à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues ; une rose pendoit au-dessus, toute humide ; le

bouvreuil mâle se tenoit immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur : ces objets étoient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un vieux noyer, qui servoit de fond à la scène, et derrière lequel on voyoit se lever l'aurore ; Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

Parmi les grandes volatiles, la loi de la couleur des œufs varie ; elle prend des accords plus grave, en raison de l'être plus vigoureux avec lequel elle se rapporte. Nous soupçonnons qu'en général ; l'œuf est blanc chez les oiseaux, où le mâle a plusieurs femelles, ou dans ceux dont le plumage n'a point de couleur fixe pour l'espèce. Dans les classes aquatiques et forestières, qui font leurs nids les unes sur les mers, les autres dans la cîme des grands arbres, l'œuf est communément d'un verd bleuâtre, et, pour ainsi dire, teint des élémens dont il est environné. Certains oiseaux qui se cantonnent au haut des anciennes tours, et dans les clochers abandonnés, ont des œufs verds comme les lierres (1), rougeâtres comme les vieilles maçonneries qu'ils habitent (2). C'est donc une loi qui peut passer pour constante, que l'oiseau déploie sur son œuf la livrée de ses amours, et le symbole

(1) Comme le choncas, etc.

(2) Comme la grande chevêche, etc.

de ses mœurs et de ses destinées. On peut, au seul aspect de ce monument fragile, dire quel étoit le peuple auquel il a appartenu, quel étoit son costume, ses habitudes, ses goûts ; s'il passoit des jours de dangers sur les mers, ou si, plus heureux, il menoit une vie pastorale ; s'il étoit civilisé ou sauvage, habitant de la montagne ou de la vallée. L'antiquaire des forêts marche par une science moins équivoque que celle de l'antiquaire des cités : un chêne exfolié, avec toutes ses mousses, déclare bien mieux celui qui le fit croître, qu'une colonne en ruine ne raconte quel fut l'architecte qui l'éleva. Les tombeaux, parmi les hommes, sont les feuillets de leur histoire ; la nature, au contraire, n'imprime que sur la vie ; il ne lui faut ni granit, ni marbre, pour éterniser ce qu'elle écrit : le temps a rongé les fastes des rois de Memphis, sur leurs pyramides funèbres ; mais en a-t-il pu effacer une seule lettre de l'histoire, que l'Ibis Egyptien porte gravée sur la coquille de son œuf ?

CHAPITRE VII.

Migration des Oiseaux.

Oiseaux aquatiques ; leurs mœurs. Bonté de la Providence.

ENTRE les instincts divers, répandus dans la nature, un sur-tout est admirable, c'est celui des *migrations*. Des familles entières d'oiseaux, de quadrupèdes, de plantes même lui sont soumises.

On connoît ces vers charmans de Racine le fils, sur les oiseaux.

Ceux qui de nos hivers redoutant le courroux,
Vont se réfugier dans des climats plus doux,
Ne laisseront jamais la saison rigoureuse
Surprendre parmi nous leur troupe paresseuse.
Dans un sage conseil par les chefs assemblé,
Du départ général le grand jour est réglé ;
Il arrive ; tout part : le plus jeune peut-être
Demande, en regardant les lieux qui l'ont vu naître,
Quand viendra ce printemps par qui tant d'exilés
Dans les champs paternels se verront rappelés ?

Nous avons vu quelques infortunés à qui ce dernier trait faisoit venir les larmes aux yeux. Il n'en est pas des exils que la nature prescrit comme de ceux commandés par les

hommes. L'oiseau n'est banni un moment que pour son bonheur ; il part avec ses voisins, avec son père et sa mère, avec ses sœurs et ses frères ; il ne laisse rien après lui : il emporte tout son cœur. La solitude lui a préparé le vivre et le couvert ; les bois ne sont point armés contre lui ; il retourne enfin mourir aux bords qui l'ont vu naître : il y retrouve le fleuve, l'arbre, le nid, le soleil paternel. Mais le mortel, chassé de ses foyers, y rentre-t-il jamais ? Hélas ! l'homme ne peut dire, en naissant, quel coin de l'univers gardera ses cendres, de quel côté le souffle de l'adversité les portera. Encore si on le laissoit mourir tranquille ! Mais aussitôt qu'il est malheureux, tout le persécute : l'injustice particulière dont il est poursuivi, devient une injustice générale. Il ne trouve pas, ainsi que l'oiseau, l'hospitalité sur la route ; il frappe, et l'on n'ouvre pas ; il n'a pour appuyer ses os fatigués, que la colonne du chemin public, ou la borne solitaire de deux héritages. Souvent même on dispute ce lieu de repos, qui placé entre deux champs, sembloit n'appartenir à personne ; on le force à continuer sa route vers de nouveaux déserts : le Ban, qui l'a mis hors de son pays, semble l'avoir mis hors du monde. Il meurt, et il n'a personne pour l'ensevelir. Son corps gît délaissé sur un grabat, d'où le juge est obligé de le faire enlever, non comme le corps d'un homme, mais comme une im-

mondice dangereuse aux Vivans. Plus heureux quand il expire dans quelque fossé au bord d'une grande route, et que la charité du Samaritain jette en passant un peu de terre étrangère sur ce cadavre ! N'espérons que dans le ciel, et nous ne craindrons plus l'exil : il y a dans la religion toute une patrie.

Tandis qu'une partie de la création publie chaque jour aux mêmes lieux les louanges du créateur, une autre partie voyage pour raconter ses merveilles à toute la terre. Des courriers traversent les airs, se glissent dans les eaux, franchissent les monts et les vallées. Ceux-ci arrivent sur les ailes du printemps donnent leurs chants à ses nuits, nichent parmi ses fleurs, et disparoissant avec les zéphyrs, suivent de climats en climats leur mobile patrie ; ceux là s'arrêtent à l'habitation de l'homme : voyageurs lointains, ils réclament l'antique hospitalité. Chacun suit son inclination dans le choix d'un hôte ; le rouge-gorge s'adresse aux cabanes ; l'hirondelle frappe aux palais : cette fille du roi semble encore aimer les grandeurs ; mais les grandeurs mélancoliques, comme sa destinée ; elle passe l'été aux ruines de Versailles, et l'hiver à celles de Thèbes.

A peine a-t-elle disparu, qu'on voit s'avancer sur les vents du nord, une colonie qui vient remplacer les voyageurs du midi, afin qu'il ne reste aucun vuide dans nos

campagnes. Par un temps grisâtre d'automne, lorsque la bise souffle sur les champs, que les bois perdent leurs dernières feuilles; une troupe nombreuse de canards sauvages, tous rangés à la file, traverse en silence un ciel mélancolique. S'ils apperçoivent du haut des airs quelque château gothique, environné d'étangs et de forêts, c'est-là qu'ils se préparent à descendre : ils attendent la nuit, et font de longues évolutions au-dessus des bois. Aussitôt que la vapeur du soir enveloppe la vallée, le cou tendu et l'aile sifflante, ils s'abattent tout-à-coup sur les eaux qui retentissent. Un cri général, suivi d'un profond silence, s'élève dans tous les marais. Guidés par une petite lumière, qui peut-être brille à l'étroite fenêtre d'une tour, les voyageurs s'approchent des murs, à la faveur des roseaux et des ombres. Là, battant des ailes et poussant des cris par intervalles, au milieu du murmure des vents et des pluies, ils saluent l'habitation de l'homme.

Un des plus jolis habitans de ces retraites, et qui est aussi sujet à changer de patrie, mais dont les pélerinages sont moins lointains, c'est la poule d'eau. Elle se montre au bord des joncs, s'enfonce dans leur labyrinte, reparoît et disparoît encore, en poussant un petit cri sauvage; elle passe de la simplicité aux grandeurs, de la hutte du pauvre Pélage aux fossés du château voisin;

elle aime à s'y percher sur les armoiries sculptées dans les murs. Quand elle s'y tient immobile, on la prendroit avec son plumage noir et le cachet blanc de sa tête, pour un oiseau en blazon, tombé de l'écu d'un ancien chevalier. Aux approches du printemps, elle se retire à quelque source écartée ; elle va chercher le tronc caverneux de quelque saule, qui, comme un pot de fleurs, laisse échapper les *Ruelles d'or* et les *Pieds d'alouette*, dont le vent y apporta les graines. Une racine minée par les eaux, offre un ayle à la voyageuse ; elle s'y dérobe à tous les yeux, pour accomplir la grande loi de la nature. Les convolvulus, les mousses, les capillaires d'eau, suspendent devant son nid des draperies de verdure, afin de ne lui offrir que de riantes images ; le cresson et la lentille lui fournissent une nourriture délicate ; l'eau murmure doucement à son oreille ; de beaux insectes fluviatiles occupent ses regards ; et les Naïades du ruisseau, pour mieux cacher cette jeune mère, plantent autour d'elle leurs quenouilles de roseaux, chargées d'une laine empourprée.

Parmi ces passagers de l'aquilon, il s'en trouve qui s'habituent à nos mœurs, et refusent de retourner dans leur patrie : les uns, comme les compagnons d'Ulysse, sont captivés par la douceur de quelques fruits ; les autres, comme les déserteurs du vaisseau de Cook, sont séduits par des enchante-

resses,

resses, qui retiennent dans leurs îles. Mais la plupart nous quittent après un séjour de quelques mois : ils s'attachent aux vents et aux tempêtes qui ternissent l'éclat des flots, et leur livrent la proie qui leur échapperoit dans des eaux transparentes ; ils n'aiment que les retraites ignorées, et font le tour de la terre par un cercle de solitudes.

Ce n'est pas toujours en troupes que ces oiseaux visitent nos demeures : quelquefois deux beaux étrangers, aussi blancs que la neige, arrivent avec les frimats. Ils descendent au milieu des bruyères, dans un lieu découvert, et dont on ne peut approcher sans être apperçu ; après quelques heures de repos, ils remontent sur les nuages. Vous courez à l'endroit d'où ils sont partis, et vous n'y trouvez que quelques plumes, seules marques de leur passage, que le vent a déja dispersées ; heureux les hommes qui, comme le cygne, ont quitté la terre sans y laisser d'autres débris, ni d'autres souvenirs que quelques plumes de leurs ailes !

Des convenances pour les scènes de la nature, ou des rapports d'utilité pour l'homme, déterminent les différentes migrations des animaux. Les oiseaux qui paroissent dans les mois des tempêtes, ont des voix tristes et des mœurs sauvages, comme la saison qui les amène ; ils ne viennent point pour se faire entendre, mais pour écouter : il y a dans le sourd mugissement

des bois, quelque chose qui charme leurs oreilles. Les arbres, qui balancent tristement leurs cimes dépouillées, ne portent que de noires légions, qui se sont associées pour l'hiver; elles ont leurs sentinelles et leurs gardes avancées : souvent une corneille centenaire, antique sibylle des déserts qui vit passer plusieurs générations, se tient seule perchée sur un chêne avec lequel elle a vieilli : là, tandis que toutes ses sœurs font silence, immobile, et comme pleine de pensées, elle abandonne de temps en temps aux vents, des monosyllabes prophétiques.

Il est bien remarquable, sans doute, que les sarcelles, les canards, les oies, les bécasses, les pluviers, les vannaux qui servent à notre nourriture, arrivent tous quand la terre est dépouillée, tandis que les oiseaux étrangers qui nous viennent dans la saison des fruits, n'ont avec nous que des relations de plaisirs; ce sont des musiciens envoyés pour charmer nos banquets. Il en faut excepter quelques-uns, tels que la caille et le ramier, dont toutefois la chasse n'a lieu qu'après la récolte, et qui s'engraissent dans nos bleds, pour servir à notre table. Ainsi, les oiseaux du nord sont la manne des Autans, comme les rossignols sont les dons des Zéphyrs : de quelque point de l'horizon que le vent souffle, il nous apporte un présent de la Providence.

CHAPITRE VIII.

Oiseaux des mers ; comment utiles à l'homme. Que les migrations des oiseaux servoient de calendrier aux laboureurs, dans les anciens jours.

Les oies, les sarcelles, les canards, étant de race domestique, habitent par-tout où il peut y avoir des hommes. Les navigateurs ont trouvé des bataillons innombrables de ces oiseaux jusques sous le pôle antarctique, et sur les côtes de la nouvelle Zélande. Nous en avons rencontré nous-mêmes des milliers, depuis le golfe Saint-Laurent jusqu'à la pointe de l'isthme de la Floride. Nous vîmes un jour aux Açores, une compagnie de petites sarcelles bleues, que la lassitude contraignit de s'abattre sur un figuier sauvage. Cet arbre n'avoit point de feuilles, mais il portoit des fruits rouges enchaînés deux à deux, comme des crystaux. Quand il fut couvert de cette nuée d'oiseaux, qui laissoient pendre leurs ailes fatiguées, il offrit un spectacle charmant : les fruits paroissoient éclatans de pourpre sur les rameaux ombragés, tandis que l'arbre, par un prodige, sembloit avoir poussé tout-à-coup le plus riche feuillage d'azur.

Les oiseaux de mer ont des lieux de rendez-vous, où ils semblent délibérer en com-

mun des affaires de leur république ; c'est ordinairement un écueil au milieu des flots. Nous allions souvent nous asseoir dans l'île Saint-Pierre (1), sur la côte opposée à une petite île que les habitans ont appelé le *Colombier*, à cause qu'elle en a la forme, et qu'on y vient chercher des œufs au printemps. Nous passions les jours et les nuits à étudier les mœurs des habitans de ce rocher ; les nuits sont pleines des secrets de la Providence.

La multitude des oiseaux rassemblés au *Colombier*, étoit si grande, que souvent nous distinguions leurs cris, pendant le mugissement des plus furieuses tempêtes. Tous ces oiseaux ont des voix extraordinaires, comme celles qui sortent des mers ; si l'Océan, a sa Flore, il a aussi ses Philomèles : lorsqu'au coucher du soleil, le courli siffle sur la pointe d'un rocher, que le bruit sourd des vagues l'accompagne, en formant la base du concert ; c'est une des harmonies les plus mélancoliques qu'on puisse entendre ; jamais l'épouse de Ceix n'a rempli de tant de douleurs les rivages témoins de ses infortunes.

Une parfaite intelligence régnoit dans la république de nos oiseaux. Aussitôt qu'un citoyen étoit né, sa mère le précipitoit dans

---

(1) Ile à l'entrée du golfe Saint-Laurent, sur la côte de Terre-Neuve.

les vagues, comme ces peuples barbares qui plongeoient leurs enfans dans les fleuves, pour les endurcir contre les fatigues de la vie. Des couriers partoient sans cesse de cette Tyr, avec des gardes nombreuses qui, par ordre de la Providence, se dispersoient sur toutes les mers, pour secourir les vaisseaux. Les uns se placent à quarante et cinquante lieues d'une terre inconnue, et deviennent un indice certain pour le pilote qui les découvre, comme des liéges flottans sur l'onde; d'autres se cantonnent sur un récif, et, sentinelles vigilantes, élèvent pendant la nuit une voix lugubre, pour écarter les navigateurs; d'autres encore, par la blancheur de leur plumage, sont de véritables phares sur la noirceur des rochers. Nous présumons que c'est pour la même raison, que la bonté de Dieu a rendu l'écume des flots phosphorique, et toujours plus éclatante parmi les brisans, en raison de la violence de la tempête; que de vaisseaux périroient dans les ténèbres, sans ces fanaux miraculeux, allumés par la Providence sur les écueils! Tous les accidens des mers, toutes les chances du calme et de l'orage, sont prédits par les oiseaux. La mauve descend sur une plage déserte, retire son cou dans sa plume, cache une patte dans son duvet, et, se tenant immobile sur l'autre, avertit le pêcheur de l'instant où les vagues se lèvent; l'alouette marine, qui court le long du flot,

en poussant un cri doux et triste, lui annonce, au contraire, le moment du reflux; enfin, les petites Procellaria vont s'établir au milieu de l'Océan. Fidèles compagnes des mariniers, elles suivent la course des navires, et prophétisent les tempêtes. Le matelot leur attribue quelque chose de sacré, et leur donne religieusement l'hospitalité, quand le vent les jette à bord. C'est de même que le laboureur respecte le rouge-gorge, qui lui prédit les beaux jours, et c'est de même qu'il le reçoit sous son toit de chaume, pendant les rigueurs de l'hiver. Ces hommes malheureux, placés dans les deux conditions les plus dures de la vie, ont des amis que leur a préparés la Providence. Ils trouvent, dans un être foible, le conseil ou l'espérance, qu'ils chercheroient souvent en vain chez leurs semblables. Ce commerce de bienfaits entre de petits oiseaux et des hommes infortunés, est un de ces traits touchans, qui abondent dans les œuvres de Dieu. Entre le rouge-gorge et le laboureur, entre la procellaria et le matelot, il y a une ressemblance de mœurs et de destinées tout-à-fait attendrissante. Oh! que la nature est sèche, qu'elle est vuide, quand elle est expliquée par des sophistes! mais qu'elle est productive, qu'elle est pleine, quand c'est un cœur simple qui n'en fait voir les merveilles, que pour glorifier le Créateur!

Si le temps et le lieu nous le permettoient,

nous aurions bien d'autres migrations à peindre, bien d'autres secrets de la Providence à révéler. Nous parlerions des grues floridiennes, dont les ailes rendent des sons si harmonieux, et qui font de si beaux voyages au-dessus des lacs, des savannes, des cyprières, des bocages d'orangers et de palmiers; nous montrerions le pélican des bois, visitant tous les morts de la solitude, et ne s'arrêtant qu'aux ruines des villages Indiens, et aux *monts* des tombeaux, nous rapporterions les raisons de ces migrations toujours relatives à l'homme; nous dirions les vents, les saisons que les oiseaux choisissent pour changer de climats, les aventures qu'ils éprouvent, les obstacles qu'ils ont à surmonter, les naufrages qu'ils font; comment ils abordent quelquefois, loin du pays qu'ils cherchent, sur des côtes inconnues; comment ils périssent en passant sur des forêts embrâsées par la foudre, ou sur des plaines où les sauvages ont mis le feu. Peut-être aussi avons-nous fait sur les mers quelques observations, qui serviroient à indiquer les traces de l'intelligence suprême: cette partie de l'histoire naturelle, jusqu'à présent si peu connue, offre un vaste champ d'études. La loi la plus curieuse que nous ayons entrevue dans cet empire, est celle par qui les individus des trois règnes *terrestres* se répètent dans les individus des trois règnes *marins*. La baleine représente l'éléphant, le requin le tigre, etc.; les

coraux correspondent aux arbres, le fucus aux plantes grimpantes, les varecs aux herbacées, etc. les oiseaux ont de semblables rapports; et les sels, les bitumes, les perles, ont leurs parallèles dans les métaux. On ne connoît réellement qu'une moitié de la nature, quand on ne connoît pas la mer, puisque le globe est composé, dans son tout, de deux parties principales, la terre et l'eau. Pourquoi, par exemple, les poissons sont-ils privés de l'organe de la voix, tandis que les animaux de la terre ont des chants et des cris? C'est que l'eau a ses *voix* dans son propre élément, et qu'au contraire, la terre est muette; par ce moyen, il y a répartition égale de silence et de bruit dans l'univers. Mais puisqu'il nous est impossible de nous arrêter ici à ces preuves admirables de la divine Sagesse, nous ne ferons plus qu'une remarque sur les migrations des oiseaux.

Dans les premiers âges du monde, quand l'homme étoit ignorant et heureux, c'étoit sur la floraison des plantes, sur la chûte des feuilles, sur le départ et l'arrivée des oiseaux, que les laboureurs et les bergers régloient leurs travaux. Délà, l'art de la divination chez certains peuples: on supposa que des animaux, qui prédisoient les saisons et les tempêtes, ne pouvoient être que les interprètes de la Divinité. Les anciens naturalistes et les poëtes, (à qui nous sommes redevables du peu de simplicité qui reste

encore parmi nous), nous font voir combien étoit merveilleuse cette manière de compter par les fastes de la nature, et quel charme elle répandoit sur la vie. Dieu est un profond secret ; l'homme créé à son image est pareillement incompréhensible ; c'étoit donc une ineffable harmonie que de voir les périodes de ses jours, réglées par des horloges aussi mystérieuses que lui-même : les vents sonnoient les heures de sa vie, et les nuages portoient ses destinées. Sous les tentes de Jacob ou de Booz, l'arrivée d'un oiseau mettoit tout en mouvement ; le patriarche faisoit le tour de son champ, à la tête de ses serviteurs armés de faucilles. Si le bruit se répandoit que les petits de l'alouette avoient été vus voltigeant, à cette grande nouvelle, tout un peuple, sur la foi de Dieu qui ne trompe jamais, commençoit avec joie la moisson. Ces aimables signes, en dirigeant les soins de la saison présente, avoient l'avantage de prédire les vicissitudes de la saison prochaine. Les oies et les sarcelles arrivoient-elles en abondance ? on savoit que l'hiver seroit long. La corneille commençoit-elle à bâtir son nid dès janvier ? les pasteurs espéroient en avril, les fleurs de mai. Le mariage d'une jeune fille, au bord d'une fontaine, avoit telle relation avec l'épanouissement d'une fleur, et les vieillards, qui meurent ordinairement en automne, tomboient

avec les glands et les fruits mûrs. Tandis que le philosophe, tronquant ou alongeant l'année promenoit l'hiver sur le gazon du printemps, le laboureur n'avoit point à craindre que l'astronome qui lui venoit du ciel, se trompât. Il savoit que le rossignol ne prendroit point les mois des frimats pour celui des roses, et ne feroit point entendre, aux solstices d'hiver, les chansons de l'été. Aussi tous les soins, tous les jeux, tous les plaisirs de l'homme champêtre étoient écrits, non au calendrier incertain d'un savant, mais à la méridienne infaillible de celui qui a tracé le zodiaque et l'écliptique. Ce souverain Régulateur voulut lui-même que les fêtes de son culte fussent assujetties aux simples époques empruntées des plantes et des oiseaux; et dans ces jours d'innocence, c'étoit la voix des colombes, qui appeloit l'homme au temple du Dieu de la nature.

Nos paysans se servent encore quelquefois de ces tables charmantes, où sont gravé les temps des travaux rustiques. Les peuples de l'Inde en font le même usage, et les nègres et les sauvages Américains gardent cette manière de compter. Un Siminole de la Floride vous dit : « La fille » s'est mariée à l'arrivée du *colibri*. — L'en» fant est mort quand la *non-pareille* a » mué. — Cette mère a autant de *petits* » *guerriers*, qu'il y a d'œufs dans le nid » du *pélican*. »

Les Sauvages du Canada marquent la sixième heure du soir, par le moment où les ramiers boivent aux sources ; et les Sauvages de la Louisianne, par celui où l'éphémère sort des eaux. Le passage des divers oiseaux règle la saison des chasses diverses ; et le temps des récoltes du maïs, du sucre d'érable, de la folle-avoine, est annoncé par certains animaux, qui ne manquent jamais d'accourir à l'heure du banquet.

CHAPITRE IX.

SUITE DES MIGRATIONS.

Quadrupèdes.

Les migrations sont plus fréquentes dans la classe des poissons et des oiseaux, que dans celle des quadrupèdes, à cause de la multiciplité des premiers, et de la facilité de leurs voyages, à travers deux élémens qui enveloppent la terre ; il n'y a d'étonnant que la manière dont ils abordent, sans s'égarer, aux rivages qu'ils cherchent. On conçoit qu'un animal, chassé par la faim, abandonne le pays qu'il habite, en quête de nourriture et d'abris ; mais conçoit-on que la *matière* le fasse aller *ici* plutôt que *là*, et le conduise, avec une exactitude miraculeuse, précisément au lieu où se trouvent cette nourriture et cet abri ? Pourquoi connoît-il les vents et les marées, les équinoxes et les solstices ? Nous ne doutons point que si les races voyageuses étoient un seul moment abandonnées à leur *propre instinct*, elles ne périssent presque toutes. Celles-ci, en voulant passer dans des latitudes froides, arriveroient sous les tropiques ; celles-là, en comptant se rendre à la ligne, se trouveroient sous le pôle. Nos rouges-gorges, au lieu de traverser l'Alsace

et la Germanie, en cherchant de petits insectes, deviendroient eux-mêmes, en Afrique, la proie de quelque énorme scarabée; tandis que le Groënlandois entendroit une plainte sortir de ses rochers, et verroit un petit oiseau grisâtre à-la-fois chanter et mourir; ce seroit la pauvre philomèle.

Dieu ne permet pas de telles méprises. Tout a ses convenances et ses rapports dans la nature : aux fleurs les zéphyrs, aux hivers les tempêtes, au cœur de l'homme la douleur. Les plus habiles pilotes manqueront long-temps le port desiré, avant que le poisson se trompe sur la longitude du moindre des écueils de l'abyme : la providence est son étoile polaire, et quelque part qu'il se dirige, il apperçoit toujours cet astre, qui ne se couche jamais.

L'univers est comme une immense hôtellerie, où tout est sans cesse en mouvement. On en voit sortir, on y voit entrer une multitude de voyageurs. Il n'y a peut-être rien de plus beau, dans les migrations des quadrupèdes, que les voyages des bisons, à travers les immenses savannes de la Louisianne et du Nouveau-Mexique. Quand le temps de changer de climat est venu, pour aller porter l'abondance à des peuples sauvages, quelque vieux buffle, patriarche des troupeaux du désert, appele autour de lui ses fils et ses filles. Le rendez-vous est au bord du Meschacebé; l'instant de la marche est fixé vers la fin du jour. La troupe

s'assemble, le moment arrive. Le chef, secouant sa vaste crinière, qui pend de toutes parts sur ses yeux et ses cornes recourbées, salue le soleil couchant, en baissant la tête, et en élevant son dos comme une montagne. Un bruit sourd, signal du départ, sort en même temps de sa profonde poitrine : tout-à-coup il plonge dans les vagues écumantes, suivi de la multitude des génisses et des taureaux, qui mugissent d'amour après lui. Troublé dans tous ses roseaux, le Meschacebé plie sous le poids de la migration immense, et ses bouillonnemens tumultueux remontent, en grondant, jusqu'à sa source inconnue.

Tandis que cette puissante famille de quadrupèdes traverse, à grand bruit, les fleuves et les forêts, une flotte paisible, sur un lac solitaire, vogue, en silence, à la faveur des zéphyrs, et à la clarté des étoiles. De petits écureuils noirs, après avoir dépouillé tous les noyers du voisinage, se sont résolus de chercher fortune, et de s'embarquer pour une autre forêt. Aussitôt déployant au vent leurs voiles de soie, cette race hardie tente fièrement l'inconstance des ondes. O pirates imprudens, que l'amour des richesses transporte ! la tempête se lève, les vagues mugissent, la flotte va périr. Elle essaie de gagner le havre prochain, mais une armée de castors s'oppose à la descente, dans la crainte que ces étrangers ne viennent piller les moissons. En vain les légers

escadrons débarqués sur la rive, croient se sauver en montant dans les arbres, et insulter du haut de ces remparts à la marche pesante des ennemis. Le génie l'emporte sur la ruse : des sapeurs s'avancent, minent le chêne, et le font tomber, avec tous ses écureuils, comme une tour chargée de soldats, abattue par le bélier antique.

Il arrive bien d'autres malheurs à nos aventuriers, qui s'en consolent avec une noisette et leur inconstance : Athénes, prise par les Lacédémoniens, n'en fut ni moins aimable, ni moins frivole. En remontant la rivière du nord, sur le paquebot de New-Yorck à Albany, nous vîmes nous-mêmes un de ces infortunés, qui avoit voulu traverser le fleuve. Il ne put jamais atteindre le rivage, on le retira de l'eau demi-noyé ; il étoit charmant, d'un noir d'ébène, et sa queue avoit trois fois la longueur de son corps : il fut rendu à la vie, mais il perdit la liberté ; une jeune passagère en fit son esclave.

Les rênes du nord de l'Europe, les carribous et les orignaux de l'Amérique septentrionale, ont leur temps de migrations, toujours calculé comme celui des oiseaux, pour l'utilité et les besoins de l'homme. Il n'y a pas jusqu'aux ours-blancs de Terre-Neuve, dont la fourrure est si nécessaire aux Esquimaux, qui ne soient envoyés à ces pauvres sauvages par une providence toute miraculeuse. On voit ces monstres

marins aborder aux côtes du Labrador, sur des glaces flottantes ou sur des débris de navires où ils se tiennent comme de forts matelots sauvés du naufrage. Les éléphans voyagent aussi en Asie; la terre tremble, les arbres se choquent, les eaux jaillissent sous leurs pas; et cependant il n'y a rien à craindre : chaste, intelligent, sensible, Behémot est doux, parce qu'il est fort, paisible, parce qu'il est puissant; premier serviteur de l'homme, et non son esclave, il marche après lui à la tête de la création. Il s'est toujours tenu aux environs du berceau du monde : quand après la chûte originelle, les animaux s'éloignèrent du toit de l'homme, les éléphans, par leur nature généreuse, semblent avoir été ceux qui se retirèrent avec le plus de regret. Maintenant ils sortent de leurs déserts, et s'avancent vers les lieux habités, afin de remplacer leurs compagnons, morts sans se reproduire, au service des fils d'Adam (1).

---

(1) Les plumes éloquentes qui ont décrit les mœurs de ces animaux, nous dispensent de nous étendre sur ce sujet. Nous dirons seulement que les éléphans ne nous paroissent si étranges dans leur structure, que parce que nous les voyons isolés des végétaux, des sites, des eaux, des montagnes, des couleurs, de la lumière, des ombres, et des cieux qui leur sont propres. Les productions de nos latitudes, mesurées sur une petite échelle, les formes

CHAPITRE

CHAPITRE X.

Amphibies et Reptiles.

On trouve au pied des monts Apalaches, dans les Florides, des fontaines qu'on appelle *puits naturels.* Chaque puits est creusé au

---

généralement rondes des objets, la finesse de nos herbes, la dentelure légère de nos feuillages, l'élégance du port de nos arbres, nos jours trop pâles, nos nuits trop fraîches, les teintes trop fuyardes de nos verdures, enfin la couleur même, le vêtement, l'architecture de l'Européen, n'ont aucune concordance avec l'éléphant. Si les voyageurs observoient plus exactement, nous saurions comment ce quadrupède se marie à la nature qui le produit. Pour nous, nous croyons entrevoir quelques-unes de ces relations. La trompe de l'éléphant, par exemple, a des rapports marqués avec les cierges, les aloës, les liannes, les rotins, et dans le règne animal, avec les longs serpens des Indes; ses oreilles sont taillées comme les feuilles du figuier oriental; sa peau est écailleuse, molle et pourtant rigide, comme la bourre qui enveloppe une partie du tronc du palmier, ou plutôt comme la filasse ligneuse du coco; beaucoup de plantes grasses des Tropiques, s'appuient sur la terre comme ses pieds, et en ont la forme lourde et carrée; son cri est à-la-fois grêle et fort, comme celui du Caffre dans ses déserts, ou comme le cri de guerre du Cipaye; la rapidité avec laquelle il absorbe les eaux, montre que les

centre d'une monticule, plantée d'orangers, de chênes verds, et de catalpas. Cette monticule s'ouvre, en forme de croissant, du côté de la savanne, et un canal vient aboutir dans le puits à cette ouverture. La voûte que les arbres forment en s'inclinant sur la fontaine, rend l'eau toute noire au-dessous; mais à l'endroit où l'aqueduc s'unit à la base du cône, un rayon du jour, pénétrant par le lit du canal, tombe sur un seul point du miroir de l'eau, qui imite l'effet de la glace dans la *chambre obscure* du peintre. Silencieux, au milieu du bassin, un crocodile solitaire met le comble à l'illusion : à son immobilité, à ses larges naseaux, qui lancent les ondes en deux ellipses colorées, vous le prendriez pour un dauphin de bronze, dans quelque grotte des bosquets de Versailles.

---

fleuves coulent dans sa bouche (*), et qu'il ne se peut passer du Gange. Lorsque tout couvert de riches tapis, chargé d'une tour, semblable, aux minarets d'une pagode, il apporte quelque pieux monarque aux débris de ces temples, qu'on trouve dans la presqu'île des Indes; sa masse, les colonnes de ses pieds, sa figure irrégulière, sa pompe barbare, s'allient puissamment avec cette architecture colossale, formée de quartiers de roches entassés les uns sur les autres : la Bête et le Monument en ruines, semblent être deux restes du temps des Géants.

(*) Job.

Les caymans des Florides ne vivent pas toujours solitaires. Dans certain temps de l'année, ils s'assemblent en troupes et se mettent en embuscade, pour attaquer des voyageurs qui doivent arriver de l'Océan. Lorsque ceux-ci ont remonté les fleuves, que l'eau manquant à leur multitude, ils meurent échoués sur les rivages, et menacent de répandre la peste dans l'air, la Providence les livre tout-à-coup à une conjuration de quatre ou cinq mille crocodiles. Les monstres, poussant un cri terrible, et faisant claquer leurs mâchoires, fondent sur les étrangers éperdus. Sous les coups redoublés de leurs effroyables queues, l'onde jaillit en tourbillons. Bondissant de tous côtés, les combattans se joignent, se saisissent, s'entrelacent. Tantôt ils plongent au fond des gouffres, et se roulent dans les limons; tantôt ils remontent sur les ondes, et prennent le jour à témoin de leurs épouvantables batailles. Les eaux, tachées de sang, se couvrent de corps mutilés et d'entrailles fumantes. Les vallons, les montagnes, les forêts répètent les bruits de l'horrible mêlée. Quelquefois un orage, accompagné d'un tremblement de terre, survient au milieu du combat : les crocodiles répondent à la foudre par de longs rugissemens, comme un tonnerre à un autre tonnerre. La terre embrâsée des feux de la canicule, soupire; les deux mers mugissantes attaquent les deux rives du Nouveau-Monde, et les

Andes, secouant leurs cîmes foudroyées, laissent tomber leurs rochers et leurs glaçons éternels, dans l'un et l'autre Océan.

Rompues, dispersées, pleines d'épouvante, les légions étrangères, poursuivies jusqu'à l'Atlantique, sont forcées de rentrer dans ses abymes, afin que désormais utiles à nos besoins, ils nous servent sans nous nuire. Ainsi, tout s'ordonne dans l'œuvre du Créateur (1).

Ces espèces de monstres ont quelquefois révolté la sagesse de l'athée : ils sont pourtant très-nécessaires dans le plan général. Ils n'habitent que les déserts où l'absence de l'homme commande leur présence ; ils y sont placés pour détruire, jusqu'à l'arrivée du grand destructeur. Aussitôt que nous apparoissons sur une côte, ils nous cèdent l'empire ; certains qu'un seul de nous fera plus de ravages que dix mille d'entreux.

Et pourquoi, dira-t-on, Dieu fait-il des êtres superflus, qui obligent ensuite à des destructions ? Par une grande raison que Dieu n'agit pas comme nous d'une manière bornée ; il se contente de dire : *croissez et multipliez* ; et l'infini est dans ces deux mots. Apparemment que pour être sage, il faudra que la Divinité soit médiocre ; l'infini

---

(1) Les immenses avantages que l'homme tire des migrations des poissons, sont si connus, que nous ne nous y arrêterons pas.

sera un attribut que nous lui retrancherons ; tout ce qui sera immense, sera rejeté. Nous dirons : « cela est de trop dans la nature, » parce que notre petit esprit ne pourra la comprendre. Et que si Dieu s'avise de placer plus d'un certain nombre de soleils dans la voûte céleste, nous tiendrons l'excédent comme non-avenu ; en conséquence de cette prodigalité d'univers, nous declarerons le Créateur, convaincu de folie et d'impuissance.

Considérés en eux-mêmes, quelle que soit la difformité de ces êtres que nous appelons des monstres, on peut reconnoître sous leurs horribles traits, des marques de la grâce divine. Un crocodile, un serpent, un tigre, sont-ils moins tendres pour leurs petits, qu'un rossignol, une poule, et puisqu'il le faut dire, qu'une femme ? L'instinct ou l'*esprit* des animaux varie, mais le *sentiment* est pareil dans toutes les races ; sous la peau de l'ours, vous retrouvez le cœur de la colombe. N'est-ce pas une chose aussi miraculeuse que touchante, que de voir ce crocodile bâtir un nid et pondre un œuf comme une poule, et un petit monstre sortir d'une coquille comme un poussin ? Que ce contraste renferme de vérités attendrissantes ! Combien il fait aimer la bonté de Dieu !

Et quelle sollicitude la femelle du crocodile ne montre-t-elle pas pour sa famille ? Elle se promène entre les nids de ses sœurs,

qui forment des cônes d'œufs et d'argiles, et qui sont rangés comme les tentes d'un camp au bord du fleuve. L'amazone fait une garde vigilante et laisse agir les feux du jour ; car si la délicate tendresse de la mère est comme peinte dans l'œuf du crocodile, la force et les mœurs de ce puissant animal, se décèlent dans le soleil qui couve cet œuf, et dans le limon qui lui sert de levain. Aussi-tôt qu'un des meules a germé, la femelle prend sous sa protection les jeunes monstres ; ce ne sont pas toujours ses propres enfans, mais elle fait, par ce moyen, l'apprentissage de la maternité, et rend son habileté égale à ce que sera sa tendresse. Quand enfin ses petits viennent à éclore, elle les conduit au fleuve, les lave dans une eau pure, leur apprend à nager autour d'elle, pêche pour eux des poissons tendres et délicats, et les protège contre les mâles, qui veulent souvent les dévorer. Un Espagnól des Florides nous a conté, qu'ayant enlevé la couvée d'un crocodile, et la faisant emporter dans un panier par des nègres, la femelle le suivit avec des cris pitoyables. On posa deux des petits à terre : la mère aussi-tôt se mit à les pousser avec ses mains et son museau ; tantôt se tenant derrière eux, pour les défendre, tantôt marchant à leur tête, pour leur montrer le chemin. Les petits se traînoient, en gémissant sur les traces de leur mère ; et ce reptile énorme, qui naguères ébran-

loit le rivage de ses rugissemens, faisoit alors entendre une sorte de bèlement aussi doux que celui d'une chèvre qui allaite ses chevreaux.

Le serpent à sonnette le dispute au crocodile en affection maternelle ; ce superbe reptile qui donne aux hommes des leçons de générosité (1), leur en donne encore de tendresse. Quand sa famille est poursuivie, il la reçoit dans sa gueule : peu content des lieux où il la pourroit cacher, il la fait rentrer en lui, ne trouvant point d'asyle plus sûr pour des enfans, que le sein d'une mère. Exemple d'un amour sublime, il ne survit point à la perte de ses petits ; car, pour les lui arracher, il faut les exhumer de ses entrailles.

Parlerons-nous du poison de ce serpent, toujours plus violent au temps où il a une famille ? Raconterons-nous la tendresse de l'ours, qui, semblable à la femme sauvage, pousse l'amour maternel jusqu'à allaiter ses enfans après leur mort ? Qu'on suive ces prétendus monstres dans tous leurs instincts ; qu'on étudie leurs formes, leurs armures ; qu'on fasse attention à l'anneau qu'ils occupent dans la chaîne de la création ; qu'on les examine dans leurs propres rapports, et dans ceux qu'ils ont avec l'homme ; nous osons assurer que les causes finales sont

---

(2) Il n'attaque jamais le premier.

peut-être plus visibles dans cette classe d'etres, qu'elles ne le sont dans les espèces plus favorisées de la nature, de même que dans un poëme barbare, les traits de génie brillent davantage au milieu du cahos qui les environne.

L'objection que l'on fait contre les lieux que ces monstres habitent, ne nous paroît pas mieux fondée. Les marais, tout nuisibles qu'ils nous semblent, ont cependant de grandes utilités. Ce sont les urnes des fleuves dans les pays des plaines, et les réservoirs des pluies dans les contrées éloignées de la mer. Leur limon et les cendres de leurs herbes, fournissent des engrais aux laboureurs; leurs roseaux donnent le feu et le toit à de pauvres familles; frêle couverture, en harmonie avec la vie de l'homme, et qui ne dure pas plus que ses jours. Ces lieux ont même une certaine beauté qui leur est propre : frontière de la terre et de l'eau, ils ont des végétaux, des sites et des habitans particuliers; tout y participe du mélange des deux élémens. Les glaïeuls tiennent le milieu entre l'herbe et l'arbuste, entre le poireau des mers et la plante terrestre; quelques-uns des insectes fluviatiles ressemblent à de petits oiseaux : quand la *demoiselle* va, errant avec son corsage bleu et ses ailes transparentes, autour de la fleur du nénuphar blanc, vous croiriez voir l'oiseau-mouche des Florides sur une rose de Magnolia. Quelquefois ces

marais sont plantés de joncs desséchés, qui donnent à la stérilité même, l'air des plus opulentes moissons ; quelquefois ils présentent des forêts de lances verdoyantes. Un bouleau, un saule isolé, où la brise a suspendu quelques flocons de plumes, domine ces mouvantes campagnes ; le vent se glisse entre les tiges incertaines des roseaux ; l'une s'abaisse, tandis que l'autre se relève ; puis soudain, toute la forêt s'inclinant à-la-fois, on découvre ou le butor doré, ou quelque héron blanc, qui se tient immobile sur une longue patte, comme sur un épieu.

CHAPITRE XI.

Des Plantes et de leurs Migrations.

Nous entrons à présent dans ce règne charmant ; où les merveilles de la Providence prennent un caractère plus suave. En s'élevant dans les airs et sur le sommet des monts, on diroit que les plantes empruntent quelque chose du ciel, dont elles se rapprochent. Quelquefois par un profond calme, au lever de l'aurore, toutes les fleurs dans une vallée, sont immobiles sur leurs tiges ; elles se penchent en mille attitudes diverses, elles regardent tous les points de l'horizon. Dans ce moment même, où il vous semble que tout est tranquille, un

grand mystère s'accomplit ; la nature conçoit et ces plantes sont autant de jeunes mères tournées vers la région mystérieuse, d'où leur doit venir la fécondité. Les sylphes ont des sympathies moins aériennes, des communications moins invisibles : le narcisse livre aux ruisseaux sa race virginale, la violette confie aux zéphyrs sa modeste postérité; une abaille cueille du miel de fleurs en fleurs, et sans le savoir, féconde toute une prairie ; un papillon porte un peuple entier sur son aile, un monde descend dans une goutte de rosée. Cependant toutes les amours des plantes ne sont pas également tranquilles ; il en est d'orageuses, comme celles des hommes : il faut des tempêtes pour marier sur des hauteurs inaccessibles le cèdre du Liban au cèdre du Sinaï, tandis qu'au bas de la montagne, le plus doux vent suffit pour établir entre les fleurs un commerce de volupté. N'est-ce pas ainsi que le souffle des passions agite les rois de la terre sur leurs trônes, tandis que les bergers vivent heureux à leurs pieds ?

La fleur donne le miel, elle est fille du matin, le charme du printemps, la source des parfums, la grâce des vierges, l'amour des poëtes, elle passe vîte comme l'homme, mais elle rend doucement ses feuilles à la terre ; on conserve l'essence de ses odeurs; ce sont ses pensées qui lui survivent. Chez les anciens, elle couronnoit la coupe du

banquet, et les cheveux blancs du sage : les premiers chrétiens en couvroient les reliques des martyrs, et l'autel des catacombes ; aujourd'hui, et en mémoire de ces antiques jours, nous la mettons dans nos temples. Dans le monde, nous attribuons nos affections à ses couleurs, l'espérance à sa verdure, l'innocence à sa blancheur, la pudeur à ses teintes de roses : il y a des nations entières, où elle est l'interprête des sentimens ; livre charmant qui ne cause ni troubles ni guerres, et qui ne regarde que l'histoire fugitive des révolutions du cœur.

En mettant les sexes sur des individus différens, dans plusieurs familles des plantes, la Providence a multiplié les mystères et les beautés de la nature. Par là, la loi miraculeuse des migrations se reproduit dans un règne, qui sembloit dépourvu de toutes facultés locomotives. Tantôt c'est la graine ou le fruit, tantôt c'est une portion de la plante où même la plante entière qui voyage. Les cocotiers croissent souvent sur des rochers, au milieu de la mer : quand la tempête survient, leurs fruits tombent, et les flots les roulent à des côtes habitées, où ils se transforment en beaux arbres ; admirable symbole de la vertu qui s'élève sur des écueils exposés aux orages ; plus elle est battue des vents, plus elle prodigue de trésors aux hommes.

On nous a montré au bord de l'*Yar*, petite

rivière du comté de Suffolck, en Angleterre, une espèce de cresson fort curieux: il change de place, et s'avance comme par bond et par saut. Il porte plusieurs chevelus dans ses cîmes : quand ceux qui se trouvent à l'une des extrémités de la masse, sont assez longs pour atteindre au fond de l'eau, ils y prennent racine. Tirées par l'action de la plante, qui s'abaisse sur son nouveau pied, les griffes du côté opposé lâchent prise, et la cressonnière, tournant sur son pivot, se déplace de toute la longueur de son banc. Le lendemain, on cherche en vain la plante dans l'endroit où on l'a laissée la veille, et on l'apperçoit plus haut ou plus bas sur le cours de l'onde, formant, avec le reste des familles fluviatiles, de nouveaux effets et de nouvelles beautés. Nous n'avons vu ni la floraison, ni la fructification de ce cresson singulier, que nous avons nommé *MIGRATOR*, *voyageur*, à cause de nos propres destinées.

Les plantes marines sont sujettes à changer de climat; elles semblent partager l'esprit d'aventure de ces peuples, que leur position géographique a rendus commerçans. Le *fucus giganteus* sort des antres du Nord, avec les tempêtes; il s'avance sur les mers, en enfermant dans ses bras des espaces immenses. Comme un filet tendu de l'un à l'autre rivage de l'Océan, il entraîne avec lui les moules, les foques, les raies, les tortues, et jusqu'aux souffleurs, qu'il prend

sur sa route. Quelquefois fatigué de nager sur les vagues, il alonge un pied au fond de l'abyme, et s'arrête debout ; puis recommençant sa navigation avec un vent favorable, après avoir flotté sous mille latitudes diverses, il vient tapisser les côtes du Canada, des guirlandes enlevées aux rochers de la Norwège.

Les migrations de plantes marines, qui, au premier coup-d'œil, ne paroissent que de simples jeux du hasard, ont cependant des relations touchantes avec l'homme.

En nous promenant un soir à Brest, au bord de la mer, nous apperçumes une pauvre femme qui marchoit courbée entre des rochers ; considéroit attentivement les débris d'un naufrage ; elle examinoit surtout les plantes attachées à la ruine, comme si elle eût cherché à deviner par leur plus ou moins de vieillesse, l'époque certaine de son malheur. Elle découvrit, sous des galets, une de ces boîtes de matelots, qui servent à mettre des flacons. Peut-être l'avoit-elle elle-même remplie autrefois pour son époux, de cordiaux achetés du fruit de ses épargnes ; du moins, nous le jugeâmes ainsi, car elle se prit à essuyer ses pleurs avec le coin de son tablier ; des mousserons de mer remplaçoient maintenant ses chers présens de sa tendresse : ainsi, tandis que le bruit du canon apprend aux grands le naufrage des grands du monde, la Providence annonçant aux

mêmes bords quelque deuil aux petits et aux foibles, leur dépêche secretèment un brin d'herbe et un débri.

CHAPITRE XII.

Deux perspectives de la Nature.

Ce que nous venons de dire des animaux et des plantes, nous mène à considérer les tableaux de la nature, sous un rapport plus général. Tâchons de faire parler ensemble toutes ces beautés, qui nous ont déjà dit séparément tant de choses de la Providence.

Nous présenterons aux lecteurs deux perspectives de la nature, l'une marine et l'autre terrestre; l'une, au milieu des mers Atlantiques; l'autre, dans les forêts du Nouveau-Monde, afin qu'on ne puisse attribuer leur majesté aux monumens des hommes.

Le vaisseau sur lequel nous passions en Amérique, s'étant élevé au-dessus du gissement des terres, bientôt l'espace ne fut plus tendu que du double azur de la mer et du ciel, comme une toile préparée pour recevoir les futures créations de quelque grand peintre. La couleur des eaux devint semblable à celle du verre liquide. Une grosse houle venoit du couchant, quoique le vent soufflât de la partie de

l'est ; d'énormes ondulations s'étendoient d'un horizon à l'autre , et ouvroient , dans leurs vallées , de longues échappées de vues sur les déserts de l'Océan. Les mobiles paysages changeoient d'aspect à toute minute , tantôt une multitude de tertres verdoyâns réprésentoient les sillons des tombeaux , dans un cimetière immense ; tantôt les lames , en faisant moutonner leurs cîmes , imitoient des troupeaux blancs, répandus sur des bruyères : souvent l'espace sembloit borné , faute de point de comparaison ; mais si une vague venoit à se lever , un flot à se courber comme une côte distante , un escadron de chiens-de-mer à passer dans le lointain ; l'espace s'ouvroit subitement devant nous. Nous avions sur-tout l'idée de l'étendue , lorsqu'une brume légère rampoit à la surface de la mer , et sembloit accroître l'immensité même. Oh ! qu'alors les aspects de l'Océan sont grands et tristes ! Dans quelles rêveries ils vous plongent , soit que l'imagination s'enfonce sur les mers du nord , au milieu des frimats et des tempêtes , soit qu'elle aborde sur les mers du midi , à des îles de repos et de bonheur !

Il nous arrivoit souvent de nous lever au milieu de la nuit , et d'aller nous asseoir sur le pont , où nous ne trouvions que l'officier de quart , et quelques matelots , qui fumoient leurs pipes en silence. Pour tout bruit on entendoit le froisse-

ment de la proue sur les flots, tandis que des étincelles de feu couroient avec une blanche écume, le long des flanes du navire. Dieu des chrétiens! c'est sur-tout dans les eaux de l'abyme, et dans les profondeurs des cieux, que tu as imprimé bien fortement les traits de ta toute-puissance! Des millions d'étoiles rayonnant dans le sombre azur du dôme céleste? la lune au milieu du firmament! une mer sans rivage! l'infini dans le ciel et sur les flots! . . . . Jamais tu ne m'as plus troublé de ta grandeur que dans ces nuits, où suspendu entre les astres et l'Océan, j'avois l'immensité sur ma tête, et l'immensité sous mes pieds.

Je ne suis rien; je ne suis qu'un simple solitaire; j'ai souvent entendu les savans disputer sur le premier Etre, et je ne les ai point compris; mais j'ai toujours remarqué que c'est à la vue des grandes scènes de la nature, que cet inconnu se manifeste au cœur de l'homme. Un soir (il faisoit un profond calme) nous nous trouvions dans ces belles mers qui baignent les rivages de la Virginie, toutes les voiles étoient pliées: j'étois occupé sur le pont, lorsque j'entendis la cloche qui appeloit l'équipage à la prière; je me hâtai d'aller mêler mes vœux à ceux de mes compagnons de voyage. Les officiers étoient sur le château de poupe avec les passagers, l'aumônier, un livre à la main, se tenoit

un

un peu en avant d'eux, les matelots étoient répandus pêle-mêle sur le tillac; nous étions tous debout, le visage tourné vers la proue du vaisseau, qui regardoit l'occident.

Le globe du soleil, dont nos yeux pouvoient alors soutenir l'éclat, prêt à se plonger dans les flots, apparoissoit entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes. On eût dit, par les balancemens de la poupe, que l'astre radieux changeoit à chaque instant d'horizon. Quelques nuages erroient sans ordre dans l'Orient, où la lune montoit avec lenteur; le reste du ciel étoit pur, et vers le nord formant un glorieux triangle avec l'astre du jour et celui de la nuit; une trombe, chargée des nuances du prisme, s'élevoit de la mer, comme un pilier de crystal, supportant la voûte du ciel.

Il eût été bien à plaindre celui qui dans ce spectacle n'eût point reconnu la beauté de Dieu. Des larmes religieuses coulèrent malgré moi de mes paupières, lorsque mes intrépides compagnons, ôtant leurs chapeaux goudronnés, vinrent à entonner d'une voix rauque leur simple cantique à *Notre Dame de Bon Secours*, patronne des mariniers. Qu'elle étoit touchante, la prière de ces hommes, qui, sur une planche fragile, au milieu de l'Océan, contemploient un soleil couchant sur les flots! Comme elle alloit à l'ame cette invocation du pauvre matelot à la Mère de Douleur! La cons-

cience de notre petitesse à la vue de l'infini, nos chants s'étendant au loin sur les vagues muettes, la nuit s'approchant avec ses embûches, la merveille de notre vaisseau au milieu de tant de merveilles, un équipage religieux saisi d'admiration et de crainte, un prêtre auguste en prières, Dieu penché sur l'abyme, d'une main retenant le soleil aux portes de l'occident, de l'autre élevant la lune dans l'orient, et prêtant, à travers l'immensité, une oreille attentive à la foible voix de sa créature; voilà ce qu'on ne sauroit peindre, et ce que tout le cœur de l'homme suffit à peine pour sentir.

Passons à la scène terrestre.

Un soir je m'étois égaré dans une forêt, à quelque distance de la cataracte de Niagara; bientôt je vis le jour s'éteindre autour de moi, et je goûtai dans toute sa solitude, le beau spectacle d'une nuit dans les déserts du Nouveau-Monde.

Une heure après le coucher du soleil, la lune se montra au-dessus des arbres, à l'horizon opposé. Une brise embaumée qu'elle amenoit de l'orient avec elle, sembloit la précéder comme sa fraîche haleine dans les forêts. La reine des nuits monta peu-à-peu dans le ciel : tantôt elle suivoit paisiblement sa course azurée; tantôt elle reposoit sur des grouppes de nues, qui ressembloient à la cîme des hautes montagnes couronnées de neige. Ces nues,

ployant et déployant leurs voiles, se dérouloient en zones diaphanes de satin blanc, se dispersoient en légers flocons d'écumes, ou formoient dans les cieux des bancs d'une ouate éblouissante, si doux à l'œil, qu'on croyoit ressentir leur mollesse et leur élasticité.

La scène sur la terre n'étoit pas moins ravissante : le jour bleuâtre et velouté de la lune, descendoit dans les intervalles des arbres, et poussoit des gerbes de lumières jusques dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. La rivière qui couloit à mes pieds, tour-à-tour se perdoit dans les bois, tour-à-tour reparoissoit toute brillante des constellations de la nuit, qu'elle répétoit dans son sein. Dans une vaste prairie, de l'autre côté de cette rivière, la clarté de la lune dormoit sans mouvement, sur les gazons. Des bouleaux agités par les brises, et dispersés çà et là dans la savanne, formoient des îles d'ombres flottantes, sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout étoit silence et repos, hors la chûte de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissemens rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalles, on entendoit les roulemens solemnels de la cataracte de Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeoient de désert en désert, et expiroient à travers les forêts solitaires.

La grandeur, l'étonnante mélancolie de ce tableau, ne sauroient s'exprimer dans les langues humaines, les plus belles nuits en Europe ne peuvent en donner une idée. En vain dans nos champs cultivés, l'imagination cherche à s'étendre ; elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes : mais dans ces pays déserts, l'ame se plaît à s'enfoncer dans un océan de forêts, à errer aux bords des lacs immenses, à planer sur le gouffre des cataractes, et pour ainsi dire se trouver seule devant Dieu.

CHAPITRE XIII.

L'Homme physique.

Pour achever ces vues des causes finales ou des preuves de l'existence de Dieu, tirées des merveilles de la nature, il ne nous reste plus qu'à considérer l'homme *physique*. Nous laisserons parler les maîtres qui ont approfondi cette matière.

Cicéron décrit ainsi le corps de l'homme :

« A l'égard des sens (*) par qui les objets extérieurs » viennent à la connoissance de l'ame, leur structure » répond merveilleusement à leur destination, et ils ont » leur siége dans la tête, comme dans un lieu fortifié. » Les yeux, ainsi que des sentinelles, occupent la place » la plus élevée, d'où ils peuvent, en découvrant les » objets, faire leur charge. Un lieu éminent convenoit » aux oreilles, parce qu'elles sont destinées à recevoir le » son, qui monte naturellement. Les narines devoient » être dans la même situation, parce que l'odeur monte » aussi; et il les falloit près de la bouche : parce qu'elles » nous aident beaucoup à juger du boire et du manger. » Le goût, qui doit nous faire sentir la qualité de ce que » nous prenons, réside dans cette partie de la bouche, » par où la nature donne passage au solide et au liquide. » Pour le tact, il est généralement répandu dans tout le » corps; afin que nous ne puissions recevoir aucune im- » pression, ni être attaqués du froid ou du chaud, sans

(*) *De Nat. Deor.* II, 56, 57 et 58. *Trad. de d'Oliv.*

» le sentir. Et comme un architecte ne mettra point sous
» les yeux ni sous le nez du maître les égouts d'une mai-
» son, de même la nature a éloigné de nos sens ce qu'il y
» a de semblable à cela dans le corps humain.

» Mais quel autre ouvrier que la nature, dont l'adresse
» est incomparable, pourroit avoir si artistement formé
» nos sens? Elle a entouré les yeux de tuniques fort
» minces; transparentes au-devant, afin que l'on puisse
» voir à travers; ferme dens leur tissure, afin de tenir
» les yeux en état. Elle les a faits glissans et mobiles,
» pour leur donner moyen d'éviter ce qui pourroit les offen-
» ser, et de porter aisément leurs regards où ils veulent. La
» prunelle, où se réunit ce qui fait la force de la vision, est
» si petite, qu'elle se dérobe sans peine à ce qui seroit
» capable de lui faire mal. Les paupières, qui sont les cou-
» vertures des yeux, ont une surface polie et douce pour ne
» point les blesser. Soit que la peur de quelque accident
» oblige à les fermer, soit qu'on veuille les ouvrir, les pau-
» pières sont faites pour s'y prêter, et l'un ou l'autre de ces
» mouvemens ne leur coûte qu'un instant: elles sont, pour
» ainsi dire, fortifiées d'une palissade de poils, qui leur sert
» à repousser ce qui viendroit attaquer les yeux, quand ils
» sont ouverts, et à les envelopper, afin qu'ils reposent pai-
» siblement, quand le sommeil les ferme, et nous les rend
» inutiles. Nos yeux ont de plus l'avantage d'être cachés et
» défendus par des éminences; car d'un côté, pour arrêter
» la sueur qui coule de la tête et du front, ils ont le haut
» des sourcils; et de l'autre, pour se garantir par le bas,
» ils ont les joues qui avancent un peu. Le nez est placé
» entre les deux, comme un mur de séparation.

» Quant à l'ouie, elle demeure toujours ouverte, parce » que nous en avons toujours besoin, même en dormant. Si » quelque son la frappe alors, nous en sommes réveillés. Elle » a des conduits tortueux, de peur que s'ils étoient droits et » unis, quelque chose ne s'y glissât. . . . .

» Mais nos mains, de quelle commodité ne sont-elles pas, » et de quelle utilité dans les arts ? Les doigts s'alongent ou » se plient sans la moindre difficulté, tant leurs jointures » sont flexibles. Avec leur secours, les mains usent du pin- » ceau et du ciseau; elles jouent de la lyre, de la flûte: » voilà pour l'agréable. Pour le nécessaire, elles cultivent » les champs, bâtissent des maisons, font des étoffes, des » habits; travaillent en cuivre, en fer. L'esprit invente, les » sens examinent, la main exécute. Tellement que si nous » sommes logés, si nous sommes vêtus et à couvert, si nous » avons des villes, des murs, des habitations, des temples, » c'est aux mains que nous les devons, etc. ».

Il faut convenir que la matière seule n'a pas plus fait le corps de l'homme pour tant de fins admirables, que ce beau discours de l'orateur romain n'a été composé par un écrivain sans éloquence et sans art (1).

---

(1) Cicéron a pris dans Aristote ce qu'il dit du service de la main. En combattant la philosophie d'Anaxagore, renouvellée par M. Helvétius, le stagyrite observe avec sa sagacité accoutumée, que l'homme n'est pas supérieur aux animaux, parce qu'il a une main; mais qu'il a une main, parce qu'il est supérieur aux animaux. (*De Part.*

Plusieurs auteurs ont prouvé, et en particulier le médecin Nieuwentyt (1), que les bornes dans lesquelles nos sens sont renfermés, sont les véritables limites qui leur conviennent, et que nous serions exposés à une foule d'inconvéniens et de dangers si ces sens avoient plus ou moins d'étendue. Galien saisi d'admiration au milieu d'une analyse anatomique du corps humain, laisse tout-à-coup échapper le scalpel, et s'écrie :

» O toi qui nous a faits ! en composant un discours si
» saint, je crois chanter une véritable hymne à ta gloire !
» Je t'honore plus en découvrant la beauté de tes ouvra-
» ges, qu'en te sacrifiant des hécatombes entiers de tau-
» reaux, ou en faisant fumer tes temples de l'encens le
» plus précieux. La véritable piété consiste à me connoître
» moi-même, ensuite à enseigner aux autres quelle est la
» grandeur de ta bonté, de ton pouvoir, de ta sagesse :
» ta bonté se montre dans l'égale distribution de tes pré-
» sens, ayant réparti à chaque homme les organes qui lui
» sont nécessaires ; ta sagesse se voit dans l'excellence de
» tes dons ; et ta puissance dans l'exécution de tes des-
» seins (2). »

Anim. lib. III, c. 10.) Platon cite aussi la structure du corps humain, comme une preuve de l'intelligence divine (*in Tim.*) et Job a quelques versets sublimes sur le même sujet.

(1) *Exist. de Dieu*, liv. I, chap. 13, p. 131.

(2) Gal. *de Usu part.* l. III, c. 10.

CHAPITRE XIV.

Instinct de la Patrie.

De même que nous avons considéré les instincts des animaux, il nous faut dire quelque chose de ceux de l'homme *physique;* mais comme il réunit en lui les sentimens des diverses races de la création, telle que la tendresse paternelle, etc. il faut en choisir un qui lui soit particulier.

Or, cet instinct affecté à l'homme, le plus beau, le plus moral des instincts; c'est l'*amour de la patrie*. Si cette loi n'étoit soutenue par un miracle toujours subsistant, et auquel, comme à tant d'autres, nous ne faisons aucune attention, tous les hommes se précipiteroient dans les zones tempérées, en laissant le reste du globe désert. On peut se figurer quelles calamités résulteroient de cette pression du genre humain sur un seul point de la terre. Pour éviter ces malheurs, la Providence a attaché les pieds de chaque homme à son sol natal par un aimant invincible: les glaces de l'Islande et les sables embrâsés de l'Afrique ne manquent point d'habitans.

Il est même digne de remarque, que plus le sol d'un pays est ingrat, plus le climat en est rude, ou, ce qui revient au même, plus on a souffert dans ce pays d'injustices et de persécutions, plus il a de charmes pour

nous. Chose étrange et sublime qu'on s'attache par le malheur, et que ce soient ceux qui n'ont perdu qu'une chaumière, qui regrettent davantage le toit paternel! La raison de ce phénomène, c'est que le bonheur et la prodigalité d'une terre trop fertile, détruisent, en nous enrichissant, la simplicité des liens naturels qui se forment de nos besoins; quand on cesse d'aimer ses parens, parce qu'ils ne nous sont plus nécessaires, on cesse, en effet d'aimer sa patrie.

Tout confirme la vérité de cette remarque. Un sauvage tient plus à sa hutte, qu'un prince ne tient à son palais, et le montagnard trouve plus de charmes à sa montagne, que l'habitant de la plaine n'en trouve à son sillon. Demandez à un berger Écossois s'il voudroit changer son sort contre le premier potentat de la terre? Loin de sa tribu chérie, il en porte par-tout le souvenir; par-tout il redemande ses troupeaux, ses torrens, ses nuages. Il n'aspire qu'à manger le pain d'orge, à boire le lait de la chèvre, à chanter dans la vallée, ces ballades que chantoient aussi ses aïeux. Il périt, s'il ne retourne au lieu natal. C'est une plante de la montagne, il faut que sa racine soit dans le rocher; elle ne peut prospérer si elle n'est battue des vents et des pluies: la terre, les abris, et le soleil de la plaine, le font mourir.

Avec quelle joie il reverra son toit de-

bruyères ! comme il visitera toutes les saintes reliques de son indigence ?

Doux trésors ! se dit-il ; chers gages, qui jamais
N'attirâtes sur vous l'envie et le mensonge,
Je vous reprends : sortons de ces riches palais,
Comme l'on sortiroit d'un songe.

Et qu'y a-t-il de plus heureux que l'Esquimaux dans son épouvantable patrie ? que lui font toutes les fleurs de nos climats auprès des neiges du Labrador, tous nos palais auprès de son trou enfumé ? Il s'embarque au printemps avec son épouse, sur quelque glace flottante. Entraîné par les courans, il s'avance en pleine mer sur ce trône du Dieu des tempêtes. La montagne balance sur les flots, ces sommets lumineux et ses arbres de neiges ; les loups marins se livrent à l'amour dans ses vallées, et les baleines accompagnent ses pas sur le noir Océan. Le hardi sauvage, sur son écueil mobile, au milieu de l'écume des flots, du tourbillon des vents et des neiges, presse sur son cœur la femme que Dieu lui a donnée, et trouve avec elle des joies inconnues dans ce mélange de voluptés et de périls.

Ne pensez pas que ce sauvage n'ait de fort bonnes raisons pour préférer son pays et son état aux vôtres. Toute dégradée que vous paroisse sa nature, on reconnoît, soit en lui, soit dans les arts qu'il pratique, quelque chose qui décèle la dignité

de l'homme. L'Européen se perd tous les jour sur un vaisseau, chef-d'œuvre de l'industrie humaine, au même bord où l'Esquimaux, flottant dans une peau de veau marin, se rit de tous les dangers. Tantôt il entend gronder l'Océan qui le couvre, à cent pieds au-dessus de sa tête, tantôt il assiége les cieux sur la cîme des vagues : il se joue dans les flots, comme un enfant se balance sur des branches unies, dans les paisibles profondeurs d'une forêt. En plaçant cet homme solitaire dans la région des tempêtes, Dieu lui a mis une marque de royauté : « Va, lui » a-t-il crié du milieu du tourbillon : infor» tuné, je te jette nud sur la terre; mais afin » que, tout misérable que tu es, on ne puisse » méconnoître tes hautes destinées; tu dompp» teras les monstres de la mer avec un roseau, » et tu mettras les tempêtes sous tes pieds. »

Ainsi, en nous attachant à la patrie, la Providence justifie toujours ses voies, et nous avons pour notre pays mille et mille raisons d'amour : l'Arabe n'oublie point le puits du chameau, la gazelle et le cheval, compagnon de ses courses, dans ses solitudes paternelles; le Nègre se rappele toujours sa caze, sa zagaie, son bananier, et le sentier du tigre et de l'éléphant.

On raconte qu'un mousse Anglois avoit conçu un tel attachement pour un vaisseau au bord duquel il étoit né, qu'il ne pouvoit souffrir d'en être séparé un moment. Quand on vouloit le punir, on le menaçoit de l'en-

voyer à terre ; il couroit alors se cacher à fond de cale, en poussant des cris. Qu'est-ce qui avoit donné à ce petit matelot cette tendresse singulière pour une planche tourmentée des vents ? certes ce n'étoit pas des convenances purement locales et physiques. Étoient-ce donc quelques conformités morales entre les destinées de l'homme et celles du vaisseau ; ou trouvoit-il un charme à concentrer ses joies et ses peines, pour ainsi dire dans son berceau ? Le cœur aime naturellement à se resserrer ; moins il se montre au dehors, moins il offre de surface aux blessures ; c'est pourquoi les hommes très-sensibles, comme le sont en général les infortunés, se complaisent à habiter de petites retraites. Ce que le sentiment gagne en force, il le perd en étendue : quand la République Romaine finissoit au mont Aventin, ses enfans mouroient avec joie pour elle ; ils cessèrent de l'aimer lorsque ses limites atteignirent les Alpes et le Taurus. C'étoit sans doute quelque raison de cette espèce qui nourrissoit chez le mousse Anglois cette prédilection pour son vaisseau paternel. Passager inconnu sur l'océan de la vie, il voyoit s'élever toutes les mers entre lui et nos douleurs ; heureux de n'appercevoir que de loin les tristes rivages du monde, et d'achever son voyage ici-bas, sans avoir mis le pied sur la terre.

Chez les peuples civilisés, l'amour de la patrie a fait des prodiges. Dans les desseins

de Dieu, il y a toujours une suite : il a fondé sur la nature l'affection pour le lieu natal ; l'animal partage en quelque degré cet instinct avec l'homme, mais l'homme le pousse plus loin, et transforme en vertu, ce qui n'étoit qu'un sentiment de convenance universelle : ainsi les loix physiques et morales de l'univers se tiennent par une chaîne admirable. Nous doutons qu'il soit possible d'avoir une seule vraie vertu, un seul véritable talent, sans amour de la patrie. A la guerre, cette passion fait des prodiges ; dans les lettres, elle a formé Homère et Virgile. Le Poëte aveugle peint de préférence les mœurs de l'Ionie où il reçut le jour, et le cygne de Mantoue ne vit que des souvenirs de son lieu natal. Né dans une cabane, et chassé de l'héritage de ses aïeux, ces deux circonstances semblent avoir singulièrement influé sur son génie ; elles lui ont donné cette teinte mélancolique qui en fait un des principaux charmes ; il rappele sans cesse ces évènemens : on voit qu'*il se souvient toujours de cet Argos*, où il passa sa jeunesse.

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Mais la religion chrétienne est encore venue rendre à l'amour de la patrie, sa véritable mesure et sa véritable beauté. Ce sentiment a produit des crimes chez les anciens, parce qu'il étoit poussé à l'excès. Le christianisme en a fait un amour *principal*, et

non pas un amour *exclusif*; avant tout, il nous ordonne d'être justes ; il veut que nous chérissions la famille d'Adam, puisqu'elle est la nôtre, quoique nos concitoyens aient le premier droit à notre attachement. Cette morale étoit inconnue avant la mission du législateur des chrétiens ; c'est à tort qu'on a prétendu qu'il vouloit anéantir les passions : Dieu ne détruit point son ouvrage. L'Evangile n'est point la mort du cœur ; il en est la règle. Il est à nos sentimens ce que le goût est aux beaux arts ; il en retranche ce qu'ils peuvent avoir d'exagéré, de faux, de commun, de trivial ; il leur laisse ce qu'ils ont de beau ; de vrai, de sage. La religion chrétienne, bien entendue, n'est que la nature primitive lavée de la tache originelle.

C'est lorsque nous sommes éloignés de notre pays, que nous sentons sur-tout l'instinct qui nous y attache. Au défaut de la réalité, on cherche à se repaître de songes ; car le cœur est expert en tromperies, et quiconque a été nourri au sein de la femme, a bu à la coupe des illusions. Tantôt, c'est une cabane qu'on aura disposée comme le toit paternel ; tantôt, c'est un bois, un vallon, un côteau, à qui l'on fera porter quelques-unes de ces douces appellations de la patrie. Andromaque donne le nom de *Simoïs* à un *ruisseau*. Et quelle touchante vérité dans ce *petit ruisseau*, qui retrace un *grand fleuve* de la terre natale ! Loin des bords

qui nous ont vus naître, toute la nature est diminuée, et n'est plus que l'ombre de celle que nous avons perdue.

Une autre ruse de l'instinct de la patrie, c'est de mettre un grand prix à un objet en lui-même de peu de valeur, mais qui vient de notre pays, et que nous avons emporté dans l'exil. L'ame semble se répandre jusques sur les choses inanimées, qui ont partagé nos destins : une partie de la vie reste attachée au duvet où sommeilla notre bonheur, et sur-tout à la paille qui compta les veilles de notre infortune : les plaies de l'ame, comme les blessures du corps, laissent leur empreinte sur ce qu'elles touchent. Le peuple a une expression énergique pour peindre cette langueur d'ame qu'on éprouve hors de sa patrie; il dit : *cet homme a le mal du pays*. C'est véritablement un mal, et qui ne se peut guérir que par le retour. Mais pour peu que l'absence ait été de quelques années, que retrouve-t-on aux lieux qui nous ont vus naître ? Combien existe-t-il d'hommes de ceux que nous y avions laissés plein de vie ? Là, sont des tombeaux où étoient des palais; là, des palais où étoient des tombeaux; le champ paternel est livré aux ronces ou à une charrue étrangère, et l'arbre sous lequel on fut nourri est abattu.

Il y avoit à la Louisiane une Négresse et une Sauvage, esclaves chez deux colons voisins. Ces deux femmes avoient chacune un enfant; la Négresse une petite fille de deux

deux ans, et l'Indienne un petit garçon du même âge; celui-ci vint à mourir. Les deux infortunées étant convenues d'un endroit au désert, s'y rendirent pendant trois nuits de suite. L'une apportoit son enfant mort, l'autre son enfant vivant; l'une son *Manitoue*, l'autre sa *Fétiche*. Elles ne s'étonnoient point de se trouver ainsi la même religion, étant toutes deux misérables. L'Indienne faisoit les honneurs de la solitude : « C'est l'arbre de » mon pays, disoit-elle à son amie; assieds-» toi pour pleurer. » Elles mettoient ensuite leurs enfans sur une branche de catalpa, et les balançoient ensemble, en chantant des airs de leurs pays. Hélas! ces jeux maternels, qui souvent endormoient l'innocence, ne pouvoient réveiller la mort! Ainsi se consoloient ces deux femmes, dont l'une avoit perdu son enfant et sa liberté, l'autre sa liberté et sa patrie : on se console par la douleur.

Que si l'on nous demandoit quellès sont donc ces fortes attaehes, par qui nous sommes enchaînés au lieu natal; ces attaches, qui sont une si grande preuve de la bonté de Dieu, et conséquemment de son existence? nous avouons que nous aurions de la peine à répondre. C'est peut-être le souris d'une mère, d'un père, d'une sœur; c'est peut-être le souvenir d'un vieux précepteur qui nous éleva, et des jeunes compagnons de notre enfance; c'est peut-être les soins que nous avons reçus d'une bonne nourrice,

d'un *domestique* âgé, partie si essentielle de la maison (*Domus*); enfin ce sont les circonstances les plus simples, si l'on veut même les plus triviales : un chien qui aboyoit la nuit dans la campagne, un rossignol qui revenoit tous les ans dans le verger, le nid de l'hirondelle à la fenêtre, le clocher de l'église qu'on voyoit au-dessus des arbres, l'if du cimetière, le tombeau gothique, voilà tout ; mais ces petits moyens démontrent d'autant mieux la réalité d'une Providence, qu'ils ne pourroient être la source des grandes vertus patriotiques, si un Dieu ne l'avoit ordonné ainsi.

GÉNIE
DU CHRISTIANISME,
OU
BEAUTÉS
DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.

PREMIERE PARTIE.
DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE SIXIÈME.
IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

CHAPITRE PREMIER.
Desir de bonheur dans l'homme.

QUAND il n'y auroit d'autres preuves de l'existence de Dieu que les merveilles, ou, pour ainsi dire, que la poésie de la nature, ces preuves sont si fortes, qu'elles suffiroient

pour convaincre tout homme qui ne cherche que la vérité. Mais si ceux qui nient la Providence, ne peuvent expliquer sans elle les miracles de la création, ils sont encore plus embarrasés lorsqu'il faut qu'ils répondent aux objections de leur propre cœur. En renonçant à l'Être suprême, ils sont obligés de renoncer à une autre vie ; et cependant leur ame les agite ; elle se présente à chaque instant devant eux, et les force, en dépit des sophismes, à confesser son existence et son immortalité.

Qu'ils nous disent d'abord si l'ame s'éteint au tombeau, d'où leur vient le desir de bonheur qui les tourmente ? Toutes nos passions ici-bas se peuvent aisément rassassier : l'amour, l'ambition, la colère ont une plénitude assurée de jouissance ; le besoin de félicité est le seul qui manque de satisfaction comme d'objet ; car on ne sait ce que c'est que cette vague félicité qu'on desire. Il faut convenir que, si tout est *matière*, la *nature* s'est ici étrangement trompée ; elle a fait un sentiment sans but.

Il est certain que notre ame demande éternellement ; à peine a-t-elle obtenu l'objet de sa convoitise, qu'elle demande encore ; l'univers entier ne la satifait point. L'infini est le seul champ qui lui convienne : elle aime à se perdre dans les nombres, à concevoir les plus grandes comme les plus petites dimensions, à multiplier sans terme. Enfin gonflée, et non rassasiée de tout ce

qu'elle a dévoré, elle se précipite dans le sein de Dieu, où viennent s'absorber toutes les idées de l'infini, en perfection en temps et en espace. C'est le seul centre de repos qu'elle se fait; mais elle ne se plonge dans le sein de la Divinité, que parce que cette Divinité est pleine de ténèbres, *Deus absconditus*. Si elle en obtenoit une vue distincte, elle la dédaigneroit, comme tous les objets qu'elle mesure. On pourroit même dire que ce seroit avec quelque sorte de raison; car, si l'ame s'expliquoit bien le principe éternel de chose, elle seroit ou supérieure à ce principe, ou du moins son égale. Il n'en est pas des êtres intellectuels comme des êtres physiques : un homme peut comprendre la puissance d'un roi sans être un roi; mais un homme qui comprendroit Dieu seroit Dieu.

Or, les animaux ne sont point troublés par cette espérance que manifeste le cœur de l'homme; ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur : un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre. Que si l'on soutenoit, d'après quelques philosophes, que la diverse conformité des organes fait toute la différence entre nous et la brute, on pourroit peut-être admettre ce raisonnement dans les actes purement matériels; mais qu'importe ma main à ma pensée, lorsque dans le calme de la nuit, je m'élance dans tous ces espaces pour y trouver l'Ordonnateur de tant de mondes?

Pourquoi le bœuf ne fait-il pas comme moi? Ses yeux lui suffisent ; et quand il auroit mes pieds ou mes bras, ils lui seroient pour cela fort inutiles. Il se peut coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux, et appeler par ses mugissemens l'Être inconnu qui remplit cette immensité. Mais non, il préfère le gazon qu'il foule ; et tandis que ces millions de soleils sont, au plus haut du firmament, les grandes évidences de Dieu, l'animal dort paisiblement, sans se douter qu'avec les merveilles de son instinct, il est jeté lui-même sous l'arbre où il repose comme une petite preuve de l'Intelligence divine.

Donc la seule créature qui cherche au-dehors, et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme. On dit que le peuple n'a point cette inquiétude mystérieuse : il est sans doute moins malheureux que nous, car il est distrait de ses desirs par un travail pénible ; il boit ses sueurs pour appaiser sa soif de félicité. Mais quand vous le voyez se consumer six jours de la semaine, pour jouir de quelques plaisirs le septième ; quand toujours espérant le repos et ne le trouvant jamais, il arrive à la mort sans cesser de desirer ; direz-vous qu'il ne partage pas la secrète aspiration de tous les hommes vers un bien-être inconnu ? Que si l'on prétend que ce souhait est du moins borné pour lui aux choses de la terre, cela n'est rien moins que certain : donnez à l'homme le plus

pauvre ; tous les trésors du monde, suspendez ses travaux, satisfaites ses besoins ; avant que quelques mois se soient écoulés, il en sera encore à l'espérance.

D'ailleurs est-il vrai que le peuple, même dans son état de misère, ne connoisse pas de desir de bonheur qui s'étend au-delà de la vie ? D'où vient cet instinct mélancolique qu'on remarque dans l'homme champêtre ? Nous l'avons vu seul à la porte de sa cabane, tandis que sa famille étoit allée prier ce Moissonneur, qui séparera *le bon grain de l'ivraie* ; il prêtoit l'oreille au son de la cloche, son attitude étoit pensive ; il n'étoit distrait, ni par les passeraux de l'aire voisine, ni par les insectes qui bourdonnoient autour de lui. Cette noble figure de l'homme, plantée comme la statue d'un Dieu sur le seuil d'une chaumière ; ce front sublime quoique chargé de soucis ; ces épaules ombragées d'une noire chevelure, et qui sembloient encore s'élever comme pour soutenir le ciel quoique courbées sous le fardeau de la vie ; tout cet être si majestueux bien que misérable, ne pensoit-il rien, ou songeoit-il seulement aux choses d'ici-bas ? Ah ! ce n'étoit pas l'expression de ces lèvres entr'ouvertes, de ce corps immobile, de ce regard attaché à la terre : le souvenir de Dieu étoit là avec le son de la cloche religieuse.

S'il est impossible de nier que l'homme espère jusqu'au tombeau, s'il est certain que tous les biens de la terre, loin de combler

nos souhaits, ne font que creuser l'ame et en augmenter le vuide ; il faut en conclure qu'il y a quelque chose au-delà du temps. *Vincula hujus mundi*, dit S. Augustin, *asperitatem habent veram, jucunditatem falsam : certum dolorem, incertam voluptatem : durum laborem, timidam quietem : rem plenam miseriae, spem beatitudinis inanem.* « Le monde a des liens pleins d'une » véritable âpreté et d'une fausse douceur ; » des douleurs certaines, des plaisirs in- » certains ; un travail dur, un repos inquiet ; » des choses pleines de misère, et une es- » pérance vuide de bonheur (1). » Loin de nous plaindre que le desir de félicité ait été placé dans ce monde, et son but dans l'autre, admirons en cela la bonté de Dieu. Puisqu'il faut tôt ou tard sortir de la vie, la Providence a mis au-delà du terme fatal un charme qui nous attire, afin de diminuer nos terreurs du tombeau : quand une mère veut faire franchir une barrière à son enfant, elle lui tend de l'autre côté de la barrière un objet agréable pour l'engager à passer.

---

(1) Epist. 30.

CHAPITRE II.

Du Remords et de la Conscience.

LA conscience fournit une seconde preuve de l'immortalité de notre ame. Chaque homme a au milieu du cœur un tribunal, où il commence par se juger soi-même, en attendant que l'arbitre souverain confirme la sentence. Si le vice n'est qu'une conséquence physique de notre organisation, d'où vient cette frayeur qui trouble les jours d'une prospérité coupable ? Pourquoi le remords est-il si terrible, qu'on préfère souvent de se soumettre à la pauvreté et à toute la rigueur de la vertu, plutôt que d'acquérir des biens illégitimes ? Pourquoi y a-t-il une voix dans le sang, une parole dans la pierre ? Le tigre déchire sa proie, et dort ; l'homme devient homicide, et veille. Il cherche les lieux déserts, et cependant, la solitude l'effraie ; il se traîne autour des tombeaux, et cependant il a peur des tombeaux. Son regard est mobile et inquiet ; il n'ose fixer le mur de la salle du festin, dans la crainte d'y voir des caractères funestes. Tous ses sens semblent devenir meilleurs pour le tourmenter : il voit, au milieu de la nuit, des lueurs menaçantes ; il est toujours environné de l'odeur du carnage ; il découvre le goût du poison jusques dans les mêts qu'il a lui-même apprêté ; son oreille d'une étrange subtilité, trouve le bruit où

tout le monde trouve le silence; et en embrassant son ami, il croit sentir sous ses vêtemens un poignard caché.

O conscience! ne serois-tu qu'un fantôme de l'imagination, ou la peur des châtimens des hommes? Je m'interroge; je me fais cette question : « si tu pouvois, par un seul desir » tuer un homme à la Chine, et hériter de » sa fortune en Europe, avec la conviction » surnaturelle qu'on n'en sauroit jamais rien, » consentirois-tu à former ce desir? » J'ai beau m'exagérer mon indigence; j'ai beau vouloir atténuer cet homicide, en supposant que, par mon souhait, le Chinois meurt tout-à-coup sans douleur, qu'il n'avoit point d'héritier, que même à sa mort, par telle position de ses affaires, ses biens seront perdus pour l'état; j'ai beau me figurer cet étranger comme accablé de maladies et de chagrins, me dire que la mort est un bien pour lui, qu'il l'appelle lui-même, qu'il n'a plus qu'un instant à vivre : malgré tous mes vains subterfuges, j'entends au fond de mon cœur, une voix qui crie si fortement contre la seule pensée d'une telle supposition, que je ne puis douter un instant de la réalité de la conscience.

C'est donc une triste nécessité que d'être obligé de nier le remords, pour nier l'immortalité de l'ame et l'existence d'un Dieu vengeur. Toutefois nous n'ignorons pas que l'athéisme, poussé à bout, a recours à cette

négation honteuse. Le sophiste, dans le paroxisme de la goutte, s'écrioit : « O douleur ! » je n'avouerai jamais que tu sois un mal ! » Et quand il seroit vrai qu'il se trouve des hommes assez infortunés pour étouffer le cri de la conscience, cela ne prouveroit rien encore, ne jugeons point celui qui a l'usage de tous ses membres, par le paralytique qui ne sent plus la moitié des siens ; le crime, à son dernier dégré, est une maladie de l'ame qui la cautérise ; en renversant la religion, on a détruit le seul remède qui pouvoit rétablir la sensibilité dans les parties mortes du cœur. Cette étonnante religion du Christ étoit une sorte de supplément à ce qui manquoit à l'humanité. Péchoit-on *par excès*, par trop de prospérité, par violence de caractère ? Elle étoit là pour nous avertir de l'inconstance de la fortune et du danger des emportemens. Etoit-ce, au contraire, *par défaut* qu'on étoit exposé, par indigence de biens, par indifférence d'ame ? Elle nous apprenoit à mépriser les richesses, en même temps qu'elle réchauffoit nos glaces, et nous donnoit pour ainsi dire, des passions. Avec le criminel sur-tout sa charité étoit inépuisable : il n'y avoint point d'hommes si souillé qu'elle n'admît à repentir ; point de lépreux si dégoûtant, qu'elle ne touchât de ses mains pures. Pour le passé, elle ne demandoit qu'un remords ; pour l'avenir, qu'une vertu. *Ubi autem abundavit delictum*, disoit-elle, *superabundavit gratia*. « La grâce a surabondé

» où avoit abondé le crime (1). » Toujours prêt à avertir le pécheur, J. C. avoit établi sa religion comme une seconde conscience pour le coupable endurci, qui auroit eu le malheur de perdre la conscience naturelle ; conscience évangélique, pleine de pitié et de douceur, et à laquelle le Fils du Tout-puissant avoit accordé le droit de faire grâce, que n'a pas la première.

Après avoir parlé du remords qui suit le crime, il seroit inutile de parler de la satisfaction qui accompagne la vertu. Le contentement intérieur qu'on éprouve en faisant une bonne œuvre, n'est pas plus une combinaison de la matière, que le reproche de la conscience lorsqu'on commet une méchante action, n'est la crainte des loix. Qui si des sophistes, qu'on ne sauroit trop détester, soutiennent que la vertu n'est qu'un amour-propre déguisé, et que la pitié n'est qu'un amour de soi-même ; ne leur demandons point, s'ils n'ont jamais rien senti dans leurs entrailles après avoir soulagé un malheureux, ou si c'est la frayeur de retomber en enfance, qui les attendrit sur l'innocence du nouveau-né. La vertu et les larmes sont pour les hommes la source de l'espérance et la base de la foi ; or comment croiroit-il en un Dieu, celui qui ne croit ni à la réalité de la vertu, ni à la vérité des larmes ?

---

(1) Rom. v. 20.

Nous croirions faire injure aux lecteurs que de nous arrêter à leur montrer comment l'immortalité de l'ame et l'existence de Dieu se prouvent par cette voix intérieure appelée conscience. « Il y a dans l'homme, dit Cicé-
» ron (1), une puissance qui porte au bien
» et détourne du mal, non-seulement anté-
» rieure à la naissance des peuples et des
» villes, mais aussi ancienne que ce Dieu
» par qui le ciel et la terre subsistent et sont
» gouvernés ; car la raison est un attribut
» essentiel de l'intelligence divine ; et cette
» raison qui est en Dieu, détermine néces-
» sairement ce qui est vice et vertu. »

---

(1) Ad Attic. XII. 28. *Trad. de d'Olivet.*

CHAPITRE III.

Qu'il n'y a point de Morale, s'il n'y a point d'autre Vie. Présomption en faveur de l'Ame, tirée du respect de l'Homme pour les Tombeaux.

LA morale est la base de la société ; mais si tout est matière en nous, il n'y a réellement ni vice, ni vertu, et conséquemment plus de morale. Nos loix toujours *relatives* et *changeantes* ne peuvent servir de point d'appui à la morale toujours *absolue* et *inaltérable* ; il faut donc qu'elle ait sa source dans un monde plus stable que celui-ci, et des garans plus sûrs que des récompenses précaires, ou des châtimens passagers. Quelques philosophes ont cru que la religion avoit été *inventée* pour la soutenir ; ils ne se sont pas apperçus qu'ils prenoient l'effet pour la cause. Ce n'est pas la religion qui découle de la morale ; c'est la morale qui naît de la religion ; puisqu'il est certain (comme nous venons de le dire) que la morale ne peut avoir son principe dans l'homme *physique* ou la *simple matière* ; puisqu'il est certain que quand les hommes perdent l'idée de Dieu, ils se précipitent dans tous les crimes, en dépit des loix et des bourreaux.

Une religion qui a voulu s'élever sur les

ruines du christianisme, et qui a cru mieux faire que l'Evangile, a déroulé dans nos églises ces préceptes du décalogue : *Enfans, honorez vos pères et mères*. Et pourquoi les *théophilantropes* ont-ils retranché la dernière partie du précepte, *afin de vivre longuement* ? C'est qu'une misère secrète leur a appris que l'homme qui n'a rien ne peut rien donner. Comment auroit-il promis des années, celui qui n'est pas assuré de vivre deux momens ? Tu me fais présent de la vie, lui auroit-on dit avec justice, et tu ne vois pas que tu tombes en poussière ! comme Jéhovah, tu m'assure une longue existence, et as-tu comme lui l'éternité pour y puiser des jours ? Imprudent ! ton heure rapide n'est pas même à toi, tu ne possèdes en propre que la mort. Que tireras-tu du fond de ton sépulcre, hors le néant, pour récompenser ma vertu ?

Enfin il y a une autre preuve morale de l'immortalité de l'ame, sur laquelle on n'a point encore insisté ; c'est la vénération que les hommes ont pour les tombeaux. Là, par un charme invincible, la vie est attachée à la mort ; là, notre nature se montre supérieure au reste de la création, et apparoît dans toutes ses hautes destinées. La bête connoît-elle le cercueil, et s'inquiète-t-elle de ses cendres ? Que lui font les ossemens de son père, ou plutôt sait-elle quel est son père, après que les besoins de l'enfance sont passés ? D'où nous vient donc la puissante idée

que nous avons du trépas ? Quelques grains de poussière mériteroient-ils nos hommages? Non sans doute ; nous ne respectons les cendres de nos ancêtres, que parce qu'une voix secrète nous dit que tout n'est pas éteint en eux ; c'est ce qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre : tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable, même au tombeau, et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse.

CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De quelques Objections.

SANS entrer trop avant dans les preuves métaphysiques que nous avons pris soin d'écarter, nous tâcherons pourtant de répondre à quelques objections qu'on reproduit sans cesse.

Cicéron ayant avancé, d'après Platon, qu'il n'y a point de peuples chez lesquels on n'ait trouvé quelque notion de la divinité, ce consentement universel des nations, que les anciens philosophes regardoient comme une loi de nature, a été nié par les incrédules modernes; ils ont soutenu que certains Sauvages n'avoient aucune connoissance de Dieu.

Les athées se tourmentent en vain pour couvrir la foiblesse de leur cause; il résulte de tous leurs argumens, que leur systême n'est fondé que sur des *exceptions*, tandis que le déisme marche par la *règle générale.* Si l'on dit que le genre humain croit en Dieu, l'incrédule vous oppose d'abord tels sauvages, ensuite telle personne, ou lui-même. Soutient-on que le hasard n'a pu former le monde, parce qu'il n'y auroit eu qu'une seule chance favorable contre d'incalculables impossibilités, l'incrédule en convient; mais il répond que *cette chance existoit*: c'est en tout la même manière de rai-

sonner. De sorte que, d'après l'athée, la nature est un livre où la vérité se trouve toujours dans la note, et jamais dans le texte, une langue dont les barbarismes forment seuls l'essence et le génie.

Quand on vient d'ailleurs à examiner ces prétendues exceptions, on découvre, ou qu'elles tiennent à des causes locales, ou qu'elles rentrent même dans la loi établie. Ici, par exemple, il est faux qu'il y ait des sauvages qui n'aient point de notions de la divinité. Les premiers voyageurs qui avoient avancé ce fait, ont été démentis par d'autres voyageurs mieux instruits. Parmi les incrédules des bois, on avoit cité les hordes Canadiennes : nous les avons vus, ces sophistes de la hutte, qui devoient avoir appris dans le livre de la nature, comme nos sophistes dans les leurs, qu'il n'y a ni Dieu ni avenir pour l'homme. Eh bien ! ces Indiens sont d'absurdes barbares, qui voient l'ame d'un enfant dans une colombe, ou celle d'une petite fille dans un touffe de sensitive. Les mères, chez eux, sont assez insensées pour épancher leur lait sur un tombeau, et elles donnent à l'homme, dans le sépulcre, la même attitude qu'il avoit dans le sein maternel. Seroit-ce pour enseigner que la mort n'est qu'une seconde mère qui nous enfante à une autre vie ? L'athéisme ne fera jamais rien de ces peuples qui doivent à la Providence le logement, l'habit et la nourriture ; et nous conseillons aux incrédules

de se défier de ces alliés corrompus, qui reçoivent secrètement des présens de l'ennemi.

Autre Objection.

« Puisque l'esprit croît et décroît avec » l'âge, puisqu'il suit toutes les altérations » de la matière, il est donc lui-même de » nature matérielle, conséquemment *divisi-* » *ble*, et sujet à périr. »

Ou l'esprit et le corps sont deux êtres différens, où ils ne sont que le même être. S'ils sont *deux*, il vous faut convenir que l'esprit est renfermé dans le corps ; il en résulte qu'aussi long-temps que durera cette union, l'esprit sera en quelques degrés, soumis aux liens qui le pressent. Il paroîtra s'élever ou s'abaisser dans les proportions de son enveloppe ; l'objection ne subsiste donc plus dans l'hypothèse, où l'esprit et le corps sont considérés comme *deux substances distinctes*.

Dans celle où vous supposez qu'ils ne sont qu'*un* et *tout*, partageant même vie et même mort, *vous êtes tenu à prouver l'assertion*. Or, il est depuis long-temps démontré que l'esprit est essentiellement différent du *mouvement*, et des autres propriétés de la matière, n'étant ni *étendu*, ni *divisible*.

Ainsi l'objection se renverse de fond en comble, puisque tout se réduit à savoir, si la matière et la pensée sont *une et même chose*, ce qui ne se peut soutenir sans absurdité.

Au surplus, il ne faut pas s'imaginer qu'en employant la prescription pour écarter cette difficulté, il soit impossible de l'attaquer par le fond. On peut prouver qu'alors même que l'esprit semble suivre les accidens du corps, il conserve les caractères distinctifs de son essence. Les athées, par exemple, produisent en triomphe la folie, les blessures au cerveau, les fièvres délirantes : afin d'étayer leur triste système, ces hommes infortunés sont obligés d'enrôler, pour auxiliaires, dans leur cause, tous les malheurs de l'humanité. Eh bien donc, ces fièvres, cette folie, que l'athéisme, c'est-à-dire le génie du mal, a fort raison d'appeler en preuve de sa réalité, que démontrent-elles après tout ? Je vois une *imagination* déréglée, mais un *entendement reglé*. Le fou et le malade apperçoivent des objets qui *n'existent pas*; mais raisonnent-ils *faux* sur ces objets ? Ils tirent d'une cause infirme des conséquences saines.

Pareille chose arrive à l'homme attaqué de la fièvre ; son ame offusquée dans la partie où se réfléchissent les images parce que l'imbécillité des sens ne lui transmet plus que des notions trompeuses ; mais la région des idées reste entière et inaltérable. Et tout de même qu'un feu allumé dans une vile matière, n'en est pas moins un feu pur, quoique nourri d'impurs alimens ; ainsi la pensée, flamme immortelle, s'élance

incorruptible du milieu de la corruption et de la mort.

Quant à l'influence des climats sur l'esprit, qui a été alléguée comme une preuve de la matérialité de la pensée, nous prions les lecteurs de faire quelque attention à notre réponse; car, au lieu de résoudre une simple objection, nous allons tirer, de la chose même qu'on nous oppose, une preuve singulière de l'immortalité de l'ame.

On a remarqué que la nature se montre plus forte au septentrion et au midi; c'est entre les Tropiques que se trouvent les plus grands quadrupèdes, les plus grands reptiles, les plus grands oiseaux, les plus grands fleuves, les plus hautes montagnes; c'est dans les régions du nord que nagent les poissons cétacées, et qu'on rencontre l'énorme fucus et le *pin gigantesque*. Si tout est effet de matière, combinaisons d'élémens, force de soleil, résultat du froid et du chaud, du sec et de l'humide; pourquoi l'homme seul est-il excepté de la loi générale? Pourquoi sa capacité physique et morale ne se dilate-t-elle pas avec celle de l'éléphant sous la ligne, et de la baleine sous le pôle? D'où vient que, tandis que la nature entière est changée par la latitude, l'homme reste toujours le même? Dira-t-on qu'il est, comme le bœuf, un animal de tous les pays? Mais le bœuf conserve son *instinct* en tout climat, et nous voyons, par rapport à l'homme, une chose bien différente.

Bien loin de suivre la loi générale des êtres, loin de se fortifier là où la matière est supposée plus active, l'homme, au contraire, s'affoiblit en raison de l'accroissement de la création animale autour de lui. L'Indien, le Péruvien, le Négre au midi; l'Esquimaux, le Lapon au nord en sont la preuve. Il y a plus; l'Amérique, où le mélange des limons et des eaux, donne à la végétation toute la vigueur d'une terre primitive, l'Amérique est pernicieuse aux races d'hommes, quoiqu'elle le devienne moins tous les jours, en raison de l'affoiblissement du principe matériel. L'homme n'a toute son énergie que dans les régions où les élémens moins vifs laissent un plus libre cours à la pensée, où cette pensée, pour ainsi dire, dépouillée de son vêtement terrestre, n'est gênée dans aucun de ses mouvemens, dans aucune de ses facultés.

Il faut donc reconnoître ici quelque chose, en opposition directe avec la nature passive; or, cette chose est notre ame immortelle. Elle répugne à toutes les opérations de la matière; elle est malade, elle languit quand elle en est trop touchée. Cet état de langueur de l'ame produit à son tour la débilité du corps; le corps, qui s'il eût été seul eût profité sous les feux du soleil, est contrarié par l'abattement de l'esprit. Que si l'on disoit que c'est, au contraire, le corps qui, ne pouvant supporter les extrémités du froid et du chaud, fait dégénérer l'ame en dégénérant

lui-même, ce seroit une seconde fois prendre l'effet pour la cause. Ce n'est pas le vase qui agit sur la liqueur, c'est la liqueur qui tourmente le vase ; et tous ces prétendus effets du corps sur l'ame, sont précisément les effets de l'ame sur le corps.

La double débilité mentale et physique des peuples du Nord et du Midi, la mélancolie dont ils semblent frappés, ne peuvent donc, selon nous, être attribués à une fibre trop relâchée ou trop tendue, puisque les mêmes accidens ne produisent pas le même effet dans les zônes tempérées. Cette affection plaintive des habitans du pôle et des Tropiques, est une véritable tristesse intellectuelle, produite par la position de l'ame, et par ses combats contre les forces de la matière. Ainsi, non-seulement Dieu a marqué sa sagesse par les avantages que le globe retire de la diversité des latitudes ; mais en plaçant l'homme sur cette échelle, il nous a démontré presque mathématiquement l'immortalité de notre essence, puisque l'ame se fait le plus sentir, là où la matière agit le moins, et que l'homme diminue, où la brute augmente.

Touchons une dernière objection.

« Si l'idée de Dieu est naturellement empreinte dans nos ames, elle doit devancer l'éducation, prévenir le raisonnement, se montrer dès l'enfance : or les enfans n'ont point l'idée de Dieu ; donc, etc. »

Dieu étant *esprit*, et ne pouvant être entendu que par l'*esprit*, un enfant chez qui la pensée n'est pas encore développée, ne sauroit concevoir le souverain Être. Pourquoi demander au cœur sa fonction la plus noble, lorsqu'il n'est pas achevé, lorsque le merveilleux ouvrage est encore entre les mains de l'ouvrier ? Un enfant comprend-il un homme ? comprend-il son père ?

Mais d'ailleurs est-il bien vrai que l'enfant n'ait pas au moins l'*instinct* de son créateur ? Nous pourrions en prendre à témoin ses petites rêveries, ses inquiétudes, ses craintes dans la nuit, et son penchant à lever les yeux vers le ciel. Voyez cet enfant qui, joignant ses deux mains innocentes ; répète après sa mère une prière au *bon Dieu*. Pourquoi ce jeune ange de la terre balbutie-t-il, avec tant d'amour et de pureté, le nom de ce souverain Etre qu'il ne connoît pas ?

Et qui pourroit, à la seule vue d'un nouveau-né, douter de la présence de Dieu dans cette petite créature ? En voici un qu'une nourrice porte dans ses bras. Qu'a-t-il dit qui donne tant de joie à ce vénérable vieillard, à cet homme fait, à cette jeune femme ? Deux ou trois syllabes à demi-formées, que personne n'a comprises ; et voilà des êtres raisonnables transportés d'allégresse, depuis l'aïeul, qui sait toutes les choses de la vie, jusqu'à la jeune mère qui les ignore encore. Qui donc a mis cette

puissance dans le verbe de l'homme ! Pourquoi le son d'une voix humaine vous remue-t-il si impérieusement ? Ce qui vous subjugue ici, est un mystère qui tient à des causes plus relevées, qu'à l'intérêt qu'on peut prendre en l'âge de cet enfant ; quelque chose vous dit que ces paroles inarticulées, sont les premiers bégayemens d'une pensée immortelle.

CHAPITRE V.

Danger et inutilité de l'Athéisme.

Il y a deux sortes d'athées bien distincts ; les premiers, conséquens dans leurs principes, déclarent, sans hésiter, qu'il n'y a point de Dieu, point d'ame, point de différence essentielle entre le bien et le mal, que le monde appartient aux plus forts et aux plus habiles, etc. ; du moins ceux-ci sont-ils francs, s'ils sont atroces. Les seconds sont les honnêtes gens de l'athéisme, les hypocrites de l'incrédulité ; absurdes personnages, mille fois plus dangereux que les autres, et qui, avec une douceur feinte, se porteroient à tous les excès, pour soutenir leur système.

Ces hommes prétendent que l'athéisme ne détruit ni le bonheur, ni la vertu, ni les justes autorités dans la vie, et qu'il n'y a point de condition où il ne soit aussi profitable d'être incrédule que d'être religieux : c'est ce qu'il convient d'examiner.

Si une chose doit être estimée en raison de son plus ou moins d'utilité, l'athéisme est bien méprisable, car il n'est bon à personne.

Parcourons la vie humaine, commençons par les pauvres et les infortunés, puisqu'ils font la majorité sur la terre. Eh bien ! innombrable famille des misérables, est-ce

à vous que l'athéisme est utile ? Répondez. Quoi ! pas une voix ! pas une seule voix ! J'entends un cantique d'espérance, et des soupirs qui montent vers le Seigneur ! Ceux-ci croient : passons aux heureux.

Il nous semble que l'homme heureux n'a aucun intérêt à être athée. Il est si doux pour lui de songer que ses jours se prolongeront au-delà de la vie ! Avec quel désespoir ne quitteroit-il pas ce monde ; s'il croyoit se séparer pour toujours du bonheur ? En vain tous les biens du siècle s'accumuleroient sur sa tête, ils ne serviroient qu'à lui rendre le néant plus affreux. Le riche peut aussi se tenir assuré que la religion augmentera ses plaisirs, en y mêlant une tendresse ineffable ; son cœur ne s'endurcira point ; il ne sera point rassasié par la jouissance, inévitable écueil des longues prospérités : la religion prévient la sécheresse de l'ame, et c'est ce que vouloit dire cette huile sainte, avec laquelle le christianisme consacroit la royauté, la jeunesse et la mort, pour les empêcher d'être stériles.

Le guerrier s'avance au combat, sera-t-il athée, cet enfant de la gloire ? Celui qui cherche une vie sans fin, consentira-t-il à finir ? Paroissez sur vos nues tonantes, innombrables soldats, antiques légions de la patrie ! Fameuses milices de la France, et maintenant milices du ciel, paroissez ! Dites aux héros de notre âge, du haut de la cité sainte, que le brave n'est pas tout entier

au tombeau, et qu'il reste après lui quelque chose de plus qu'une vaine renommée.

Tous les grands capitaines de l'antiquité ont été remarquables par leur religion : Epaminondas, libérateur de sa patrie, passoit pour le plus religieux des hommes ; Xénophon, ce guerrier-philosophe, étoit le modèle de la piété ; Alexandre, éternel exemple des conquérans, se disoit fils de Jupiter, chez les Romains, les anciens consuls de la République, les Cincinnatus, les Fabius, les Papyrius Cursor, les Paul Emile, les Scipion, ne mettoient leur espérance que dans la divinité du Capitole ; Pompée marchoit aux combats, en invoquant l'assistance divine ; César vouloit descendre d'une race céleste ; Caton, son rival, étoit convaincu de l'immortalité de l'ame ; Brutus, son assassin, croyoit aux puissances surnaturelles, et Auguste, son successeur, ne régna qu'au nom des dieux.

Parmi les nations modernes, étoit-ce un incrédule que ce fier Sycambre, vainqueur de Rome et des Gaules, qui, tombant aux pieds d'un prêtre, jettoit les fondemens de l'empire François ? Etoit-ce un incrédule que ce Saint Louis, arbitre des rois, et révéré même des infidèles ? Ce Duguesclin, dont le cercueil prenoit des villes, ce chevalier Bayard, sans peur et sans reproches, ce vieux connétable de Montmorency, qui disoit son chapelet au milieu des camps, étoient-ils des hommes sans foi ? Temps

plus merveilleux encore , où Bossuet ramenoit Turenne dans le sein de l'église ! Enfin, de nos jours mêmes et sous nos propres yeux , est-ce des athées qui ont abaissé la cîme des Pyrennées et des Alpes , effrayé le Rhin et le Danube , subjugué le Nil , fait trembler le Bosphore ; qui ont vaincu aux champs de Fleurus et d'Arcole , aux lignes de Weisseimbourg et aux pieds des pyramides , dans les vallées de Pampelune, et dans les plaines de la Bavière ; qui ont mis sur leur joug l'Allemagne et l'Italie , le Brabant et la Suisse , et les îles de la Batavie et les îles de la Grèce , Munich et Rome , Amsterdam et Malthe , Mayence et le Caire ? Est-ce des athées qui ont gagné plus de soixante batailles rangées , et pris plus de cent forteresses ; qui ont rendu vaine la coalition de huit grands empires , et fait trembler les souverains des Indes , derrière toutes les solitudes de l'Asie ? Est-ce des athées qui ont accompli tant de prodiges , ou bien est-ce des paysans chrétiens , de braves officiers qui avoient pratiqué toute leur vie les devoirs de la religion ? On ne voit pas que tous ces grands esprits , qui ne pouvoient s'abaisser jusqu'à croire en Dieu , se souciassent beaucoup d'aller aux combats Qu'il eût été beau pourtant de voir une armée d'incrédules , aux prises avec ces Cosaques , qui pensent monter au ciel en mourant sur le champ de bataille.

Il n'est point de caractère plus admirable

que celui d'un héros chrétien : le peuple qu'il défend le regarde comme son père : il protège le laboureur et les moissons ; il écarte les injustices ; c'est un ange de la guerre, que Dieu envoie pour adoucir ce fléau. Les villes ouvrent leurs portes au seul bruit de sa justice, les remparts tombent devant ses vertus ; il est l'amour du soldat et l'idole des nations ; il mêle au courage du guerrier, la charité évangélique, sa conversation touche et instruit, ses paroles ont une grâce de simplicité parfaite ; on est étonné de trouver tant de douceur dans un homme accoutumé à vivre au milieu des périls ; ainsi le miel se cache sous l'écorce d'un chêne qui a bravé les orages.

Concluons que, sous aucun rapport, l'athéisme n'est bon au guerrier.

Nous ne voyons pas qu'il soit plus utile dans les divers états de la nature, que dans les conditions de la société. Si la morale porte toute entière sur le dogme de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame ; un pere, un fils, un époux, une épouse, n'ont aucun intérêt à être incrédules. Eh ! comment, par exemple, concevoir qu'une femme puisse être athée ? Qui appuiera ce roseau, si la religion n'en soutient la fragilité ? Etre le plus foible de la nature, toujours à la veille de la mort, ou de la perte de ses charmes, qui le soutiendra cet être qui sourit et qui meurt, si son espoir n'est point au-delà d'une existence éphémère ?

Par le seul intérêt de sa beauté, la femme doit être pieuse. La douceur, la soumission, l'aménité, la tendresse, furent une partie des charmes que le Créateur prodigua à notre première mère, et la philosophie est mortelle à cette sorte d'attraits.

La femme qui a naturellement l'instinct du mystère, qui prend plaisir à se voiler; qui ne découvre jamais qu'une moitié de ses grâces et de sa pensée, qu'on peut deviner, mais non pas connoître; qui comme mère et comme vierge est pleine de secrets; qui séduit sur-tout par son ignorance, et que le ciel forma pour la vertu et le sentiment les plus mystérieux, la pudeur et l'amour; cette femme renonçant au doux instinct de son sexe, ira d'une main foible et téméraire, chercher à soulever l'épais rideau qui couvre la Divinité! A qui pense-t-elle plaire par cet effort ridicule et sacrilège? Croit-elle nous donner une grande idée de son génie, en joignant ces petits blasphêmes, et sa frivole métaphysique aux imprécations des Spinosa, et aux sophismes des Bayle? Sans doute: elle n'a pas dessein de choisir un époux; car, quel est l'homme de bon sens qui voudroit s'associer une compagne impie?

L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs: elle passe ses jours, ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer, ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête est vuide, son ame creuse,

l'ennui la dévore ; elle n'a ni Dieu, ni soins domestiques, pour remplir l'abyme de ses momens.

Mais le jour vengeur approche ; le Temps arrive, menant la Vieillesse par la main : le spectre aux cheveux blancs, aux épaules voûtées, aux mains de glace, s'assied sur le seuil du logis de la femme incrédule ; elle l'apperçoit, et pousse un cri. Mais qui peut entendre sa voix ? Est-ce un époux ? il n'y en a plus pour elle ! Depuis long-temps il s'est éloigné du théâtre de son déshonneur. Sont-ce des enfans ? perdus par une éducation impie et par l'exemple maternel, se soucient-ils de leur mère ? Si elle regarde dans le passé, elle n'y voit aucune route, car ses vertus n'y ont point laissé de traces. Pour la première fois, sa triste pensée se tourne vers le ciel : elle commence à croire qu'il eût été plus doux d'avoir une religion. Regret inutile ? la dernière punition de l'athéisme dans ce monde, est de desirer la foi sans pouvoir l'obtenir. Quand au bout de sa carrière, on reconnoît les mensonges d'une fausse philosophie, quand le néant, comme un astre funeste, commence à se lever sur l'horizon de la mort, on voudroit revenir à Dieu, et il n'est plus temps : l'esprit, abruti par l'incrédulité, rejette toute conviction. Oh ! qu'alors la solitude est profonde, lorsque la Divinité et les hommes se sont retirés à-la-fois ! Elle meurt cette femme ; elle expire entre les bras d'une garde

garde payée, ou d'un homme dégoûté par ses souffrances, qui trouve qu'elle a résisté au mal bien des jours; un cercueil de quelques pieds de long, renferme toute l'infortunée. On ne voit à ses funérailles, ni une fille échevelée, ni des gendres et des petits-fils en pleurs; digne pompe qui, avec la bénédiction du peuple et le chant des prêtres, accompagne au tombeau la mère de famille. Peut-être seulement quelque fils inconnu, qui ignore le secret de sa triste naissance, rencontre par hasard le convoi; il s'étonne de l'abandon de cette bière, et demande le nom du mort aux quatre porteurs, qui vont jeter aux vers le cadavre qui leur fut promis par la femme athée.

Que différent est le sort de la femme religieuse! Ses jours sont environnés de joie, sa vie est pleine d'amour; son époux, ses enfans, ses domestiques la respectent et la chérissent: tous reposent en elle une aveugle confiance, parce qu'ils croient fermement à la fidélité de celle qui est fidèle à son Dieu. La foi de cette chrétienne se fortifie par son bonheur, et son bonheur par sa foi: elle croit en Dieu, parce qu'elle est heureuse, et elle est heureuse, parce qu'elle croit en Dieu. Eh! que faut-il de plus à une mère pour être convaincue qu'il existe quelque part une félicité suprême, que de voir son enfant sourire? La bonté de la Providence ne se montre-t-elle pas toute entière dans le berceau de l'homme?

Quels accords touchans ! ne seroient-ils que les effets d'une insensible matière ? L'enfant naît, la mamelle est pleine ; la bouche du jeune convive n'est point armée, de peur de blesser la coupe du banquet maternel : il croît ; le lait devient plus nourrissant : on le sèvre ; la merveilleuse fontaine tarit. Cette femme si foible, a tout-à-coup acquis des forces qui lui font surmonter des fatigues, que ne pourroit supporter l'homme le plus robuste. Qu'est-ce qui la réveille au milieu de la nuit, au moment même où son fils va demander le repas accoutumé ? D'où lui vient cette adresse qu'elle n'avoit jamais eue ? Comme elle touche cette tendre fleur sans la briser ! ses soins semblent être le fruit de l'expérience de toute sa vie, et cependant c'est-là son premier né ; le moindre bruit épouvantoit la vierge ; où sont les armées, les foudres, les périls, qui feront pâlir la mère ? Jadis, il falloit à cette femme une nourriture délicate, une couche molle ; le moindre souffle de l'air l'incommodoit : à présent un pain grossier, une poignée de paille, la pluie et les vents ne lui importent guères, tandis qu'elle a dans sa mamelle une goutte de lait pour nourrir son fils, et dans ses haillons un coin de manteau pour l'envelopper.

Or, toute chose étant ainsi, il faudroit être bien obstiné, pour ne pas embrasser le parti où non-seulement la raison trouve

le plus grand nombre de preuves, mais où la morale, le bonheur, l'espérance, l'instinct même et tous les desirs de l'ame nous portent naturellement ; car, s'il étoit vrai, comme il est faux, que l'esprit tînt la balance égale entre Dieu et l'athéisme, encore est-il certain qu'elle pencheroit beaucoup du côté du premier : outre la moitié de sa raison, l'homme met de plus dans le bassin de Dieu, tout le poids de son cœur.

On sera tout-à-fait convaincu de cette vérité, si l'on examine la manière dont l'athéisme et la religion procèdent dans leur démonstration.

La religion ne se sert que de preuves générales ; elle ne juge que sur l'ordonnance des cieux, sur les loix immuables de l'univers ; elle ne voit que les grâces de la nature, les instincts charmans des animaux, et leurs belles convenances avec l'homme.

L'athéisme ne vous apporte que de honteuses exceptions ; il n'apperçoit que des désordres, des marais impurs, des volcans, des bêtes nuisibles ; et comme s'il cherchoit à se cacher dans la boue, il interroge les reptiles et les insectes, pour lui fournir des preuves contre Dieu.

La religion ne parle que de la grandeur et de la beauté de l'homme :

L'athéisme a toujours la lèpre et la peste à vous offrir.

La religion tire ses raisons de la sensibilité de l'ame, des plus doux attachemens de la vie, de la piété filiale, de l'amour conjugale, de la tendresse maternelle :

L'athéisme réduit tout à l'instinct de la bête ; et pour premier argument de son systême, il vous étale un cœur, que rien ne peut toucher.

Enfin la religion soutient que nos maux auront un terme ; elle nous console, elle essuie nos pleurs, elle nous assure d'une autre vie.

L'athéisme ne parle pas ainsi : dans son culte abominable, les douleurs humaines font fumer l'encens, la mort et le sacrificateur, l'autel un cercueil, et le néant la divinité.

CHAPITRE VI.

Fin des Dogmes du Christianisme. Etat des peines et des récompenses dans une autre vie. Elysée antique, etc.

L'EXISTENCE d'un Être suprême étant reconnue, et l'immortalité de l'ame accordée, il n'y a plus, quant au fond, de difficulté à admettre un état de récompenses et de châtimens après cette vie; les deux premiers dogmes entraînent de nécessité le troisième. Il ne s'agit donc plus que de faire voir combien celui-ci est moral et poétique dans les opinions chrétiennes, et combien la religion évangélique se montre encore ici supérieure à tous les cultes de la terre.

Dans l'Elysée des anciens, on ne trouve que des héros et des hommes qui avoient été heureux ou éclatans dans le monde; les enfans et apparemment les esclaves et les hommes obscurs (c'est-à-dire l'infortune et l'innocence), étoient relégués aux enfers. Et quelles récompenses pour la vertu, que ces banquets et ces danses dont l'éternelle durée suffisoit pour en faire un des tourmens du Tartare!

Mahomet promet d'autres jouissances. Son paradis est une terre de musc et de la plus pure farine de froment, qu'arrose le fleuve de vie, et l'Acawtar, rivière qui prend sa source sous les racines du *Tuba*, ou l'arbre du bonheur.

Des fontaines dont les grottes sont d'ambre gris et les bords d'aloès, murmurent sous des palmiers d'or. Sur les rives d'un lac quadrangulaire, reposent mille coupes faites d'étoiles, dont les ames prédestinées se servent pour puiser l'onde. Tous les élus assis sur des tapis de soie, à l'entrée de leurs tentes, mangent le globe de la terre, réduit par Allah en un merveilleux gâteau. Des eunuques et soixante-douze filles aux yeux noirs, leur servent dans trois cents plats d'or le poisson Nun, et les côtes du buffle Bâlam. L'ange Israfil chante incessamment des beaux cantiques; les filles immortelles mêlent leurs voix à ses concerts, et les ames des poëtes vertueux, retirées dans la glotte de certains oiseaux, qui voltigent sur l'*arbre du bonheur*, accompagnent le chœur céleste. Cependant des cloches de crystal, suspendues aux palmiers d'or, sont mélodieusement agitées par un vent sorti du trône de Dieu (1).

---

(1) Le Coran et les poëtes Arabes.

Les joies du ciel des Scandinaves, étoient sanglantes ; mais il y avoit de la grandeur dans les plaisirs attribués aux ombres guerrières, et dans le pouvoir qu'elles avoient de diriger les tourbillons : ce paradis étoit le résultat du genre de vie que menoit le barbare du nord. Errant sur des grêves sauvages, cette triste voix qui sort de l'Océan, faisoit tomber son ame en d'immenses rêveries ; égaré de pensée en pensée, comme les flots de murmure en murmure, dans le vague de ses desirs, il se mêloit aux élémens, montoit sur les nues errantes, balançoit les forêts dépouillées, et voloit sur les mers avec les tempêtes.

Les enfers des nations infidèles sont aussi capricieux que leur ciel : nous nous réservons à parler du Tartare, dans les parties littéraires, où nous allons entrer à l'instant. Quoi qu'il en soit, les récompenses que le christianisme promet à la vertu, et les châtimens qu'il annonce au crime se font reconnoître au premier coup-d'œil pour les véritables. Le ciel et l'enfer des chrétiens ne sont point imaginés d'après les mœurs particulières d'un peuple, mais fondés sur des idées générales qui conviennent à toutes les nations à toutes les classes de la société. Ecoutez ce qu'il y a de plus simple et de plus sublime en quelques mots : — Le bonheur du juste consistera dans

l'autre vie à posséder Dieu avec plénitude ; — le malheur de l'impie sera de connoître les perfections de Dieu, et d'en être à jamais privé.

A cette peine du *dam*, le christianisme joint comme toutes les autres religions, la peine du *sang*.

Il seroit difficile de trouver quelque chose de plus philosophique que ce dogme chrétien : mais : on dira peut-être que le christianisme ne fait que répéter à ce sujet les leçons des écoles de Platon et de Pythagore. On convient donc au moins que la religion chrétienne n'est pas la religion des *petits esprits*, puisqu'on avoue que ces dogmes sont ceux des sages.

En effet, les Gentils reprochoient aux premiers fidèles, de n'être qu'une secte de philosophes ; mais fût-il certain (ce qui n'est pas prouvé) que la docte antiquité eût, touchant un état futur, les mêmes notions que le christianisme ; autre est toutefois une vérité renfermée dans un petit cercle de disciples choisis, autre une vérité qui est devenue la manne commune du peuple. Ce que les plus beaux génies de la Grèce ont trouvé par un dernier effort de raison, s'enseigne publiquement aux carrefours de nos cités ; et le manœuvre peut acheter pour quelques deniers, dans

le catéchisme de ses enfans, les secrets les plus sublimes des sectes antiques.

Nous ne dirons rien à présent du purgatoire, parce que nous le considérons ailleurs sous ses rapports moraux et poétiques. Quant au principe, qui établit ce lieu d'expiation, il est fondé sur la raison même, puisqu'il y a un état de tiédeur entre le vice et la vertu, qui ne mérite, ni les peines de l'enfer, ni les récompenses du ciel.

CHAPITRE VII.

Jugement dernier.

Les Pères ont été de différentes opinions, sur l'état immédiat de l'ame du juste, après sa séparation d'avec le corps. Saint Augustin pense qu'elle va dans un séjour de paix, en attendant qu'elle se réunisse à sa chair incorruptible (1). Saint Bernard croit qu'elle est reçue dans le ciel, où elle contemple l'humanité de Jesus-Christ, mais non sa divinité, dont elle ne jouira qu'après la résurrection (2); mais dans quelques autres endroits de ses sermons, il assure qu'elle entre immédiatement dans la plénitude du bonheur céleste (3); et c'est le sentiment que l'église paroît avoir adopté.

Mais comme il est juste que le corps et l'ame, qui ont commis ou pratiqué ensemble, ou la faute ou la vertu souffrent ou soient récompensés ensemble, la religion nous enseigne que celui qui nous tira de la poussière, nous en rappelera une seconde fois, pour comparoître à son tribunal. L'école stoïque croyoit ainsi que les chrétiens,

(1) *De Trinit.* lib. XV, cap. 25.

(2) *Serm. in Sanct. omn.* 1-2-3. *De Considerat.* lib. V. cap. 4.

(3) *Serm. II de S. Malac.* n. 5. *Serm. de S. Vict.* n. 4.

à l'enfer, au paradis, au purgatoire, et à la résurrection des corps (1), et l'idée confuse de ce dernier dogme étoit aussi répandu chez les mages (2). Mais comment des atômes dispersés dans tous les élémens, pourront-ils se réunir pour former les mêmes corps ? Il y a long-temps que cette objection a été faite, et la plupart des Pères y ont répondu (3). « Explique-moi comment » tu es, dit Tertullien, et je te dirai com» ment tu seras (4). »

Rien n'est plus frappant et plus formidable, que ce moment de la fin des siècles, annoncé par le christianisme ?

En ce temps-là, des signes funestes se manifesteront dans les cieux : le puits de l'abyme s'ouvrira ; les sept anges verseront les sept coupes pleines de la colère ; les peuples malades s'entre-tueront, les mères entendront leurs fruits se plaindre dans leur sein, et la mort parcourra les royaumes sur son cheval pâle.

(1) Seneq. ep. 90. *id.* ad Marc. Laërt. lib. VIII. Plut. in Resig. stoïc. et in fac. lun.

(2) Hyde, *Rel. pers.* Plut. *de Is. et Osir.*

(3) S. Cyrille, év. de Jérus. Catéch. XVIII. S. Grég. Nic. *Orat. pro Res. carn.* S. August. *de Civ. Dei.* lib. XX. S. Chrys. *Homel. in Resur. carn.* S. Greg. pap. dial. IV. S. Amb. *Serm. in Fid. res.* S. Epiph. Ançyrot. p. 88.

(4) In Apologet.

Cependant la terre commence à trembler sur ses bases, et la lune sous un voile sanglant achève à peine sa course accoutumée : les astres menaçans pendent à demi-détachés de leur voûte ; le monde est en agonie. Tout-à-coup l'heure fatale vient à frapper : Dieu suspend les flots de la création, et le monde a passé comme un fleuve tari.

L'ange du jugement fait alors entendre sa trompette ; il crie : *Morts ! réveillez-vous !* Les sépulcres se fendent à grand bruit, le genre humain sort à-la-fois du tombeau, et les races assemblées s'étendent dans la profonde Josaphat.

Voici apparoître le Fils de l'Homme sur les nuées, les puissances de l'enfer remontent du fond de l'abyme, pour assister au dernier arrêt prononcé sur les siècles : les boucs et les brebis sont séparés, les méchans s'enfoncent dans le gouffre, les justes triomphans montent dans les cieux : Dieu rentre dans son repos, et par-tout règne l'éternité.

CHAPITRE VIII.

Bonheur des Justes.

On demande quelle est cette plénitude de bonheur céleste, promise à la vertu par le christianisme ; on se plaint de sa trop grande mysticité : « du moins, dans » le système mythologique, dit-on, on » pouvoit se former une image des plaisirs » des ombres heureuses ; mais comment » comprendre la félicité des élus ? »

Fénélon l'a cependant devinée cette félicité, lorsqu'il fait descendre Télémaque au séjour des mânes : son élysée est visiblement un paradis chrétien. Comparez cette description à l'élysée de l'Enéide, et vous verrez quels progrès le christianisme a fait faire à la raison et au cœur de l'homme.

« Une lumière pure et douce se répand » autour des corps de ces hommes justes, » et les environne de ses rayons comme » d'un vêtement : cette lumière n'est point » semblable à la lumière sombre, qui » éclaire les yeux des misérables mortels, » et qui n'est que ténèbres ; c'est plutôt » une gloire céleste qu'une lumière : elle » pénètre plus subtilement les corps les » plus épais, que les rayons du soleil ne » pénètrent le plus pur crystal : elle n'é-

» blouit jamais ; au contraire, elle fortifie » les yeux, et porte dans le fond de l'ame » je ne sais quelle sérénité : c'est d'elle » seule que les hommes bienheureux sont » nourris ; elle sort d'eux, et elle y entre ; » elle les pénètre, et s'incorpore à eux, » comme les alimens s'incorporent à nous. » Ils la voient, ils la sentent, ils la res- » pirent ; elle fait naître en eux une source » intarissable de paix et de joie : ils sont » plongés dans cet abyme de délices, » comme les poissons dans la mer ; ils » ne veulent plus rien ; ils ont tout, sans » rien avoir, car ce goût de lumière pure, » appaise la faim de leur cœur. . . . . .

. . . .

» Une jeunesse éternelle, une félicité sans » fin, une gloire toute divine, est peinte » sur leur visage : mais leur joie n'a » rien de folâtre ni d'indécent ; c'est une » joie douce, noble, pleine de majesté ; » c'est un goût sublime de la vérité et de » la vertu qui les transporte : ils sont » sans interruption, à chaque moment, » dans le même saisissement de cœur où » est une mère qui revoit son cher fils » qu'elle avoit cru mort ; et cette joie, » qui échappe bientôt à la mère, ne s'enfuit » jamais du cœur des hommes (1). »

Les plus belles pages du Phédon sont

---

(1) Liv. XIX.

moins divines que cette peinture ; et cependant Fénélon, resseré dans les bornes de sa fiction n'a pu attribuer aux Ombres tout le bonheur, qu'il eût retracé dans les véritables élus.

Le plus pur de nos sentimens dans ce monde, c'est l'admiration ; mais cette admiration terrestre est toujours mêlée de foiblesse, soit dans l'objet qui admire, soit dans l'objet admiré. Qu'on imagine un être parfait, source de tous les êtres, en qui se voit clairement et saintement le secret des choses, et tout ce qui fut, est, et sera ; qu'on suppose en même temps une ame exempte d'envie et de besoin, incorruptible, inaltérable, infatigable, capable d'une attention sans-fin ; qu'on se la figure contemplant le Tout-Puissant, puisant sans cesse en lui de nouvelles connoissances et de nouvelles perfections, passant d'admiration en admiration, et ne s'appercevant de son existence, que par le sentiment prolongé de cette même admiration ; concevez de plus Dieu comme souveraine beauté, comme principe universel d'amour ; représentez-vous toutes les amitiés de la terre, venant se perdre ou se réunir dans cet abyme de sentimens, ainsi que des gouttes d'eau dans la mer, de sorte que l'ame fortunée aime Dieu uniquement, sans pourtant cesser d'aimer les amis qu'elle eut ici-bas ; persuadez-vous enfin que le prédestiné a la conviction intime que

son bonheur ne finira point : alors vous aurez une idée, quoiqu'à la vérité très-imparfaite, de la félicité des justes ; alors vous comprendrez, que tout ce que le chœur des bienheureux, puisse faire entendre, c'est ce cri de *Saint ! Saint ! Saint !* qui meurt et renaît éternellement, dans l'extase éternelle des cieux.

FIN DU TOME PREMIER.

APPENDICE

APPENDICE
DU TOME PREMIER.

I.

Cette Babel des sciences et de la raison. Pag. 7.

L'ENCYCLOPÉDIE est un fort mauvais ouvrage ; mais pour qu'on ne croie pas que ce jugement me soit entiérement dicté par mes opinions, Voici ce que dit lui-même M. de Voltaire :

» J'ai vu par hasard quelques articles de ceux qui se » font, comme moi, les garçons de cette grande bouti- » que ; ce sont, pour la plupart, des dissertations sans » méthode. On vient d'imprimer dans un journal, l'ar- » ticle *Femme*, qu'on tourne horriblement en ridicule. » Je ne peux croire, que vous ayez souffert un tel ar- » ticle dans un ouvrage si sérieux : *Chloé presse du ge- » nou un petit-maître, et chiffonne les dentelles d'un autre*, » il semble que cet article soit fait pour le laquais de » Gil-Blas.

» J'ai vu *Enthousiasme*, qui est meilleur ; mais on n'a » que faire d'un si long discours, pour savoir que l'en- » thousiasme doit être gouverné par la raison. Le lec- » teur veut savoir d'où vient ce mot, pourquoi les an- » ciens le consacrèrent à la divination, à la poésie, à » l'éloquence, au zèle de la superstition ; le lecteur veut » des exemples de ce transport secret de l'ame, appellé » enthousiasme; ensuite il est permis de dire que la raison » qui préside à tout, doit aussi conduire ce transport. » Enfin, je ne voudrois dans votre *dictionnaire*, que vérité » et méthode. Je ne me soucie pas qu'on me donne son avis » particulier sur la *comédie*, je veux qu'on m'en apprenne » la naissance et les progrès chez chaque nation. Voilà ce » qui plaît, voilà ce qui instruit ; on ne lit point ces » petites déclamations dans lesquelles un auteur ne donne » que ses propres idées, qui ne sont qu'un sujet de » dispute. »

Correspondance de Voltaire et de d'Alembert, vol. Ier., *pag.* 19. *éd. In-8 de Beaumarchais.*

Pag. 25. ». Vous m'encouragez à vous représenter en » général qu'on se plaint de la longueur des dissertations » vagues et sans méthode, que plusieurs personnes vous « fournissent pour se faire valoir ; il faut songer à l'ou» vrage et non à soi. Pourquoi n'avez vous pas recom» mandé une espèce de protocole à ceux qui vous ser» vent, étymologies, définitions, exemples, raisons, clar» té et briéveté ? Je n'ai vu qu'une douzaine d'articles ; » mais je n'y ai rien trouvé de tout cela ....

» ....

Pag. 62. ». Je cherche dans les articles dont vous me » chargez, à ne rien dire que de nécessaire, et je » crains de n'en pas dire assez ; d'un autre côté, je » crains de tomber dans la déclamation. Il me paroît » qu'on vous a donné plusieurs articles remplis de ce » défaut ; il me revient toujours qu'on s'en plaint beau» coup ; le lecteur ne veut qu'être instruit, et il ne l'est » point du tout par les dissertations vagues et puériles ; » qui, pour la plupart, renferment des paradoxes, des » idées hasardées, dont le contraire est souvent vrai ; » des phrases ampoulées, des exclamations qu'on siffle» roit dans une académie de province. »

II.

Soit qu'on recherche les vestiges de ce dogme, (la Trinité) répandu dans le vieil Orient.

.... Pag. 17.

Pour ne plus revenir sur les anciennes traditions de l'Ecriture, dispersées par toute la terre, telles que celles de la Trinité, de l'Incarnation, de la Chûte de l'homme du Déluge, de la Résurrection des morts, etc. etc., je les réunirai toutes ici.

Trinité.

La Trinité fut connue des Egyptiens, comme on le voyoit par l'inscription grecque du grand obélisque du cirque majeur, à Rome:

Μέγας Θεος, le grand Dieu; Θεόγενετός, l'Engendré de Dieu, et Παμφελεγγες, le Tout-brillant, (Apollon, l'Esprit.)

Héraclide de Pont, et Porphyre, rapportent un fameux oracle de Sérapis:

Πρῶτα Θεος, μετέπειτα λογος, ϗ πνεῦμα σὺν αὐτοῖς
Συμφυτα δή τρεῖα πάντα, ϗ εἰς ἓν ἰόντα. ...

Les Mages avoient la Trinité dans leurs Oromasis; Mitris et Araminis, ou Oramase, Mitra et Arimane.

Platon semble parler de ce dogme dans plusieurs endroits de ses ouvrages.

Non-seulement, dit Dacier, on prétend qu'il a connu le Verbe, fils éternel de Dieu; on soutient même qu'il a connu le Saint-Esprit, et qu'ainsi il a eu quelque idée de la très-sainte Trinité, car il écrit au jeune Denys:

» *Il faut que je déclare à Archédémus ce qui est beaucoup plus précieux et plus divin, et que vous avez grande envie de savoir; puisque vous me l'avez envoyé exprès; car; selon ce qu'il m'a dit, vous ne croyez pas que je vous aie suffisamment expliqué ce que je pense sur la nature du premier principe; il faut vous l'écrire par énigmes, afin que si ma lettre est interceptée sur terre ou sur mer, celui qui la lira n'y puisse rien comprendre. Toutes choses sont autour de leur roi; elles sont à cause de lui, et il est seul la cause des bonnes choses, second pour les secondes, et troisième pour les troisièmes* » (1).

(1) Dacier cite le tom. III, lettre. II, pag. 312, apparemment du Platon de Serranus; mais tous les Platon de Serranus et de Ficin de la Bibliotèque nationale, ne donnent ni le même tome, ni la même page, ni la même lettre.

» Dans *l'Epinonies* et ailleurs, il établit pour principes
» le premier bien, le Verbe ou l'entendement, de l'ame.
» Le premier bien, c'est Dieu ......; le Verbe, ou
» l'entendement ; c'est le fils de ce premier bien qui l'a
» engendré semblable à lui ; et l'ame, qui est le terme
» entre le père et le fils, c'est le Saint-Esprit. » (*Les œuvres de Plat. trad. par Dacier*, tom. I, pag. 194.)

Platon avoit emprunté cette doctrine de la Trinité, de Timée de Locres, qui la tenoit lui-même de l'école italique. Marsile Ficin, dans une de ces remarques sur Platon, montre d'après Jamblique, Porphyre, Platon et Maxime de Tyr, que les Pythagoriciens connoissoient aussi l'excellence du tonnèrre. Pythagore l'a même indiqué dans ce symbole :

Προτίμα το σχῆμα, καὶ βῆμα καὶ Τριώβολον.

Honorato in primis habitum, tribunal et Triobolum.

Aux Indes, la Trinité est connue.

» Ce que j'ai vu de plus marqué et de plus étonnant
» dans ce genre, dit le père Calmette, (*Lett. Edif.*
» tom. XIV, pag. 9.) c'est un texte tiré de lamaastam-
» bam, l'un de leurs livres.... Il commence ainsi : Le
» Seigneur, le bien, le grand Dieu, dans sa bouche est
» la parole. (Le terme dont ils se servent la personnifie.)
» Il parle ensuite du Saint-Esprit, en ces termes : *Ventus:*
» *seu spiritus perfectus*, et finit par la création, en l'attri-
» buant à un seul Dieu. »

Au Thibet.

Voici ce que j'appris de la religion du Thibet : » Ils
» appellent Dieu Konciosa, et ils semblent avoir quelque
» idée de l'adorable Trinité ; car tantôt ils le nomment
» Koncikocik, Dieu-un, et tantôt Koncioksum, Dieu
» trin. Ils se servent d'une espèce de chapelet sur le-
» quel ils prononcent ces paroles : *Om*, *ha*, *hum*.
» Lorsqu'on leur en demande l'explication, ils répondent
» que *om* signifie intelligence ou bras ; c'est-à-dire, puis-
» sance ; que *ha* est la parole ; que *hum* est le cœur ou
» l'amour, et que ces trois mots signifient Dieu. »
(*Lett. Edif. tom. XII*; *pag.* 437.).

Les missionnaires Anglois à Otaïti, ont trouvé quel-

ques traces de la Trinité, parmi les dogmes réligieux des habitans de cette île. Je ne puis citer le passage ; n'ayant plus la relation du voyage.

Résurrection.

Les Egyptiens espéroient revivre après avoir passé mille ans dans la tombe. (*Hérodot. et Diodor. Sicul.*)

Les vers Sibyllirs cités par Bocchus, (*in Sollin.*, *ch.* 8.) Lectance, (*lib. VII*, *cap.* 29 ; *lib. IV*, *cap.* 15, 18 et 19.) Eusèbe, parlent de la résurrection des corps, du jugement dernier, etc.

Καὶ τότ ἀναστήσω νεκροὺς μοὶ πρὶν ἀναλύσας.

Et ailleurs,

Αὐτὸς ὁ παντοκράτωρ ὅτ᾽ ἂν ἔλθῃ βήματι κρῖναι.
Ζώων ϗ νεκύων ψυχὰς, ϗ κόσμον ἅπαντα.

Pline, en se moquant de Démocrite, nous apprend quelle étoit l'opinion de ce philosophe, touchant une résurrection. *Similis et de asservandis corporibus hominum, ac reviviscendis promissa a Democrito vanitas, qui non vixit ipse.* (Lib. VII, cap. 55.)

La résurrection est clairement exprimée dans ces beaux vers de Phocylide, sur les cendres des morts.

Οὐ καλὸν ἁρμονίην ἀναλυέμεν ἀνθρώποιο, etc.

. . . .

Virgile parle obscurément du dogme de la résurrection, dans son sixième livre de l'Enéide.

Les vérités de l'Ecriture se retrouvent jusques chez les sauvages du Nouveau-Monde.

» Vous avez pu voir, dans la fable d'Atahentsic chassée du ciel, quelques vestiges de l'histoire de la première femme exilée du paradis terrestre, en punition de sa

désobéissance, et la tradition du déluge, aussi bien que l'arche dans laquelle Noé se sauva avec sa famille. Cette circonstance m'empêche d'adhérer au sentiment du P. de Acosta, qui prétend que cette tradition ne regarde pas le déluge universel, mais un déluge particulier à l'Amérique. En effet : les Algonquins et presque tous les peuples, qui parlent leur langue, supposant la création du premier homme, disent que sa postérité ayant péri presque toute entière par une inondation générale, un nommé *Messou*, d'autres l'appellent *Saketchak*, qui vit toute la terre abîmée sous les eaux par le débordement d'un lac, envoya un corbeau au fond de cet abime pour lui en rapporter de la terre: que ce corbeau ayant mal fait sa commission, il y envoya un rat musqué; qui réussit mieux; que de ce peu de terre que l'animal lui avoit apporté, il rétablit le monde dans son premier état: qu'il tira des flèches contre les troncs des arbres; qui paroissoient encore, et que ses flèches se changèrent en branches: qu'il fit plusieurs autres merveilles, et que par reconnoissance du service que lui avoit rendu le rat musqué, il épousa une femelle de son espèce; dont il eut des enfans qui repeuplèrent le monde : qu'il avoit communiqué son immortalité à un certain sauvage, et la lui avoit donnée dans un petit paquet, en lui défendant de ne le point ouvrir, sous peine de perdre un don si précieux.

Enfin le père Bouchet, dans sa lettre à l'évêque d'Avranches, donne les détails les plus curieux sur les rapports des fables indiennes avec les principales vérités de notre religion, et des traditions de l'Ecriture : les mémoires de la société Angloise de Calcuta, maintenant sous presse; confirment à la lettre tout ce que dit ici le savant missionnaire François.

» La plupart des Indiens assurent que ce grand nombre de divinités qu'ils adorent aujourd'hui, ne sont que des dieux subalternes et soumis au souverain Etre, qui est également le seigneur des dieux et des hommes. Ce grand Dieu; disent-ils, est infiniment élevé au dessus de tous les êtres; cette distance infinie empêchoit qu'il eût aucun commerce avec de foibles créatures. Quelle proportion en effet, continuent-ils, entre un être infiniment parfait et des êtres créés, remplis, comme nous, d'imperfections et de foiblesses? C'est pour cela même,

selon eux, que *Parabaravastou*, c'est-à-dire, *le Dieu suprême*, a créé trois dieux inférieurs ; savoir : *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*. Il a donné au premier la puissance de créer : au second, le pouvoir de conserver ; et au troisième, le droit de détruire. »

» Mais ces trois dieux, qu'adorent les Indiens, sont, au sentiment de leurs savans, les enfans d'une femme qu'ils appellent *Parachatti*, c'est-à-dire *la puissance suprême*. Si l'on réduisoit cette fable à ce qu'elle étoit dans son origine, on y découvriroit aisément la vérité, toute obscurcie qu'elle est par les idées ridicules que l'esprit de mensonge y a ajoutées. »

» Les premiers Indiens ne vouloient dire autre chose, sinon que tout ce qui se fait soit dans le monde, soit par la création qu'ils attribuent à *Bruma*, soit par la conservation qui est le partage de *Vichnou*, soit enfin par les différens changemens qui sont l'ouvrage de *Routren*, vient uniquement de la puissance absolue du *Parabaravastou*, ou du Dieu suprême. Ces esprits charnels ont fait ensuite une femme de leur *Parachatti*, et lui ont donné trois enfans, qui ne sont que les principaux effets de la toute puissance. En effet *Chatti*, en langue, indienne, signifie puissance, et *Para*, suprême ou absolue.

» Cette idée, qu'ont les Indiens d'un être infiniment supérieur aux autres divinités, marque au moins que leurs anciens n'adoroient effectivement qu'un Dieu, et que le *Polythéisme* ne s'est introduit parmi eux, que de la manière dont il s'est répandu dans tous les pays idolâtres. »

Je ne prétends pas, Monseigneur, que cette première connoissance prouve d'une manière bien évidente le commerce des Indiens avec les Egyptiens, ou avec les Juifs. Je sais que sans un tel secours, l'auteur de la nature a gravé cette vérité fondamentale dans l'esprit de tous les hommes, et qu'elle ne s'altère chez eux que par le déréglement et la corruption de leur cœur. C'est pour la même raison que je ne vous dis rien de ce que les Indiens ont pensé sur l'immortalité de nos ames, et sur plusieurs autres vérités semblables. »

» Je m'imagine cependant que vous ne serez pas fâché de savoir comment nos Indiens trouvent expliqué, dans leurs auteurs, la ressemblance de l'homme avec le

souverain Etre. Voici ce qu'un savant Brame m'a assuré avoir tiré, sur ce sujet, d'un de leurs plus anciens livres. Imaginez-vous, dit cette auteur, un million de grands vases tous remplis d'eau sur lesquels le soleil répand les rayons de sa lumière : ce bel astre, quoique unique, se multiplie en quelque sorte et se peint tout entier, en un moment, dans chacun de ces vases ; on en voit par-tout une image très-ressemblante. Nos corps sont ces vases remplis d'eau : le soleil est la figure du souverain Etre ; et l'image du soleil, peinte dans chacun de ces vases, nous représente assez naturellement notre ame créée à la ressemblance de Dieu même. »

» Je passe, Monseigneur, à quelques traits plus marqués et plus propres à satisfaire un discernement aussi exquis que le vôtre : trouvez bon que je vous raconte ici simplement les choses telles que je les ai apprises ; il me seroit fort inutile, en écrivant à un aussi savant prélat que vous, d'y mêler mes réflexions particulières. »

» Les Indiens, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, croient que *Bruma* est celui des trois dieux subalternes qui a reçu du Dieu suprême la puissance de créer. Ce fut donc *Bruma* qui créa le premier homme : mais ce qui fait à mon sujet, c'est que *Bruma* forma l'homme du limon de la terre encore toute récente ; il eut à la vérité quelque peine à finir son ouvrage ; il y revint à plusieurs fois, et ce ne fut qu'à la troisième tentative que ces mesures se trouvèrent justes. La fable a ajouté cette dernière circonstance à la vérité ; et il n'est pas surprenant qu'un dieu du second ordre ait eu besoin d'apprentissage pour créer l'homme dans la parfaite proportion de toutes les parties où nous le voyons. Mais si les Indiens s'en étoient tenus à ce que la nature, et probablement le commerce des Juifs leur avoient enseigné de l'unité de Dieu, ils se seroient aussi contentés de ce qu'ils avoient appris par la même voie de la création de l'homme : ils se seroient bornés à dire, comme ils font après l'Ecriture sainte, que l'homme fut formé du limon de la terre toute nouvellement sortie des mains du Créateur. »

» Ce n'est pas tout, Monseigneur ; l'homme une fois créé par *Bruma*, avec la peine dont je vous ai parlé le nouveau créateur fut d'autant plus charmé de sa créa-

ture, qu'elle lui avoit plus coûté à perfectionner. Il s'agit maintenant de la placer dans une habitation digne d'elle. »

» L'Ecriture est magnifique dans la description qu'elle nous fait du paradis terrestre. Les Indiens ne le sont guéres moins dans les peintures qu'ils nous tracent de leur *Chorcam*; c'est, selon eux, un jardin de délices où tous les fruits se trouvent en abondance : on y voit même un arbre dont les fruits communiqueroient l'immortalité, s'il étoit permis d'en manger. Il seroit étrange que des gens qui n'auroient jamais entendu parler du paradis terrestre, en eussent fait, sans le savoir, une peinture si ressemblante. »

» Ce qu'il y a de merveilleux, Monseigneur, c'est que les dieux inférieurs, qui, dès la création du monde se multiplièrent à l'infini, n'avoient pas, ou du moins n'étoient pas sûrs d'avoir le privilège de l'immortalité, dont ils se seroient cependant fort accommodés. Voici une histoire que les Indiens racontent à cette occasion. Cette histoire, toute fabuleuse qu'elle est, n'a point assurément d'autre origine que la doctrine des Hébreux, et peut-être même celle des chrétiens ».

» Les dieux, disent nos Indiens, tentèrent toutes sortes de voies pour parvenir à l'immortalité. A force de chercher, ils s'avisèrent d'avoir recours à l'arbre de vie qui étoit dans le *Chorcam*. Ce moyen leur réussit, et en mangeant de temps en temps des fruits de cet arbre, ils se conservèrent le précieux trésor qu'ils ont tant d'intérêt de ne pas perdre. Un fameux serpent nommé *Cheien*, s'apperçut que l'arbre de vie avoit été découvert par les dieux du second ordre ; comme apparemment on avoit confié à ses soins la garde de cet arbre, il conçut une si grande colère de la surprise qu'on lui avoit faite, qu'il répandit sur-le champ une grande quantité de poison : toute la terre s'en ressentit, et pas un homme ne devoit échapper aux atteintes de ce poison mortel ; mais le dieu *Chiven* eut pitié de la nature humaine ; il parut sous la forme d'un homme, et avala sans façon tout le venin dont le malicieux serpent avoit infecté l'univers. »

» Vous voyez, Monseigneur, qu'à mesure que nous avançons, les choses s'éclaircissent toujours un peu. Ayez la patience d'écouter une nouvelle fable que je vais vous raconter ; car certainement je me tromperois si je m'enga-

geois à vous dire quelque chose de plus sérieux, vous n'aurez pas de peine à y démêler l'histoire du déluge, et les principales circonstances que nous en rapporte l'Ecriture. »

» Le Dieu *Routrem*, (c'est le grand destructeur des êtres créés) prit un jour la résolution de noyer tous les hommes, dont il prétendoit avoir lieu de n'être pas content. Son dessein ne put être si secret, qu'il ne fut pressenti par *Vichnou*, conservateur des créatures. Vous verrez, Monseigneur; qu'elles lui eurent, dans cette rencontre; une obligation bien essentielle. Il découvrit donc précisément le jour auquel le déluge devoit arriver. Son pouvoir ne s'étendoit pas jusqu'à suspendre l'exécution des projets du dieu *Routrem*; mais aussi sa qualité de dieu conservateur des choses créées, lui donnoit droit d'en empêcher, s'il y avoit moyen, l'effet le plus pernicieux; et voici la manière dont ils s'y prit. »

» Il apparut un jour à *Sattiavarti* son grand confident, et l'avertit en secret qu'il y auroit bientôt un déluge universel, que la terre seroit inondée, et que *Routrem* ne prétendoit rien moins que d'y faire périr tous les hommes et tous les animaux; il l'assura cependant qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui, et qu'en dépit de *Routrem*, il trouveroit bien moyen de le conserver et de se ménager à soi-même ce qui lui seroit nécessaire pour repeupler le monde. Son dessein étoit de faire paroître une barque merveilleuse au moment que *Routrem* s'y attendroit le moins, d'y enfermer une bonne provision d'au moins huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres. Il falloit au reste que *Sattiavarti* se trouvât au temps du déluge sur une certaine montagne fort haute, qu'il eut soin de lui faire bien reconnoître. Quelque temps après *Sattiavarti*, comme on le lui avoit prédit, apperçut une multitude infinie de nuages qui s'assembloient : il vit avec tranquillité l'orage se former sur la tête des hommes coupables; il tomba du ciel la plus horrible pluie qu'on vit jamais. Les rivières s'enflèrent et se répandirent avec rapidité sur toute la surface de la terre; la mer franchit ses bornes; et se mêlant avec les fleuves débordés, couvrit en peu de temps les montagnes les plus élevées : arbres, animaux, hommes, villes, royaumes, tout fut

submergé ; tous les êtres animés périrent et furent détruits. »

» Cependant *Sattiavarti*, avec quelques-uns de ces pénitens, s'étoit retiré sur la montagne ; il y attendoit le secours dont le dieu l'avoit assuré ; il ne laissa pas d'avoir quelques momens de frayeur. L'eau qui prenoit toujours de nouvelles forces ; et qui s'approchoit insensiblement de sa retraite, lui donnoit de temps en temps de terribles alarmes ; mais dans l'instant qu'il se croyoit perdu, il vit paroître la barque qui devoit le sauver ; il y entra incontinent avec les dévots de sa suite : les huit cent quarante millions d'ames et de semences d'êtres s'y trouvèrent renfermées. »

» La difficulté étoit de conduire la barque et de la soutenir contre l'impétuosité des flots qui étoient dans une furieuse agitation. Le dieu *Vichnou* eut soin d'y pourvoir, car sur-le-champ il se fit poisson, et il se servit de sa queue comme d'un gouvernail pour diriger le vaisseau. Le dieu poisson et pilote fit une manœuvre si habile, que *Sattiavarti* attendit fort en repos dans son asyle, que les eaux, s'écoulassent de dessus la face de la terre. »

» La chose est claire, comme vous voyez, Monseigneur, et il ne faut pas être bien pénétrant, pour appercevoir dans ce récit, mêlé de fables et des plus bizarres imaginations, ce que les livres sacrés nous apprennent du déluge, de l'arche et de la conservation de Noé avec sa famille ! »

» Nos Indiens n'en sont pas demeurés là ; et après avoir défiguré Noé sous le nom de *Sattiavarti*, ils pourroient bien avoir mis sur le compte de *Bruma* les aventures les plus singulières de l'histoire d'Abraham. En voici quelques traits, Monseigneur, qui me paroissent fort ressemblans. »

» La conformité du nom pourroit d'abord appuyer mes conjectures, il est visible que de *Bruma* à Abraham il n'y a pas beaucoup de chemin à faire ; et il seroit à souhaiter que nos savans, en matière d'étimologies, n'en eussent point adopté de moins raisonnables et de plus forcées. »

» Ce *Bruma*, dont le nom est si semblable à celui d'Abraham, étoit marié à une femme que tous les Indiens nomment *Sarasvadi*. Vous jugerez, Monseigneur, du

poids que le nom de cette femme ajoute à ma première conjecture. Les deux dernières syllabes du mot *Sarasvadi* sont dans la langue indienne une terminaison honorifique ; ainsi *vadi* répond assez bien à notre mot françois *madame*. Cette terminaison se trouve dans plusieurs noms de femmes distinguées ; par exemple, dans celui de *Parvadi*, femme de *Routrem*, il est dès-lors évident que les deux premières syllabes du mot *Sarasvadi*, qui font proprement le nom tout entier de la femme de *Bruma*, se réduisent à *Sara*, qui est le nom de *Sara*, femme d'Abraham. »

» Il y a cependant quelque chose de plus singulier ; *Bruma*, chez les Indiens, comme Abraham chez les Juifs, a été le chef de plusieurs *castes* ou tribus différentes. Les deux peuples se rencontrent même fort juste sur le nombre de ces tribus. A *Tichirapali*, où est maintenant le plus fameux temple de l'Inde, on célèbre tous les ans une fête, dans laquelle un vénérable vieillard méne devant soi douze enfans qui représentent, disent les Indiens, les douze chefs des principales castes. Il est vrai que quelques docteurs croient que ce vieillard tient, dans cette cérémonie, la place de *Vichnou* ; mais ce n'est pas l'opinion commune des savans ni du peuple, qui disent communément que *Bruma* est le chef de toutes les tribus. »

» Quoi qu'il en soit, Monseigneur, je ne crois pas que, pour reconnoître dans la doctrine des Indiens celle des anciens Hébreux, il soit nécessaire que tout se rencontre parfaitement conforme de part et d'autre. Les Indiens partagent souvent à différentes personnes, ce que l'Ecriture nous raconte d'une seule, ou bien rassemblent dans une seule ce que l'Ecriture divise dans plusieurs ; mais cette différence, bien loin de détruire nos conjectures, doit servir, ce me semble, à les appuyer ; et je crois qu'une ressemblance trop affectée, ne seroit bonne qu'à les rendre suspectes. »

» Cela supposé, Monseigneur, je continue à vous raconter ce que les Indiens ont tiré de l'histoire d'Abraham, soit qu'ils l'attribuent à *Bruma*, soit qu'ils en fassent honneur à quelqu'autre de leurs dieux ou de leurs héros. »

» Les Indiens honorent la mémoire d'un de leurs pé-

nitens qui; comme le partriarche Abraham, se mit en devoir de sacrifier son fils à un des dieux du pays. Ce dieu lui avoit demandé cette victime; mais il se contenta de la bonne volonté du père, et ne souffrit pas qu'il en vînt jusqu'à l'exécution. Il y en a pourtant qui disent que l'enfant fut mis à mort, mais que ce dieu le ressuscita. »

» J'ai trouvé une coutume qui m'a surpris, dans une des castes qui sont aux Indes, c'est celle qu'on nomme la caste des voleurs. N'allez pas croire, Monseigneur, que parce qu'il y a parmi ces peuples une tribu entière de voleurs, tous ceux qui font cet honorable métier, soient rassemblés dans un corps particulier, et qu'ils aient pour voler un privilège à l'exclusion de tout autre; cela veut dire seulement que tous les Indiens de cette caste volent effectivement avec une extrême licence; mais par malheur ils ne sont pas les seuls dont il faille se défier. »

» Après cet éclaircissement qui m'a paru nécessaire, je reviens à mon histoire. J'ai donc trouvé que dans cette caste, on observe la cérémonie de la circoncision, mais elle ne se fait pas dès l'enfance! c'est environ à l'âge de vingt ans; tous même n'y sont pas sujets, et il n'y a que les principaux de la caste qui s'y soumettent; cet usage est fort ancien, et il seroit difficile de découvrir d'où leur est venue cette coutume, au milieu d'un peuple entièrement idolâtre. »

» Vous avez vu, Monseigneur, l'histoire du déluge et de Noé dans *Vichnou* et dans *Sattiavarti*; celle d'Abraham dans *Bruma* et dans *Vichnou*: vous verrez encore avec plaisir celle de Moyse dans les mêmes dieux, et je suis persuadé que vous la trouverez encore mois altérée que les précédentes. »

» Rien ne me paroît plus ressemblant à Moyse que le *Vichnou* des Indiens, métamorphosé en *Chrichnen*; car d'abord *Chrichnen*, en langue indienne, signifie *Noir*; c'est pour faire entendre que *Chrichnen* est venu d'un pays où les habitans sont de cette couleur; les Indiens ajoutent qu'un des plus proches perens de *Chrichnen* fut exposé, dès son enfance, dans un petit berceau sur une grande rivière, où il fut dans un danger évident de périr, on l'en tira, et comme c'étoit un fort bel enfant,

on l'apporta à une grande princesse, qui le fit nourrir avec soin, et qui se chargea ensuite de son éducation. »

» Je ne sais pourquoi les Indiens se sont avisés d'appliquer cet événement à un des Parens de *Chrichnen* plutôt qu'à *Chrichnen* même. Que faire à cela, Monseigneur? il faut bien vous dire les choses telles qu'elles sont, et pour rendre les aventures plus ressemblantes, je n'irai pas vous déguiser la vérité. Ce ne fut donc point *Chrichnen*, mais un de ses parens qui fut élevé au palais d'une grande princesse, en cela la comparaison avec Moyse se trouve défectueuse; voici de quoi réparer un peu ce défaut. »

» Dès que *Chrichnen* fut né, on l'exposa aussi sur un grand fleuve : afin de le soustraire à la colère du roi qui attendoit le moment de sa naissance pour le faire mourir : le fleuve s'entr'ouvrit par respect, et ne voulut pas incommoder de ses eaux un dépôt si précieux ; on retira l'enfant de cet endroit périlleux, et il fut élevé parmi des bergers; il se maria dans la suite avec les filles de ces bergers, et il garda long-temps les troupeaux de de ses beaux-pères. Il se distingua bientôt parmi tous ses compagnons; qui le choisirent pour leur chef. Il fit alors des choses merveilleuses en faveur des troupeaux et de ceux qui les gardoient, il fit mourir le roi qui leur avoit déclaré une cruelle guerre ; il fut poursuivi par ses ennemis, et comme il ne se trouva pas en état de leur résister, il se retira vers la mer; elle lui ouvrit un chemin à travers son sein, dans lequel elle enveloppa ceux qui le poursuivoient : ce fut par ce moyen qu'il échappa aux tourmens qu'on lui préparoit. »

» Qui pourroit douter après cela, Monseigneur, que les Indiens n'aient connu Moyse, sous le nom de *Vichnou* métamorphosé en *Chrichnen*? Mais à la connoissance de ce fameux conducteur du peuple de Dieu, ils ont joint celle de plusieurs coutumes qu'il a décrites dans ses livres, et plusieurs loix qu'il a publiées, dont l'observation s'est conservée après lui. »

» Parmi ces coutumes, que les Indiens ne peuvent avoir tirées que des Juifs, et qui persévèrent encore aujourd'hui dans le pays; je compte, les bains fréquens, les purifications, une horreur êxtreme pour les cadavres; par l'attouchement desquels ils se croient souillés; l'ordre

différent et la distinction des castes, la loi inviolable qui défend les mariages hors de sa tribu ou de sa caste particulière. Je ne finirois point, Monseigneur, si je voulois épuiser ce détail ; je m'attache à quelques remarques qui ne sont pas tout-à-fait si communes dans les livres des savans. »

» J'ai connu un Brame très-habile parmi les Indiens qui m'a raconté l'histoire suivante, dont il ne comprenoit pas lui-même le sens, tandis qu'il est demeuré dans les ténèbres de l'idolâtrie. Les Indiens font un sacrifice nommé *Ekiam*, (c'est le plus célèbre de tous ceux qui se font aux Indes) ; on y sacrifie un mouton ; on y récite une espèce de prière, dans laquelle on dit à haute voix ces paroles : *Quand sera-ce que le Sauveur naîtra ? Quand sera-ce que le Rédempteur paroîtra ?* »

» Ce sacrifice d'un mouton, me paroît avoir beaucoup de rapport avec celui de l'agneau Pascal ; car il faut remarquer sur cela, Monseigneur, que comme les Juifs étoient tous obligés de manger leur part de la victime, aussi les Brames, quoiqu'ils ne puissent manger de viande, sont cependant dispensés de leur abstinence au jour du sacrifice de l'*Ekiam*, et sont obligés par la loi de manger du mouton qu'on immole et que les Brames partagent entr'eux. »

» Plusieurs Indiens adorent le feu : leurs dieux même ont immolé des victimes à cet élément ; il y a un précepte particulier pour le sacrifice d'*Oman*, par lequel il est ordonné de conserver toujours le feu et de ne le laisser jamais éteindre : celui qui assiste à l'*Ekiam*, doit tous les matins et tous les soirs mettre du bois au feu pour l'entretenir. Ce soin scrupuleux répond assez juste au commandement porté dans le Lévitique, c. vj, vi 12 et 13. *Ignis in altari semper ardebit, quem nutriet sacerdos, subjiciens ligna manè per singulos dies.* Les Indiens ont fait quelques chose de plus en considération du feu ; ils se précipitent eux-mêmes au milieu des flammes. Vous jugerez comme moi, Monseigneur, qu'ils auroient beaucoup mieux fait de ne point ajouter cette cruelle cérémonie à ce que les Juifs leur avoient appris sur cette matière ».

» Les Indiens ont encore une fort grande idée des serpens ; ils croient que ces animaux ont quelque chose de divin, et que leur vue porte bonheur ; ainsi plusieurs adorent les serpens et leur rendent les plus pro-

fonds respects : mais ces animaux, peu reconnoissans, ne laissent pas de mordre cruellement leurs adorateurs. Si le serpent d'airain que Moyse montra au peuple de Dieu, et qui guérissoit par sa seule vue, eût été aussi cruel que les serpens animés des Indes ; je doute fort que les Juifs eussent jamais été tentés de l'adorer. »

» Ajoutons enfin, Monseigneur, la charité que les Indiens ont pour leurs esclaves : ils les traitent presque comme leurs propres enfans ; ils ont grand soin de les bien élever ; ils les pourvoient de tout libéralement ; rien ne leur manque, soit pour leur vêtement, soit pour la nourriture ; ils les marient, et presque toujours ils leur rendent la liberté. Ne semble-t-il pas que ce soit aux Indiens, comme aux Israëlites, que Moyse ait adressé sur cet article ses préceptes que nous lisons dans le Lévétique ? »

» Quelle apparence y a-t-il donc, Monseigneur, que les Indiens n'aient pas eu autrefois quelque connoissance de la loi de Moyse ? Ce qu'ils disent encore de leur loi et de *Bruma* leur législateur, détruit, ce me semble, d'une manière évidente, ce qui pourroit rester de doute sur cette matière. »

» *Bruma* a donné la loi aux hommes. C'est ce *Vedam* ou livre de la loi que les Indiens regardent comme infaillible : c'est, selon eux, la pure parole de Dieu dictée par l'*Abadan*, c'est-à-dire, par celui qui ne peut se tromper et qui dit essentiellement la vérité. Le *Vedam* ou la loi des Indiens est divisée en quatre parties : mais au sentiment de plusieurs doctes Indiens, il y en avoit anciennement une cinquième qui a péri par l'injure des temps, et qu'il a été impossible de recouvrer. »

» Les Indiens ont une estime inconcevable pour la loi qu'ils ont reçue de leur *Bruma*. Le profond respect avec lequel ils l'entendent prononcer, le choix des personnes propres à en faire la lecture, les préparatifs qu'on doit y rapporter, cent autres circonstances semblables sont parfaitement conformes à ce que nous savons des Juifs, par rapport à la loi sainte, et à Moyse qui la leur a annoncée. »

» Le malheur est, Monseigneur, que le respect des Indiens pour leur loi va jusqu'à nous en faire un mystère impénétrable ; j'en ai cependant assez appris par quelques docteurs,

docteurs, pour vous faire voir que les livres de la loi du prétendu Bruma, sont une imitation du Pentateuque de Moyse. »

» La première partie du *Vedam*, qu'ils appellent *Irroucouvedam*, traite de la première cause et de la manière dont le monde a été créé. Ce qu'ils m'en ont dit de plus singulier, par rapport à notre sujet, c'est qu'au commencement il n'y avoit que Dieu et l'eau, et que Dieu étoit porté sur les eaux. La ressemblance de ce trait avec le premier chapitre de la Genèse, n'est pas difficile à remarquer. »

» J'ai appris de plusieurs Brames, que dans le troisième livre qu'ils nomment *Samavedam*, il y a quantité de préceptes de morale. Cet enseignement m'a paru avoir beaucoup de rapport avec les préceptes moraux répandus dans l'Exode. »

» Le quatrième livre, qu'ils appellant *Adaranavedam*, contient les différens sacrifices qu'on doit offrir, les qualités requises dans les victimes, la manière de bâtir les temples, et les diverses fêtes que l'on doit célébrer. Ce peut être là, sans trop deviner, une idée prise sur les livres du Lévitique et du Deutéronome. »

» Enfin, Monseigneur, de peur qu'il ne manque quelque chose au parallèle, comme ce fut sur la fameuse montagne de Sinaï que Moyse reçut la loi; ce fut aussi sur la célèbre montagne de *Mahamerou*, que *Bruma* se trouva avec le Vedam des Indiens. Cette montagne des Indes est celle que les Grecs ont appelée *Meros*, où ils disent que Bacchus est né, et qui a été le séjour des dieux. Les Indiens disent encore aujourd'hui que cette montagne est l'endroit où sont placés leurs *Chorchams* ou les différens paradis qu'ils reconnoissent. »

» N'est-il pas juste, Monseigneur, qu'après avoir parlé assez long-temps de Moyse et de la loi, nous disions aussi quelques mots de Marie, sœur de ce grand prophète? Je me trompe beaucoup, ou son histoire n'a pas été tout-à-fait inconnue à nos Indiens. »

» L'Ecriture nous dit de Marie, qu'après le Passage miraculeux de la mer Rouge, elle assembla les femmes Israélites; elle prit des instrumens de musique, et se mit à danser avec ses compagnes et à chanter les louanges du Tout-Puissant. Voici un trait assez semblable

que les Indiens racontent de leur fameuse *Lakeoumi*. Cette femme, aussi bien que Marie, sœur de Moyse, sortit de la mer par une espèce de miracle. Elle ne fut pas plutôt échappée au danger où elle avoit été de périr, qu'elle fit un bal magnifique, dans lequel tous les dieux et toutes les déesses dansèrent au son des instrumens. »

» Il me seroit aisé; Monseigneur, en quittant les livres de Moyse, de parcourir les autres livres historiques de l'Ecriture, et de trouver, dans la tradition de nos Indiens, de quoi continuer ma comparaison; mais je craindrois qu'une trop grande exactitude ne vous fatiguât; je me contenterai de vous raconter encore une ou deux histoires qui m'ont le plus frappé, et qui font le plus à mon sujet. »

» La première qui se présente à moi, est celle que les Indiens débitent sous le nom d'*Arichandiren*. C'est un roi de l'Inde, fort ancien, et qui au nom et à quelques circonstances près, est, à le bien prendre, le Job de l'Ecriture. »

» Les dieux se réunirent un jour dans leur *Chorcham*, ou, si nous l'aimons mieux, dans le paradis des délices. *Devendiren*, le dieu de la gloire; présidoit à cette illustre assemblée: il s'y trouva une foule de dieux et de déesses; les plus fameux pénitens s'y eurent aussi leur place, et sur-tous les sept principaux anachorètes. »

» Après quelques discours indifférens, on proposa cette question: si parmi les hommes il se trouve un prince sans défaut? Presque tous soutinrent qu'il n'y en avoit pas un seul qui ne fût sujet à de grands vices; et *Vichouva-moutren* se mit à la tête de ce parti; mais le célèbre *Vachichten* prit un sentiment contraire, et soutint fortement que le roi *Arichandiren*, son disciple, étoit un prince parfait. *Vichouva-moutren*, qui, du génie impérieux dont il est, n'aime pas à se voir contredit; se mit en grande colère, et assura les dieux qu'il sauroit bien leur faire connoître les défauts de ce prétendu prince parfait, si on vouloit le lui abandonner. »

» Le défi fut accepté par *Vachichten*: et l'on convint que celui des deux qui aurait le dessous, céderoit à l'autre tous les mérites qu'il avoit pu acquérir par une longue pénitence. Le pauvre roi *Arichandiren* fut la victime de cette dispute. *Vichouva-moutren* le mit à toutes

sortes d'épreuves ; il le réduisit à la plus extrême pauvreté ; il le dépouilla de son royaume, il fit périr le seul fils qu'il eut, il lui enleva sa femme *Chandirandi.* »

» Malgré tant de disgraces, le prince se soutint toujours dans la pratique de la vertu avec une égalité d'ame dont n'auroient pas été capables les dieux mêmes qui l'éprouvoient avec si peu de ménagement ; aussi l'en récompensèrent-ils avec la plus grande magnificence. Les dieux l'embrassèrent l'un après l'autre ; il n'y eut pas jusqu'aux déesses qui lui firent leurs complimens. On lui rendit sa femme et on ressuscita son fils. Ainsi *Vichouva-moutren* ceda, suivant la convention, tous ses mérites à *Vachichten*, qui en fit présent au roi *Arichandiren*, et le vaincu alla ; fort à regret, recommencer une longue pénitence, pour faire s'il y avoit moyen, bonne provision de nouveaux mérites. »

» La seconde histoire qui me reste à vous raconter, Monseigneur, a quelque chose de plus funeste, et ressemble encore mieux à un trait de l'histoire de Samson, que la fable d'*Arichandiren* ne ressemble à l'histoire de Job. »

» Les Indiens assurent donc que leur dieu *Ramen* entreprit un jour de conquérir Ceylan ; et voici le stratagême dont ce conquérant, tout dieu qu'il étoit, jugea à propos de se servir : il leva une armée de singes, et leur donna pour général un singe distingué, qu'ils nomment *Anoumam* : il lui fit envelopper la queue de plusieurs pièces de toile, sur lesquelles on versa de grands vases d'huile : on y mit le feu, et ce singe courant par les campagnes au milieu des bleds, des bois, des bourgades et des villes, porta l'incendie partout ; il brûla tout ce qui se trouva sur sa route, et réduisit en cendre l'île presque toute entière. Après une telle expédition, la conquête n'en devoit pas être fort difficile, et il n'étoit pas nécessaire d'être un dieu bien puissant pour en venir à bout. »

» Je me suis peut-être trop arrêté, Monseigneur, sur la conformité de la doctrine des Indiens avec celle du peuple de Dieu ; j'en serai quitte pour abréger un peu ce qui me resteroit à vous dire sur un second point que j'étois résolu de soumettre, comme le premier, à vos lumières et à votre pénétration ; je me bornerai à quelques réflexions assez courtes, qui me persuadent que les Indiens les plus avancés dans les terres ont eu, dès

les premiers temps de l'église, la connoissance de la religion chrétienne ; et qu'eux, aussi bien que les habitans de la côte, ont reçu les instructions de S. Thomas et des premiers disciples des apôtres. »

» Je commence par l'idée confuse, que les Indiens conservent encore de l'adorable Trinité, qui leur fut autrefois prêchée. Je vous ai parlé, Monseigneur, des trois principaux dieux des Indiens, *Bruma*, *Vichnou* et *Routren*. La plupart des Gentils disent, à la vérité, que ce sont trois divinités différentes, et effectivement séparées. Mais plusieurs *Nianigueuls*, ou hommes spirituels, assurent que ces trois dieux séparés en apparence, ne font réellement qu'un seul dieu. Que ce dieu s'appelle *Bruma*, lorsqu'il crée et qu'il exerce sa toute-puissance ; qu'il s'appelle *Vichnou*, lorsqu'il conserve les êtres créés, et qu'il donne des marques de sa bonté ; et qu'enfin il prend le nom de *Routren*, lorsqu'il détruit les villes, qu'il châtie les coupables, et qu'il fait sentir les effets de sa juste colère. »

» Il n'y a que quelques années qu'un Brame expliquoit ainsi ce qu'il conservoit de la fabuleuse Trinité des payens. Il faut, disoit-il, se représenter Dieu et ses trois noms différens qui répondent à ses trois principaux attributs, à-peu-près sous l'idée de ces pyramides triangulaires qu'on voit élevées devant la porte de quelques temples. »

» Vous jugerez bien, Monseigneur, que je ne prétends pas vous dire que cette imagination des Indiens réponde fort juste à la vérité que les chrétiens reconnoissent ; mais au moins fait-elle comprendre qu'ils ont eu autrefois des lumières plus pures, et qu'elles se sont obscurcies par la difficulté que renferme un mystère si fort au-dessus de la foible raison des hommes. »

» Les fables ont encore plus de part dans ce qui regarde le mystère de l'Incarnation ; mais du reste, ou les Indiens conviennent que dieu s'est incarné plusieurs fois. Presque tous s'accordent à attribuer ces incarnations à *Vichnou*, le second dieu de leur trinité. Et jamais ce dieu ne s'est incarné, selon eux ; qu'en qualité de sauveur et de libérateur des hommes. »

» J'abrège, comme vous le voyez Monseigneur ; autant qu'il m'est possible, et je passe à ce qui regarde

nos sacremens. Les Indiens disent, que le bain pris dans certaines rivières, efface entièrement les péchés, et que cette eau mystérieuse lave non-seulement les corps, mais purifie aussi les ames d'une manière admirable. Ne seroit-ce point là un reste de l'idée qu'on leur auroit donnée du saint baptême?

» Je n'avois rien remarqué sur la divine Eucharistie: mais un Brame converti me fit faire attention, il y a quelques années, à une circonstance assez considérable pour avoir ici sa place. Les restes des sacrifices, et le riz qu'on distribue à manger dans les temples, conserve chez les Indiens le nom de *Projadam*. Ce mot Indien signifie en notre langue *divine grâce*, et c'est ce que nous exprimons par le terme grec *Eucharistie*. »

» Il y quelque chose de plus marqué sur la confession; et je crois, Monseigneur, devoir y donner un peu plus d'étendue. »

» C'est une espèce de maxime parmi les Indiens, que celui qui confessera son péché, en recevra le pardon. *Cheida param chounal Tiroum*. Ils célèbrent une fête tous les ans, pendant laquelle ils vont se confesser sur le bord d'une rivière, afin que leurs péchés soient entièrement effacés. Dans le fameux sacrifice *Ekiam*, la femme de celui qui y préside, est obligée de se confesser, de descendre dans le détail des fautes le plus humiliantes, et de déclarer jusqu'au nombre de ses péchés. »

III.

Tous les hommes, les philosophes même ont regardé le sacrement de Pénitence comme une des plus fortes barrières contre le vice. (p. 45.)

» Que de restitutions, de réparations, la confession ne fait-elle point faire chez les catholiques! Chez nous combien les approches des temps de communion n'opèrent-elles point de réconciliations et d'aumônes? » (*Emile* t. III, p. 201, dans la note.)

» La confession est une chose très-excellente, un frein au crime inventé dans l'antiquité la plus reculée: on se confessoit dans la célébration de tous les anciens mystères; nous avons imité et sanctifié cette sage cou-

tume; elle est très-bonne, pour engager les cœurs ulcé-rés de haine à pardonner. » (Volt., *Quest. encyclop*, t. III.. p. 234, art. *Curé de campagne*, sect. 2.

I V

Ecoute, ô toi Israël, moi Jéhovah, TES DIEUX . . ., ... p. 192.

La Polyglotte d'Antoine Vitré donne,
Vulgate:
Ego sum Dominus Deus tuus.
Septante:
Ἐγω ειμι κυριος ὁ Θεος σου.
Latin du texte Chaldaïque;
Ego Dominus Deus.
La Polyglotte de Walton porte,
Vulgate et Septante comme ci-dessus.
Latin de la version Syriaque:
Ego sum Dominus Deus tuus.
Version latine intelignée sur l'Hébreu.
Et Ægypti terra, et te aduxi, qui tuus Deus Dominus ego.
Latin de l'Hébreu Samaritain;
Ego Dominus Deus tuus.
Latin de la version Arabe;
Ego sum Deus Dominus.

V.

On a dit que la Chronologie est le flambeau de l'Histoire. . . . . Page 132.

» La chronologie n'est qu'un amas de vessies remplies de vent; tous ceux qui ont cru y marcher sur un terrein solide, sont tombés. Nous avons aujourd'hui quatre-vingts systêmes, dont il n'y a pas un de vrai. »

» Les Babyloniens disoient : Nous comptons 473,000 années d'observations célestes. Vient un Parisien qui leur dit, votre compte est juste, vos années étoient d'un jour solaire, elles reviennent à 1, 297 des nôtres, depuis

Atlas roi d'Afrique, grand astronome, jusqu'à l'arrivée d'Alexandre à Babylone.» . . . .

. . . .

» Il falloit seulement que ce nouveau venu de Paris, dit aux Chaldéens : Vous êtes des exagérateurs, et nos ancêtres des ignorans ; les nations sont sujettes à trop de révolutions pour conserver des quatre mille sept cent trente-six siècles, de calculs astronomiques, et quant au roi des Maures Atlas, personne ne sait en quel temps il a vécu. Pythagore avoit autant de raison de prétendre avoir été coq, que vous de vous vanter de l'art d'observation.» (*Voltaire, Quest. Encyclop. tom.* 3, *pag.* 59, *artic. Chronolog.*)

V I.

On a découvert depuis quelques années, dans l'Amérique Septentrionale, des monumens extraordinaires . . . . . .

. . . . pag. 143

Il est clair d'abord, et pour mille raisons, qu'on ne peut attribuer aux Sauvages actuels de l'Amérique, les ouvrages des rives du Scioto. En outre, toutes les peuplades racontent uniformément, que quand leurs aïeux arrivèrent dans l'Ouest, pour s'établir dans la solitude, ils y trouvèrent les ruines telles que nous les voyons aujourd'hui.

Seroient-ce des monumens Mexicains ? Mais on n'a rien trouvé de semblable au Mexique, ni même au Pérou ; mais ces monumens paroissent avoir exigé le fer, et des arts plus avancés qu'ils ne l'étoient dans les deux empires du Nouveau-Monde ; enfin, la domination de Montézume ne s'étendoit pas si loin à l'Orient, puisque quand les Natchez et les Chicassas quittèrent le Nouveau-Mexique, vers le commencement du seizième siècle, ils ne rencontrèrent sur les bords de *Meschacebé* (1), que des hordes vagabondes et libres.

---

(1) *Père Barbu, des Fleuves* vrai nom du Mississippi ou Méchassippi. On peut voir sur ce que nous disons ici, Duprat,

On a voulu donner ces espèces de fortifications à Ferdinand de Soto. Quelle apparence que cet Espagnol, suivi d'une poignée d'aventuriers, et qui n'a passé que trois ans dans les Florides ; ait jamais eu assez de bras et de loisir, pour élever ces énormes ouvrages ? D'ailleurs, la forme des tombeaux, et même de plusieurs parties des ruines, contredisent les mœurs et les arts européens. Ensuite c'est un fait certain, que le conquérant de la Floride n'a pas pénétré plus avant que Chattafallai, village des Chicassas, sur l'une des branches de la Maubile. Enfin, ces monumens prennent leurs racines dans des jours beaucoup plus reculés que ceux où l'on a découvert l'Amérique. Nous avons vu sur ces ruines un chêne décrépit, qui avoit poussé sur les débris d'un autre chêne tombé à ses pieds, et dont il ne restoit plus que l'écorce ; celui-ci à son tour s'étoit élevé sur un troisième, et ce troisième sur un quatrième. L'emplacement des deux derniers se marquoit encore par l'intersection de deux cercles, d'un aubier rouge et pétrifié, qu'on découvroit à fleur-de-terre, en écartant un épais humus composé de feuilles et de mousses. Accordez seulement trois siècles de vie à ces quatre chênes successifs, et voilà une époque de douze cents années que la nature a gravée sur ces ruines.

Si nous poursuivons cette dissertation historique, (qui toutefois ne conclut rien en faveur de l'antiquité des hommes) nous verrons qu'on ne peut former aucun système raisonnable sur le peuple qui a élevé ces anciens monumens. Les chroniques des Welches parlent d'un certain Madoc, fils d'un prince de Galles, qui, mécontent de son pays, s'embarqua en 1170, fit voile à l'Ouest, en laissant l'Irlande au Nord, découvrit une contrée fertile, revint en Angleterre, d'où il repartit avec douze vaisseaux pour la terre qu'il avoit trouvée. On prétend qu'il existe encore vers les sources du Missouri, des Sauvages blancs qui parlent le Celte, et qui sont

---

Charlevoix, etc. et les derniers voyageurs en Amérique, tels que Bertram, Imley, etc.

Nous parlons aussi d'après ce que nous avons appris nous-mêmes sur les lieux.

chrétiens. Que Madoc et sa colonie, supposé qu'ils aient abordé au Nouveau-Monde, n'aient pu construire les immenses ouvrages du Ohio, c'est, je pense, ce qui n'a pas besoin de discussion.

Vers le milieu du neuvième siècle, les Danois, alors grands navigateurs, découvrirent l'Islande, d'où ils passèrent à une terre, à l'ouest, qu'ils nommèrent *Vinland* (1); à cause de la quantité de vignes dont les bois étoient remplis. On ne peut guères douter que ce continent ne fût l'Amérique, et que les Esquimaux du Labrador ne soient les descendans des avanturiers Danois. On veut aussi que les Gaulois aient abordé au Nouveau-Monde: mais, ni les Scandinaves, ni les Celtes de l'Armorique ou de la Neustrie, n'ont laissé de monumens semblables à ceux dont nous recherchons maintenant les fondateurs.

Si des peuples modernes on passe aux peuples anciens, on dira peut-être que les Phéniciens ou les Carthaginois, dans leur commerce à la Bétique, aux îles Britanniques ou Cassitérides, et le long de la côte occidentale d'Afrique (2), ont été jettés par les vents au Nouveau-monde. Il y a même des auteurs qui prétendent que les Carthaginois y avoient des colonies régulières, lesquelles furent abandonnées dans la suite par un effet de la politique du sénat.

Si les choses ont été ainsi, pourquoi donc n'a-t-on retrouvé aucune trace des mœurs Phéniciennes chez les Caraïbes, les sauvages de la Guyanne, du Paraguay, ou même des Florides? Pourquoi les ruines dont il est ici question, sont-elles dans l'intérieur de l'Amérique du nord, plutôt, que dans l'Amérique méridionale, sur la côte opposée à la côte d'Afrique?

D'autres auteurs réclament la préférence pour les Juifs, et veulent que l'Orphir des Ecritures ait été placé dans les Indes occidentales. Colomb disoit même avoir vu les restes des fourneaux de Salomon, dans les mines de Cibao. On pourroit ajouter à cela que plusieurs coutumes des Sauvages semblent être d'origines judaïques, telles que celles de ne point briser les os de la victime dans les repas sacrés, de manger toute l'hostie, d'avoir des

(1) Mall. *Intr. à l'Hist. du Dan.*

(2) *Vid.* Strab. Ptol. Hann. Perip. d'Anvill. etc. etc.

retraites, ou des *huttes de purifications* pour les femmes. Malheureusement ces inductions sont peu de chose ; car on pourroit demander alors, comment il se fait que la langue et les divinités Huronnes soient Grecques plutôt que Juives ? N'est il pas étrange qu'*Ares-Koui* ait été le dieu de la guerre, dans la citadelle d'Athènes et dans le fort d'un Iroquois ? Enfin, les critiques les plus judicieux ne laissent aucun jour à faire passer les Israélites à la Louisiane ; car ils démontrent assez clairement qu'Orphir étoit sur la côte d'Afrique (1).

Les Egyptiens sont donc le dernier peuple dont il nous reste à examiner les droits (2). Ils ouvrirent, fermèrent et reprirent tour-à-tour le commerce de la Tiapobane, par le golfe Persique. Ont-ils connu le quatrième continent, et peut-on leur attribuer les monumens du Nouveau-Monde ?

Nous répondons, que les ruines de l'Ohio ne sont point d'architecture Egyptienne, que les ossemens qu'on trouve dans ces ruines ne sont point embaumés; que les squelettes y sont couchés ; et non debout ou assis. Ensuite, par quel incompréhensible hasard ne rencontre-t-on aucun de ces anciens ouvrages, depuis le rivage de la mer jusqu'aux Alléganys ? et pourquoi sont-ils tous cachés derrière cette chaîne de montagnes ? De quelque peuple que vous supposiez la colonie établie en Amérique, avant d'avoir pénétré, dans un espace de plus de 400 lieues, jusqu'aux fleuves où se voient ces monumens, il faut que cette colonie ait d'abord habité la plaine qui s'étend de la base des monts aux grèves de l'Atlantique. Toutefois on pourroit dire avec quelque vraisemblance, que l'ancien rivage de l'Océan étoit au pied même des Apalages et des Alléganys ; et que la Pensylvanie, le Maryland, la Virginie, la Caroline, la Géorgie et les Florides sont des plages nouvellement abandonnées par les eaux.

---

(1) *Vid.* Saur. d'Anvil.

(2) Si nous ne parlons point des Grecs (et sur-tout des habitans de l'île de Rhodes), quoiqu'ils devinssent d'assez habiles navigateurs, c'est qu'ils sortirent rarement de la Méditerannée.

VII

M. Bailly . . . démontre que toute la chronologie des Brames se renferme dans un intervalle d'environ 70 siècles . . . p. 153.

Fréret a fait la même chose pour les Chinois, et M. Bailly a réduit pareillement la chronologie de ces derniers, ainsi que celle des Egyptiens et des Chaldéens, au calcul des Septante. Ces auteurs ne peuvent être soupçonnés de partialité en faveur de notre opinion. (*Vid.* Bailly, t. I.)

VIII

Examinez ses marbres, ses granits, ses laves, et vous y lirez ses années innombrables. p. 159.

Buffon qui voulut accorder son systême avec la Genèse, avoit reculé l'origine du monde, en considérant chaçun des six jours de Moyse, comme un long écoulement de siècles; mais il faut convenir que ses raisonnemens ne donnent pas un grand poids à ses conjectures. Il est inutile de revenir sur ce systême que les premières notions de physique et de chimie ruinent de fond en comble; et sur la formation de la terre détachée de la masse du soleil, par le choc oblique d'une comète, et soumis tout-à-coup aux loix de gravitation des corps célestes; le refroidissement graduel de la terre, qui suppose dans le globe la même homogénéité que dans le boulet de canon qui avoit servi à l'expérience; la formation des montagnes du premier ordre, qui suppose encore la transmutation de la terre argilleuse en terre cilicieuse, ect.

M. de Saussure a prétendu que les montagnes s'étoient formées sous les mers. Il veut prouver que les matières qui les composent ont été tenues long-temps en dissolution dans le *premier Océan*, par un agent qu'il appelle l'*acide marin*; que cet acide s'étant évaporé par une cause inconnue, les matières se déposèrent, et crystallisant à différentes époques, formèrent les différentes couches des montagnes, ect.

On pourroit grossir cette liste de systêmes, qui après tout ne sont que des *systêmes*. Ils se sont détruits entre eux, et, pour un esprit droit, ils n'ont jamais rien prouvé contre l'Ecriture.

IX.

Platon et Cicéron, chez les anciens, Clarke et Leibniz, chez les modernes, ont prouvé métaphysiquement, et presque géométriquement l'existence du souverain Etre, (p. 164.)

Je donnerai ici ces preuves métaphysiques de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'ame, pour compléter ce que j'ai dit sur ce grand sujet. Toutes les preuves abstraites de l'existence de Dieu se tirent de ces trois sources la *matière*, le *mouvement*, la *pensée*.

La matière

PREMIÈRE PROPOSITION.

QUELQUE CHOSE A EXISTÉ DE TOUTE ÉTERNITÉ

Preuves. Par la raison que quelque chose existe. Dieu ou matière, peu importe à présent.

SECONDE PROPOSITION. 1. *Quelque chose a existé de toute éternité*, 2. ET CET ÊTRE EXISTANT EST INDÉPENDANT ET IMMUABLE.

Preuves. Il faudroit autrement, qu'il y eût une succession infinie de causes et d'effets sans cause première; ce qui est contradictoire. On le prouve,

Parce que si la série d'êtres indépendans est UNE et TOUTE, elle ne peut avoir au dehors une cause de son existence *successive* ? puisqu'elle comprend *tout*. Or,

Il est évident que chaque être, dans la chaîne progressive, n'a pas au dedans de soi, la cause efficiente de son existence : puisqu'il est produit par un être *précédent*. Contradition manifeste.

Objection. On dit : c'est la nécessité qui fait que cette chaîne d'êtres existe.

Réponse. Des êtres *dépendans* les uns des autres, peuvent *exister* ou n'*exister pas*. Il n'y a pas-là *nécessité* ; donc la cause de cette existence est déterminée par *rien*, (Absurdité.)

Donc il doit y avoir de toute éternité un Etre indépendant et immuable ; cause première de la génération des êtres.

TROISIÈME PROPOSITION. 1°. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2°, *Cet être existant est indépendant et immuable*, 3°. ET NE PEUT ÊTRE LA MATIÈRE.

Première preuve. Si cela étoit, la matière existeroit *nécessairement* et par elle-même : la seule supposition qu'elle n'existe pas, seroit une contradiction dans les termes. Or, il est prouvé,

Que le mode de son existence n'est pas de cette nature, puisqu'on peut concevoir, sans contradiction, qu'elle (la matière) pourroit ne pas exister, ou être toute autre chose que ce qu'elle est. En effet,

Ce caillou que vous roulez sous votre pied n'existe pas *nécessairement*, puisque vous le concevez fort bien, ou anéanti, ou de toute autre espèce, sans qu'il en arrive aucun changement dans l'univers. Ainsi, d'objets en objets, vous verrez clair comme le jour, que l'existence de la matière n'est pas de *nécessité*.

Seconde preuve. En outre, on ne peut pas se figurer la durée éternelle de la matière, de la même manière qu'on entend celle de Dieu ; celui-ci, par la simplicité et la non étendue de sa substance, se fait concevoir à la pensée ; comme existant à-la-fois dans le passé, le présent et l'avenir. Mais la durée de la matière ne peut être que progressive, puisqu'elle a l'étendue et les dimensions des corps, et qu'elle se perpétue par destructions et générations ; elle n'existe plus pour la minute écoulée : et comme l'homme, elle avance dans l'avenir, en perdant le passé.

Or, si l'éternité est successive, comme elle l'est démonstrativement, dans le cas de la matière, elle enferme des *siècles infinis* ;

Or, des *siècles infinis* ne peuvent être *épuisés*, ou ils ne seroient pas *infinis*.

Donc l'éternité de la matière étant successive, cette matière ne pourroit être venue jusqu'à nos jours, puisqu'il faudroit supposer qu'elle eût franchi des siècles *infinis*, et que des siècles *infinis* qui pourroient se *franchir*, ne seroient point *infinis* (1).

(1) Abbadie.

Troisième preuve. S'il n'y a que la matière dans la nature, et que cette matière n'existe pas de *nécessité*, (ce qui implique déja contradiction), qui est-ce qui fait durer les êtres ?

S'il n'y a pas une puissance *nécessaire*, qui conserve tout par sa seule vertu ou sa seule volonté, la cohésion des parties des corps est impossible. Mon bras doit tomber en poussière, si les atômes dont il est formé, ne sont sans cesse forcés de se tenir ensemble, où même s'ils ne sont sans cesse créés (1). Or, cette puissance *nécessaire* ne peut être la matière, puisqu'elle n'existe pas de *nécessité*, et qu'elle n'a pas elle-même la cohésion des parties. Enfin, cette volonté conservatrice ne peut émaner de la matière, puisque la matière est un être purement passif et sans volonté.

Concluons que l'être primitif, indépendant et immuable, ne peut être la matière.

QUATRIÈME PROPOSITION. 1°. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2°. *Cet être existant est indépendant et immuable*; 3°. *il ne peut être la matière*; 4°. IL EST NÉCESSAIREMENT UNIQUE.

Première preuve. Si deux principes *indépendans* existent ensemble, on concevra que l'un peut également exister seul, puisqu'il n'est pas de la *même* nature que l'autre ; d'où il résulte que ni l'un ni l'autre de ces principes n'existe *nécessairement*. Que devient donc la matière et l'être quelconque, démontré existant de toute éternité, par la seule raison que quelque chose existe à présent ?

Seconde Preuve. Si deux principes existent ensemble, qui est-ce qui a arrangé la matière ?

Ce ne peut être *Dieu*, parce qu'il ne connoît point *l'autre principe*, et n'a aucun droit sur lui (2)

Si la matière est increée, Dieu ne peut la mouvoir, ni en former aucune chose ; car Dieu ne peut l'arranger sagement sans la connoître ; il ne peut la connoître, s'il ne l'a créée, puisqu'étant un principe *indépendant* par lui-même, il ne peut tirer ses connoissances que de lui ; rien ne peut agir en lui, ni l'éclairer (3).

Ainsi s'évanouit cet épouvantail de l'école des athées : *ex nihilo, nihil fit.* Si Dieu *existe*, la matière n'est pas *éternelle*

(1) Descart. (2) Baly. art. *Anaxim.* (3) Mallebr.

et la création est *obligée*. Si vous supposez que Dieu n'existe *pas*, vous rentrez dans le cercle de nos proprositions.

L'être existant de toute éternité, est donc nécessairement unique (1).

CINQUIÈME PROPOSITION. 1°. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2°. *Cet être existant est indépendant et immuable*; 3°. *il ne peut être la matière*; 4°. *il est nécessairement unique*; 5°. IL N'EST POINT UN AGENT AVEUGLE, SANS CHOIX ET SANS VOLONTÉ.

Preuves. Si la cause suprême est sans liberté, une chose qui n'existe pas dans le moment actuel, n'a jamais pu exister ; car,

Si la puissance de la cause suprême vient de l'enchaînement nécessaire des êtres, tout ce qui existe, existe par une necessité rigoureuse ; alors si cette nécessité est de *rigueur*, comment se trouve-t-il un temps où cette chose n'existoit pas ?

Que si on rapporte cette nécessité d'existence à une certaine époque de la succession des temps, c'est complètement déraisonner. Dans le cas d'une existence d'*absolue* nécessité, il n'y a point de *succession* de temps. Les temps sont UN et TOUT.

Ensuite,

Il n'y a dans le monde aucune apparence d'une nécessité *absolue*. Chacun peut concevoir les choses d'une toute autre manière, et dans un ordre tout différent de ce qu'elles sont ; mais on apperçoit une nécessité de *convenances* relatives aux loix de l'harmonie et de la beauté. Cette nécessité du *meilleur possible* dans les êtres, est fort digne d'une cause intelligente, et très-compatible avec sa liberté.

De plus,

L'être intelligent prouve encore sa liberté par les causes finales. Aucun athée ne s'avise de soutenir à présent, comme jadis Epicure, que l'œil n'est pas formé pour voir

(1) La seule objection qu'on pourroit me faire ici, se tireroit du Spinosisme ; qui admet l'unité de Dieu et de la matière ; mais on sait combien cette opinion est absurde. On peut voir Bayle, Art. *Spinosa*.

et l'oreille pour entendre. Il suffiroit de renvoyer cet incrédule aux anatomistes.

Enfin,

Si la cause première agit par nécessité, aucun *effet* de cette cause ne sera *fini*. Une nature qui agit *nécessairement* agit de *toute sa puissance*. Or, une nature *infinie*, agissant à-la-fois de toutes parts de toute sa puissance, ne peut jamais *compléter* un être puisqu'elle y ajouteroit *sans fin*, en raison de son *infinité*; il n'y auroit donc point d'objet fini dans l'univers, ce qui est visiblement absurde.

Donc la cause première n'est point un agent aveugle, sans choix et sans volonté.

SIXIÈME PROPOSITION 1°. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2°. *Cet être existant est indépendant et immuable*; 3°. *il ne peut être la matière*; 4°. *il est nécessairement unique*; 5°. *il n'est point un agent aveugle sans choix et sans volonté*, 6°. IL POSSÈDE UNE PUISSANCE INFINIE.

Preuves. Cette puissance ne peut s'étendre que sur deux espèces d'êtres, qui constituent toutes les choses; savoir, les êtres matériels et les êtres immatériels.

Par rapport aux premiers.

Nous avons vu que la *cause nécessairement unique*, doit avoir créé la matière, et conséquemment en être la maîtresse absolue,

Quant aux derniers,

Nous prouverons ailleurs que Dieu a pu seul les créer; lorsque nous examinerons la nature de la pensée de l'homme.

SEPTIÈME ET DERNIÈRE PROPOSITION. 1°. *Quelque chose a existé de toute éternité.* 2°. *Cet être existant est indépendant et immuable.*; 3°. *il ne peut être la matière*; 4°. *il est nécessairement unique*; 5°. *il n'est point un agent aveugle sans choix et sans volonté*; 6°. *il possède une puissance infinie*; 7°. ET IL EST INFINIMENT SAGE, BON, JUSTE, ect.

Preuves. Cela se démontre,

A priori

1°. Parce qu'un être parfaitement intelligent doit connoître ses propres facultés, et qu'étant infini en puissance, rien ne peut l'empêcher de faire ce qui est le meilleur et le plus sage.

2°. Parce

2°. Parce que l'être infini connoissant toutes les convenances et toutes les relations des choses, n'étant jamais détourné de la vérité, par les passions, la force ou l'ignorance, il doit toujours agir conformément aux propriétés des choses.

A posteriori,

Les preuves de la bonté, de la sagesse et de la justice de Dieu, se tirent de la beauté de l'univers.

Récapitulons.

1°. Quelque chose a existé de toute éternité.

2°. Cette chose existante est immuable et indépendante

3°. Elle n'est pas la matière.

4°. Elle est unique.

5°. Elle n'est point un agent aveuglé.

6°. Elle est toute puissante.

7°. Elle est souverainement sage, bonne et juste.

Voilà DIEU.

Le mouvement.

D'OU vient le MOUVEMENT de la MATIÈRE ? *Premier syllogisme* (genre positif.)

Ou ce mouvement lui est essentiel, ou il lui est communiqué.

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, c'est une nécessité pour elle que ses parties soient toujours en mouvement : or,

L'expérience la plus commune démontre qu'il y a des corps en repos ; donc.

Le mouvement n'est pas essentiel à la matière, donc

Il lui est communiqué.

Second syllogisme (genre destructif.)

Si le mouvement est *essentiel* à la matière, toutes ses parties doivent tendre sans cesse et également de tous côtés ; or,

De l'éternel mouvement résulte l'éternel repos ; donc tout est en repos dans l'univers ; (*absurde.*)

Troisième syllogisme (genre démonstratif.)

Le mouvement, par sa nature connue, n'a aucune régularité;

Il s'exerce dans toutes les dimensions et dans toutes les vîtesses.

Il s'échappe par la tangente, coupe par la sécante; se plonge par la perpendiculaire, se roule par le cercle, se glisse par l'ellypse et la parabole,

Il se communique par le choc; il prend des directions nouvelles, selon l'opposition ou la réflexion des corps : or,

Les loix motrices des astres, du soleil et des planètes, s'accomplissent dans une inaltérable régularité géométrique; donc

Ces loix d'un mouvement permanent et régulier, ne peuvent être engendrées par le mouvement confus et désordonné de la matière.

Il suit de ces trois syllogismes, que le mouvement n'est point essentiel à la matière :

1°. Parce qu'il a des corps en repos.

2°. Parce que l'universel mouvement seroit le repos universel, ce qui choque l'expérience;

3°. Parce que le mouvement irrégulier de la matière ne peut jamais être admis comme créateur de l'*ordre*, de l'univers. Une cause ne peut pas produire un effet, dont elle n'a pas en elle-même le principe, puisqu'il y auroit alors un effet sans cause; un composé ne peut pas avoir des vertus, qui ne sont pas dans ces élémens simples. Enfin, si le mouvement étoit une qualité residante dans la matière ou dans l'arrangement de ses parties, depuis le temps que les plus ingénieux mécaniciens cherchent le mouvement perpétuel, n'est-il pas plus que probable qu'ils auroient trouvé la machine propre à le mettre en évidence ? Mais l'expérience a démontré jusqu'à présent qu'il falloit un moteur étranger.

On doit conclure de ces argumens, qu'il existe quelque part *hors* de la matière, un mobile universel, premier agent du mouvement; à-la-fois immuable et dans un mouvement éternel.

Voilà Dieu.

Éclaircissement sur ces dernières preuves touchant le mouvement.

Le mouvement de la matière fournissant une preuve sans replique en faveur de l'existence de Dieu, il sera bon d'y jeter encore quelque lumière.

Pour démontrer l'impossibilité de la formation des mondes par le mouvement et le hasard, Cicéron tire des lettres de l'alphabet cette objection si connue:

» Ne dois-je pas m'étonner (1), dit il, qu'il y ait un homme qui se persuade que de certains corps solides et indivisibles se meuvent d'eux-mêmes par leur poids naturel, et que, de leur concours fortuit, s'est fait un monde d'une si grande beauté. Quiconque croit cela possible, pourquoi ne croiroit-il pas que si l'on jetoit à terre quantité de caractères d'or, ou de quelque matière que ce fût, qui representassent les vingt une lettres, ils pourroient tomber arrangés dans un tel ordre, qu'ils formeroient lisiblement les annales d'Ennius? Je doute si le hasard rencontreroit assez juste pour en faire un seul vers. Mais ces gens-là, comment assurent-ils que des corpuscules, qui n'ont point de couleur, point de qualité, point de sentiment, qui ne font que voltiger au gré du hasard, ont fait ce monde-ci, ou plutôt en font à chaque moment d'innombrables qui en remplacent d'autres? Quoi! si le concours des atômes peut faire un monde, ne pourroit-il pas faire des choses bien plus aisées, un portique, un temple; une maison, une ville? »

Cette absurdité qui frappoit si justement l'orateur Romain, a aussi été relevée par Bayle. Nous aimons à citer Bayle aux athées: » Ce dialecticien, (c'est Leibnitz qui parle,) passe aisément du blanc au noir; il s'accommode de tout ce qui lui convient pour combattre l'adversaire qu'il a en tête, n'ayant pour but que d'embarrasser les philosophes, et faire voir la foiblesse de notre raison. Jamais Arcésilas et Carneades n'ont soutenu le pour et le contre avec plus d'esprit et d'*éloquence* (2). »

---

(1) *De Nat. Deor. II.* 37. Traduct. de d'Olivet

(2) Leibn. Theodic. par 3. §. 353. On sait ce que c'est que l'éloquence de Bayle; mais il faut pardonner ce jugement à Leibnitz.

Voici donc ce que dit Bayle sur la nécessité d'une cause intelligente (1).

» Puisque ; de l'aveu de toutes les sectes, les loix du mouvement ne sont pas capables de produire, je ne dirai pas un moulin, une horloge, mais le plus grossier instrument qui se voit dans la boutique d'un serrurier, comment seroient-elles capables de produire le corps d'un chien, ou même une rose et une grenade ? Recourir aux astres ou aux formes substantielles, c'est un pitoyable asyle. Il faut ici une cause qui ait l'idée de son ouvrage, et qui connoisse les moyens de le construire : tout cela est nécessaire à ceux qui font une montre et un vaisseau ; à plus forte raison se doit-il trouver dans ce qui fait l'organisation des êtres vivans. »

A la note *R.* de l'article Démocrite, il s'exprime ainsi :

» En quittant le droit chemin, qui est le systême d'un Dieu, créateur libre du monde, il faut nécessairement tomber dans la multiplicité des principes ; il faut reconnoître entre eux des antipathies et des sympathies et les suposer indépendans les uns des autres, quant à l'existence et à la vertû d'agir, mais capables néanmoins de s'entre-nuire par l'action et la réaction. Ne demandez pas pourquoi en certaines rencontres ; l'effet de la réaction est plutôt ceci que cela ; car on ne peut donner raison des propriétés d'une chose ; que lorsqu'elle a été faite librement par une cause qui a eu ses raisons et ses motifs en la produisant. »

Crousaz qui cite ce passage à la huitième section de son examen du Pyrrhonisme, ajoute (2) :

» Quand on supposeroit les atômes éternels et en mouvement de toute éternité, on pourroit bien en conclure qu'en s'approchant ils formeroient de certaines masses, et, si vous voulez encore, que ces masses seroient propres à produire de certains effets. Mais delà il y a infiniment loin à supposer que ces masses, formées par le cours fortuit des atômes, auroient pris un agence-

---

(1) Ar. Sennart. n. C.

(2) Page 426.

ment régulier, et que les propriétés des unes auroient été précisément telles qu'il falloit pour l'usage des autres. »

» Que l'on ploie dix billets numérotés, l'un par le chiffre 1, le second par le chiffre 2. Combien de reprises ne faudroit-il pas pour les tirer, sans choix, dans un tel ordre, que le numero 1 vînt précisément le premier, le numéro 2 le second, et ainsi jusques au 10? »

» S'il y en avoit vingt, le cas ne seroit pas seulement deux fois plus difficile, mais incomparablement plus, comme le démontrent ceux qui ont étudié la doctrine abstraite des combinaisons. Cinq choses mélangées 2 à 2. donnent 15 combinaisons ; 3, 35 ; à 4, 70 ; à 5, 126 ; à 6, 210 ; à 7, 330. »

» La difficulté de ranger plusieurs choses sans le secours du discernement dans un ordre croissant avec le nombre de ces choses, devient toujours plus grande dans une proportion qui va si fort en augmentant. Pour donner un arrangement ; sans le secours de l'intelligence et du choix, à une infinité de parties en désordre, il faudroit surmonter des difficultés infiniment infinies. Quelle étendue d'intelligence ne seroit pas nécessaire pour ranger dans un grand ordre, dans un ordre exquis, dans un ordre qui se soutînt, une infinité de choses, dont chacune hors de sa place seroit une cause de désordre ? Prenez autant de lettres qu'il y en a dans une ligne ; agencez les billets où elles sont écrites, une seule par billet, sans les voir, à peine, après avoir épuisé votre vie en tentatives, viendrez-vous une fois à bout de les ranger à faire lire cette ligne. La difficulté sera beaucoup plus que double ; s'il faut ainsi venir à bout d'agencer les expressions de deux lignes. Où n'iroit point la difficulté de les ranger, sans le secours du discernement, dans l'ordre où elles sont dans une page entière ? Leurs agencemens fortuits iroient-ils enfin à composer un livre ? Une cause infinie en perfection peut seule lever les obstacles, qui naissent d'une confusion infinie. »

» J'ajouterai ici un exemple aisé de la variété et de la multiplicité des combinaisons. *A* et *b* se combinent en deux manières *ab*, *ba* ; *abc* en six *ab*, *cb*, *ba*, *bc*, *ca*, *cb*, et cela sans être répétées ; *abcd* en vingt-quatre, *abcd*,

abdc, *acbd*, *acdb*, *adbc*, *adcb*; en voilà six. Il y en aura autant si l'on commence par *b*, autant par *c*, autant par *d*. »

» Une infinité combinée 2 *à* 2 iroit à l'infini ; combinée 3 *à* 2 ; encore à l'infini et à un plus grand infini ; combinées toutes ensemble, à une infinité d'infinies manières. Quelles sources de confusion, quelle infinité de dérangemens, et à combien d'infinies manières ne montent pas les chaos et les confusions possibles ! Si cette confusion ne se change pas tout d'un coup en régularité, elle subsistera ; car quelque léger principe de régularité seroit bientôt détruit par les chocs de l'infinie confusion restante. »

» Dire que dans la suite infinie des temps, la combinaison régulière, a enfin eu son tour, ce seroit supposer une infinie régularité dans la confusion, puisque ce seroit supposer que toutes les combinaisons différentes à l'infini se seroient succédées par ordre, et que par là la combinaison régulière auroit paru dans sa place, et en auroit eu une assignée dans cette succession, où elles se présentoient par ordre, comme si une intelligence en avoit fait les agencemens ; les essais et les revues. »

Ces raisonnemens sont d'une grande force, et précisément comme les demandent les esprits positifs, c'est-à-dire, des raisonnemens mathématiques. Il y a des athées qui ont l'ingénuité de croire que ce n'est que dans leur secte qu'on démontre par A + B, et que les pauvres chrétiens sont réduits à l'*imagination* pour toute ressource. C'est bien quelque chose pourtant que cette imagination, et il y a tel profane qui auroit la témérité de croire qu'il est plus difficile d'écrire une seule belle page de pensées morales ou de sentimens, que de compiler des volumes entiers d'abstractions. Quoi qu'il en soit, ces incrédules ne savent donc pas que Leibnitz a prouvé Dieu géométriquement dans sa Théodicée ? Ils ne savent donc pas qu'on a emprunté d'Huygens, de Keil, de Marcalle et de cent autres, des théorèmes rigoureux pour établir l'existence d'un Etre suprême ? Platon n'appeloit Dieu que l'*éternel géomètre.*, et c'est l'art d'Archimède qui a fourni la plus belle et la plus puissante image de Dieu, *le triangle inscrit au cercle*.

Newton a posé ainsi l'axiôme fondamental de la mécanique.

» Quand un corps est en repos ou en mouvement, il ne cesse jamais de rester en repos, ou de se mouvoir en ligne droite avec la même force, sans qu'il reçoive aucune augmentation ou aucune diminution, à moins que quelque autre force, venant à agir sur lui, n'y cause du changement. »

Le médécin Neuwentyt, raisonnant sur cet axiôme, dans son livre *de l'existence de Dieu, démontrée par les merveilles de la nature*, fait cette curieuse observation (1) :

» Lorsqu'un petit corps, qui ne sera si grand qu'une petite boule, de la grosseur, par exemple, d'un grain de sable très-petit, après avoir reçu une chiquenaude, va heurter contre un corps; que nous supposerons aussi gros que tout le globe de la terre, ou, si vous voulez, mille fois plus grand, pourvu que ni l'un ni l'autre n'ait pas de ressort, il s'ensuit, dis-je, que ce grand corps sera entraîné avec le grain de sable en ligne droite; et à moins que quelque force ou quelque obstacle n'intervienne et n'arrête ce mouvement, la force d'une seule chiquenaude suffira pour faire mouvoir continuellement en ligne droite ce grand corps et le petit grain de sable tout ensemble; et si dans leurs routes ils rencontroient cent mille autres corps, chacun un million de fois plus grands que la terre, ils les entraîneroient tous avec cette petite force, sans qu'il y en eût jamais aucun en état de prendre une autre direction

» Que ceci soit vrai, quelque merveilleux qu'il paroisse, c'est une chose que les mathématiciens ne sauroient nier. Mésérables Pyrroniens, qui espérez, en déduisant nécessairement les loix de la nature l'une de l'autre, d'éluder les preuves de la Providence divine ! Misérables Pyrroniens : montrez-nous par vos principes, si vous pouvez en aucune manière comprendre ; non pas qu'une pareille chose arrive continuellement (car les mathematiques leur montreront ceci), mais comment et de quelle manière agit la force de ce petit grain de sable? de sorte que pour peu qu'il pousse ces corps prodigieux, il les

(1) Liv. III, chap. 3, p. 641.

met non-seulement en mouvement, mais il les y conserve sans jamais cesser. »

Voilà la remarque de cet excellent homme qui ; avec Hippocrate et Galien, avoit reconnu dans la merveilleuse machine de notre corps, la main d'une intelligence divine.

Enfin, le docteur Hancok se sert d'une comparaison frappante, pour faire sentir l'absurdité de ceux qui attribuent l'ordre de l'univers au concours fortuit des atômes.

» Supposons, dit-il (1), que tous les hommes qu'il y a sur la terre fussent aveugles, et que dans cet état, il leur fût ordonné de se rendre dans les plaines de la *mésopotamie*; combien de siècles leur faudroit-il pour trouver cette route et pour venir à leur commun rendez-vous ? Y arriveroient-ils même jamais, quelque immense que fût leur durée ? Cela seroit pourtant infiniment plus facile à faire pour des hommes, qu'il ne l'a été aux *atômes* de *Démocrite* d'exécuter l'ouvrage qu'il leur attribue. Posé cependant que ce concours si heureux ne leur ait pas été impossible ; comment est-il arrivé qu'il n'ait plus rien produit de nouveau, ou que le même hasard qui les assemble pour former l'univers, ne les ait pas dissipés pour le détruire ? Dira-t-on que c'est un principe d'*attraction* et de *gravitation* qui les retient ainsi dans leur situation primitive ? Mais ce principe d'*attraction* et de *gravitation* est ou *antérieur* ou *postérieur* à la formation de l'univers. S'il est antérieur, comment est-ce que l'activité en étoit supendue ? Et s'il est postérieur, quelle en est l'origine, et ne doit-elle pas venir d'ailleurs que de la matière, qui de sa nature est susceptible de se mouvoir en tous sens ? Si l'on dit d'ailleurs que c'est la *nature* qui se maintient d'elle-même dans cet état permanent ; on ne peut entendre par ce terme, dans le système de *Démocrite*, que le *concours fortuit*, et l'on sent d'abord que cela ne suffit pas plus pour rendre raison de la conservation du monde, que pour celle de sa formation. »

Pour se tirer des difficultés insurmontables, qui résultent

(1) Hancock. on the Exist. of God, sect. 5 *Trad. franç.*

de la formation du monde par le mouvement de la matière, Spinosa, d'après Straton, a soutenu qu'il n'y a dans l'univers qu'une seule substance ; que cette substance est Dieu, à-la-fois esprit et matière possédant l'attribut de la pensée et de l'étendue. Ainsi mon pied, ma main ; un caillou, tous les accidens physiques et moraux, toutes les saletés de la nature sont des parties de Dieu. Rare et admirable divinité, sortie toute formée et sans douleur du cerveau d'un incrédule ! Les payens avoient bien attaché des dieux aux objets les plus vils de la terre ; mais il n'appartenoit qu'à un athée de déifier, en une seule et éternelle substance, tous les crimes et toutes les immondices de l'univers. Il se passe d'étranges choses dans l'intérieur de ces hommes que Dieu a éloignés de lui, et les plus habiles gens trouveroient mal-aisé d'expliquer les mouvemens du cœur d'un athée. On peut voir comment Bayle, Clarke, Leibnitz, Crousaz, ect. ont renversé le spinosisme, qui est en même temps le plus impie et le plus insoutenable des systêmes.

Anaximandre, par une autre folie, vouloit que les *formes* et les *qualités*, provenues de la matière, eussent arrangé l'univers.

D'un autre côté, des Stoïciens supposoient des *formes plastiques*, destituées d'intelligence et pourtant distinctes de la matière. A la vérité, quelques-uns les dérivoient de Dieu, et ne les avoient imaginées que pour expliquer l'action d'un être immatériel sur des êtres matériels.

Qu'est-il besoin d'appeler les mépris du lecteur sur ces rêveries philosophiques ? Elles ont été combattues par les incrédules eux mêmes.

Il ne reste donc plus à faire valoir que la loi bannale de la *nécessité*. On s'en sert d'autant plus volontiers, qu'on ne sait ce que c'est, et qu'en lâchant ce grand mot, on se croit dispensé de l'expliquer. Mais cette terrible nécessité est-elle une chose créée ou incréée ? Si elle est créée, qui est-ce qui en est le créateur ? Si elle est incréée, cette nécessité, qui arrange tout, qui produit tout dans un si bel ordre, qui est une, indivisible, sans étendue, est-elle autre que Dieu ?

La Pensée.

D'OU VIENT LA PENSÉE DE L'HOMME ET QUELLE EST LA NATURE DE CETTE PENSÉE ?

Elle ne peut être que *matière*, *mouvement* ou *repos*, la *chose* même, ou les deux *accidens* de cette *chose*, puisqu'il n'y a dans l'univers que *matière*, *mouvement et repos*.

Que la *pensée* n'est pas *matérielle*, cela parle de soi.

Que la *pensée* n'est pas *le repos* de la matière, cela est encore prouvé, puisqu'au contraire, la *pensée* est un *mouvement*.

La *pensée* est donc un *mouvement*. Est-elle le *mouvement matériel*, ou l'effet du *mouvement matériel* ?

Examinons.

Si la pensée est l'*effet* du mouvement, ou le *mouvement* lui-même ; elle doit ressembler à cet *effet* de mouvement ou à ce mouvement. Or.

Le mouvement rompt, désunit ; déplace ; *la pensée* ne fait rien de tout cela :

Elle touche les corps, sans les séparer, sans les mouvoir.

Le *mouvement* lui même est aussi un déplacement. Un corps qui se meut change de disposition, s'arrange d'une autre manière, occupe une autre place, acquiert d'autres proportions ; la *pensée* ne fait rien de tout cela : *Elle* se meut sans cesser d'être en repos et sans quitter son siège ; elle n'a ni dimension, ni localité, ni forme.

Le *mouvement* a sa mesure et ses dégrés, la *pensée*, au contraire, est *indivisible*. Il n'y a point de moitié, de quart, de fraction, de *pensée* : une *pensée* est une

Le *mouvement* de la matière a des bornes qui l'empêchent de s'étendre au-delà de certains espaces :

La *pensée* n'a d'autres champs que l'infini. Or, comment concevoir qu'un atôme, parti de mon cerveau, avec la rapidité de la *pensée*, atteigne au même instant le ciel et pourtant sans quitter mon cerveau ? car s'il en étoit ainsi, ma *pensée* subsisteroit *hors de moi*, et ne seroit plus moi. Qui auroit donné à cet atôme cette force immense de mouvement, incomparablement plus grande que celle qui entraîne tous les corps célestes ?

Comment un si chétif insecte que l'homme, auroit-il une pareille puissance *physique* ?

Le *mouvement* ne peut agir qu'au présent.

Le passé et l'avenir sont également du ressort de la *pensée*. L'espérance, par exemple, ne peut être qu'un mouvement futur ; et comment un mouvement *futur matériel* existe-t-il au *présent* ?

La *pensée* ne peut donc être le mouvement matériel. En est-elle l'*effet* ?

La pensée ne peut être l'*effet* du mouvement, parce qu'un effet ne peut être plus noble que sa cause, une conséquence plus puissante qu'un principe. Or, que la *pensée* soit plus noble et plus forte que ce *mouvement*, qui ne le voit du premier coup-d'œil, puisque la *pensée* connoit ce *mouvement*, et que ce *mouvement* ne la connoît pas, puisque la *pensée* parcourt dans la plus petite fraction de temps, des espaces que ce *mouvement* ne pourroit franchir que dans des milliers de siècles ?

Que si l'on dit à présent que la *pensée* n'est ni un *effet* de mouvement *intérieur* dans mon cerveau, mais un ébranlement produit par un mouvement *extérieur*, c'est seulement retourner les termes de la proposition. Car il est encore peut-être plus absurde d'imaginer que tel atôme émané de la lumière d'une étoile, descende dans la vîtesse de la *pensée*, pour choquer telle partie de mon cerveau ; tandis que d'autres millions de *mouvemens* viennent en même temps l'assaillir de tous côtés. Par la seule loi de la pesanteur, un atôme tombé du soleil sur ma tête, me réduiroit en poussière. Objecter que la gravité n'existe plus pour les parties extrêmement tenues de la matière, ce seroit se moquer des gens, en voulant appliquer ce principe physique à la théorie de la pensée. Examinez donc un peu ce qui arriveroit dans votre entendement toutes les fois que vous pensez, si votre *pensée* étoit le *mouvement* matériel, ou un *effet* de ce mouvement. Une petite portion de votre cervelle se détache, et s'en va roulant de tel côté, ce qui vous donne telle idée. Cet atôme est long ou rond, large ou étroit, mince ou épais ; et vous voilà, en conséquence de cette figure du hasard, obligé d'être triste ou gai, insensé ou sage. Mais comme l'homme pense à mille choses à-la-fois, quel chaos, quel dérangement dans sa tête ! Une

pensée sublime, sous la forme d'un embryon blanc ou bleu, en traversant votre entendement, rencontre une autre *pensée rouge* qui l'arrête. D'autres *idées* surviennent, se heurtent, etc.

Ce n'est pas là toute la difficulté; car si le *mouvement* est la *pensée*, le *mouvement* est un *principe pensant*, Or, dans ce cas, le flot qui roule, le pied qui marche, la pierre qui tombe pensent. Vous dites que je pense en raison d'un ébranlement produit dans une certaine partie de mon cerveau, d'accord : mais cette partie de mon cerveau qui s'ébranle; n'est pas d'une autre nature que les élémens de l'univers. C'est de l'eau, de la terre, de l'air ou du feu, ou si vous aimez mieux parler comme la physique du jour, c'est de l'oxigène, de l'hydrogène, etc. Amalgamez ces principes tout comme il vous plaira; ils resteront toujours tels par leur essence. Or, de leur mélange tel quel, comment ferez-vous naître la *pensée*, si le *principe* de cette pensée n'est pas renfermé dans les *élémens* qui la composent ? Vous ne voulez pas déraisonner et dire qu'un *composé* a des effets qui ne sont pas dans des *simples*, et qu'un accident peut être provenu sans cause ? Vous serez donc réduit à vous jeter dans une autre absurdité, et à dire que les élémens de la matière *pensent* en *certains cas*. comment se fait-il alors que ces élémens qui se trouvent combinés de tant de manières, ne répètent pas quelquefois *hors de homme* l'effet de la pensée ?

Disons donc, car on ne peut le nier sans folie, que la *pensée* n'est ni la *matière*, ni le *mouvement* Si l'on veut absolument que le *mouvement* fasse une des conditions de la *pensée*, du moins est-il certain que cette pensée n'est pas le mouvement lui-même, mais quelque chose qui *se joint* ou *s'applique* au mouvement, puisqu'il est indubitable *qu'il y a des mouvemens qui ne pensent pas.*

Venons à la grande conclusion,

Si la *pensée* est différente (comme elle l'est) de la *matière* et du *mouvement* matériel ; qu'est-elle, et d'où vient-elle. Comme elle n'existoit pas chez moi avant que je fusse créé, elle a donc été produite ?

Si elle a été produite, elle l'a été nécesairement par quelque chose *hors de la matière*, puisque nous avons reconnu que la *matière* n'a pas le *principe pensant*,

Cette *chose* placée hors de la matière, qui a produit ma *pensée*, ne peut être qu'une chose encore *plus excellente* que ma pensée, quoique la pensée de l'homme soit ce qu'il y a de plus beau dans l'univers : un principe est plus puissant que son effet.

Ma pensée étant indivisible est immortelle ; par l'axiôme reçu de tous les philosophes, qu'une chose ne se dissout que par la divisibilité de ses parties.

Or, la *cause* qui a produit ma *pensée* est donc *indivisible* comme elle ; est donc *immortelle* comme elle.

Mais comme cette *cause* étoit avant ma *pensée*, cette *cause* a elle-même été *produite*, ou elle est de *toute éternité*.

Si elle a été produite, où est son principe ? Si vous me montrez ce principe, quel est le principe de ce principe ?

Ainsi : vous élevant sans fin, vous arrivez au premier anneau ; Dieu montre sa face au fond des ombres de l'éternité, notre ame est la chaîne immortelle, qu'il nous a tendue pour remonter jusqu'à lui.

C'est ainsi que la pensée de l'homme prouve irrévocablement l'existence de la divinité, de même qu'à son tour l'existence de cette divinité démontre l'existence et l'immortalité de l'ame, puisque Dieu ne peut être, s'il est injuste, et que l'homme ; jeté sur la terre pour couler des jours infortunés et mourir, n'annonceroit que le caprice d'un affreux tyran. Ceci doit nous donner la plus haute opinion de notre nature ; car, qu'est-ce qu'un être dont Dieu est la preuve, et qui est à son tour la preuve de Dieu? L'Ecriture a-telle parlé trop magnifiquement de cet être-là ? » *Quand l'univers écraseroit l'homme* dit Pascal, *l'homme seroit encore plus grand que l'univers ; car il sentiroit que l'univers l'écrase : et l'univers ne le sentiroit pas.*

Il faut donc admettre que s'il y a un Dieu, ses perfections prouvent que l'homme a une ame immortelle ; *vice versâ*, conclure de l'excellence de l'ame humaine et des malheurs de ce monde, que Dieu existe de nécessité.

Quelques autres preuves de l'Immortalité de l'Ame.

La science est éternelle ; donc le siège de la science, l'ame, doit être immortelle.

La raison et l'ame ne sont qu'un : or, la raison est immuable et éternelle.

La matière ne peut cesser d'être ; sans un acte immédiat de la volonté de Dieu : elle demeure toujours, rien ne se crée, rien ne s'anéantit ? or, la vie étant l'essence de l'ame, l'ame ne peut en être privée.

L'ame n'est point l'arrangement des parties du corps ; puisque plus on la dégage des sens, plus on a de facilité à comprendre les choses (1).

Le concevant se présente toujours avant le concevable.

Nous éprouvons d'abord qu'il existe des idées ; nous comprenons un objet sans le voir, nos sens nous en assurent ensuite. Ce sont les idées abstraites qui font les abstractions des choses. Le mouvement, par exemple, ne seroit pas le mouvement, sans la comparaison que l'esprit fait du présent au passé. L'ame et ses opérations se montrent donc toujours les premières, et les corps ne viennent qu'ensuite. Ce fait, d'une vérité rigoureuse, est contraire aux rapports des sens, qui ne voient que la matière, ou qui passent de celle-ci à l'esprit, au lieu de descendre de l'esprit aux corps. Or, si l'ame se retrouve par-tout séparée de la matière, elle a donc un existence réelle (2) ; donc, etc. etc.

De cette preuve de l'existence de l'ame, et conséquemment de son immortalité, nous allons faire naître cette autre preuve :

Le monde métaphysique n'existe point dans la nature-matière.

Les nombres, comme la pensée les considère, sont hors de la nature où il ne peut y avoir que des unités.

---

(1) Saint-August. *Immort. Anim.*

(2) Phéd. *de Mos.*

Cet incompréhensible mystère des appositions de chiffres ; qui fournissent des quantités abstraites ; croissant ou diminuant dans des rapports donnés, ce mystère, disons-nous, n'est point dans l'ordre physique.

Or donc, le monde métaphysique étant placé hors de la matière, ce monde, doit être ou un univers intellectuel existant à part, ou seulement une modification de l'ame. Dans les deux cas, l'immortalité de l'ame est prouvée ; car l'homme purement matériel ne pourroit concevoir hors de la matière, un monde métaphysique et éternel, ni encore moins avoir au-dedans de lui quelque chose qui renfermât un monde de pensées abstraites et de vérités éternelles.

» Par l'esprit humain, dit Ciceron (1), tel qu'il est, nous devons juger qu'il y a quelqu'autre intelligence supérieure et divine. Car, *d'où viendroit à l'homme*, dit Socrate dans Xénophon, *l'entendement dont il est doué ?* On voit que c'est à un peu de terre, d'eau, de feu et d'air, que nous devons les parties solides de notre corps ; la chaleur et l'humidité qui y sont répandues, le souffle même qui nous anime. Mais ; ce qui est bien au-dessu de tout cela, j'entends la raison et pour le dire en plusieurs termes, l'esprit, le jugement, la pensée, la prudence, où l'avons-nous pris ?

» On ne peut absolument trouver sur la terre (2), l'origine des ames : car il n'y a rien dans les ames, qui soit mixte et composé ; rien qui paroisse venir de la terre, de l'eau, de l'air, ou du feu. Tous ces élémens n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion ; qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir, embrasser le présent. Jamais on ne trouvera d'où l'homme reçoit ces divines qualités, à moins que de remonter à un Dieu. Par conséquent l'ame est d'une nature singulière, qui n'a rien de commun avec les élémens que nous connoissons. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie : cet être-là est céleste, il est divin, dès-là immortel.

(1) *De Nat. Deor. II. 6, 7. Trad. de d'Oliv.*
(2) Frag. *de Conval*

» Je comprends bien, ce me semble (1) ; de quoi et comment ont été produits le sang, la bile, la pituite, les os, les nerfs, les veines, et généralement tout notre corps, tel qu'il est. L'ame elle-même, si ce n'étoit autre chose dans nous que le principe de la vie, me paroîtroit un effet purement naturel ; comme ce qui fait vivre à leur manière la vigne et l'arbre. Et si l'ame humaine n'avoit en partage que l'instinct de se porter à ce qui lui convient, et de fuir ce qui ne lui convient pas, elle n'auroit rien de plus que les bêtes »

» Mais ses propriétés sont : premièrement, une mémoire capable de renfermer en elle-même une infinité de choses. »

» Voyons ce qui fait la mémoire (2), et d'où elle procède. Ce n'est certainement ni du cœur, ni du cerveau, ni du sang, ni des atômes. Je ne sais si notre ame est de feu ou d'air, et je ne rougis point, comme d'autres ; d'avouer que j'ignore ce qu'en effet j'ignore. Mais, qu'elle soit divine, j'en jurerois, si, dans une matière obscure, je pouvois parler affirmativement. Car enfin, je vous le demande, la mémoire vous paroît-elle n'être qu'un assemblage de parties terrestres, qu'un àmas d'air grossier et nébuleux? Si vous ne savez ce qu'elle est du moins vous voyez de quoi elle est capable. Eh bien ! dirons-nous qu'il y a dans notre ame une espèce de réservoir, où les choses que nous confions à notre mémoire, se versent comme dans un vase ? Proposition absurde ; car peut-on se figurer que l'ame seroit d'une forme à loger un réservoir si profond ? Dirons-nous que l'on grave dans l'ame comme sur la cire, et qu'ainsi le souvenir est l'empreinte, la trace de ce qui a été gravé dans l'ame ? Mais des paroles et des idées peuvent-elles laisser des traces ? Et quel espace ne faudroit-il pas, d'ailleurs, pour tant de traces différentes ?

» Qu'est-ce que cette autre faculté, qui s'étudie à découvrir ce qu'il y a de caché, et qui se nomme intelligence, génie ? Jugez-vous qu'il ne fût entré du terrestre

---

(1) *Tuscul. l.* 24. et 25.

(2) *Tuscul. l.* 24 et 25.

et

et du corruptible dans la composition de cet homme ; qui le premier imposa un nom à chaque chose ? Pythagore trouvoit à cela une sagesse infinie. Regardez-vous comme pétri de limon, ou celui qui a rassemblé les hommes, et leur a inspiré de vivre en société ? Ou celui qui dans un petit nombre de caractères, a renfermé tous les sons que la voix forme, et dont la diversité paroissoit inépuisable ? Ou celui qui a observé comment se meuvent les planètes ; et qu'elles sont tantôt rétrogrades, tantôt stationnaires ? Tous étoient de grands hommes, ainsi que d'autres encore plus anciens, qui enseignèrent à se nourrir de bled, à se vêtir, à se faire des habitations, à se procurer les besoins de la vie, à se précautionner contre les bêtes féroces ; c'est par eux que nous fûmes apprivoisés et civilisés. Des arts nécessaires, on passa ensuite aux beaux arts. On trouva, pour charmer l'oreille, les règles de l'harmonie. On étudia les étoiles, tant celles qui sont fixes, que celles qu'on appelle errantes. Quoiqu'elles ne le soient pas. Quiconque découvrit les diverses révolutions des astres, fit voir par-là que son esprit tenoit de celui qui les a formés dans le ciel. ».

X.

Plusieurs auteurs ont prouvé, et en particulier le médecin Nieuwentyt, que les bornes dans lesquelles nos sens sont renfermés, sont les véritables limites qui leur conviennent. . . . . p. 232.

„ Mais si tout ce que nous avons dit concernant les sens ne suffit pas pour convaincre un incrédule, avançons encore un peu, et faisons voir que les bornes mêmes, dans lesquelles l'étendue du pouvoir de nos sens extérieurs se trouve renfermée, contribuent aussi à nous rendre plus heureux, si leur pouvoir s'étendoit beaucoup plus loin, comme cela s'est trouvé dans ces derniers siècles, avec le secours de certains instrumens. „

„ Supposons que nos yeux aient le pouvoir de distinguer les objets qu'ils ne sauroient voir sans le microscope, il est vrai qu'ils nous feroient voir un monde de créatures nouvelles ; un goutte d'eau dans laquelle on au-

roit fait tremper du poivre, ou une goutte de vinaigre, ou de matière séminale, nous paroîtroit comme un lac, ou une rivière pleine de poissons ; l'écume des liqueurs puantes et corrompues nous paroîtroit un champ couvert de fleurs et de plantes : le fromage paroîtroit un composé de grosses araignées couvertes de poils : il en seroit de même à proportion d'une infinité d'autres choses ; mais il est aussi aisé de concevoir le dégoût, que la vue de ces insectes produiroit pour beaucoup de choses, qui d'ailleurs sont très-bonnes et très-utiles en elles-mêmes. J'ai vu des personnes faire des éclats de rire à la vue des petits animaux qui s'offrent dans un morceau de fromage ; par le moyen d'un microscope, et retirer vîtement leurs mains, lorsque quelqu'un de ces insectes venoit à tomber, de crainte qu'il ne tombât sur eux ; mais d'autres faisoient des réflexions plus sérieuses sur la sagesse de Dieu, qui a bien voulu cacher ces choses aux yeux des ignorans et des personnes craintives, et les manifester à d'autres par le moyen des microscopes, afin que les moyens nécessaires ne manquassent point à ceux qui tâchent de pénétrer dans ces merveilles. „

„ Les philosophes incrédules oseroient-ils jamais souhaiter que leurs yeux eussent les propriétés des meilleurs microscopes, supposé qu'ils en connussent la nature et le fondement? Et se croiroient-ils plus heureux en voyant des objets si petits qui grossiroient jusqu'à ce point-là, tandis qu'en même temps tout ce qui leur tomberoit sous les yeux, n'occuperoit pas plus d'espace qu'un grain de sable? Ils ne sauroient voir aucun objet distinctement, à moins qu'ils ne fussent à une très-petite distance de l'œil, à un ou deux pouces, par exemple. Quant aux autres objets plus éloignés, comme les hommes, les bêtes, les arbres et les plantes, pour ne rien dire du soleil, de la lune et des étoiles, ces corps où brille la majesté de l'Etre suprême, ils leur seroient entièrement invisibles, ou ils ne les verroient que dans une grande confusion, si tout cela se trouvoit ainsi, et si nos yeux tout seuls pouvoient pénétrer aussi avant que lorsqu'ils sont armés de bons microscopes. Tout ceux qui en ont fait l'expérience, conviennent que par leur moyen on peut voir des corps composés d'un millier de petites parties : d'où il s'ensuit que, pour bien voir chaque chose jusqu'à ses

particules primitives, la vue doit encore s'étendre infiniment plus loin qu'elle ne s'étend avec le secours des meilleurs microscopes. „

» D'un autre côté, supposons que nos yeux soient de grands télescopes, semblables à ceux dont nous nous servons pour observer tant de nouvelles étoiles dans les cieux, et pour faire tant de nouvelles découvertes dans le soleil, la lune et les étoiles ; ils seroient encore sujets à cet inconvénient, c'est qu'ils ne seroient presque d'aucun usage pour voir les objets qui nous environnent, et ils nous priveroient aussi de la vue des autres objets qui sont sur la terre, parce que nous verrions les vapeurs et les exhalaisons, qui s'élèvent continuellement, et qui comme des nuages épais, nous cacheroient tous les autres objets visibles : cela n'est que trop connu de ceux qui se servent de ces instrumens. »

» De même, si l'odorat étoit aussi fin et aussi délicat dans les hommes, qu'il paroît l'être dans de certains chiens de chasse, il n'est personne, il n'est aucune créature qui pût nous joindre ; et il nous seroit impossible de passer par les endroits où elles auroient passé, sans ressentir de fortes impressions des corpuscules qui en partent : mille distractions partageroient malgré nous notre attention et lorsque nous serions obligés de nous appliquer à des objets plus relevés, nous serions obligés de nous fixer à des choses méprisables. »

« Si notre langue étoit d'un tissu si délicat qu'elle nous fît trouver autant de goût dans les choses qui n'en ont presque pas, que dans celles dont le goût est aussi fort que celui des ragoûts ou des épiceries, il n'est personne qui n'avouât que cela seul suffiroit pour nous rendre les alimens très-désagréables, après que nous en aurions mangé seulement deux ou trois fois. »

» L'oreille pourroit-elle distinguer tous les sons avec la même exactitude qu'elle les distingue à présent, lorsque, par le moyen d'un porte-voix, quelqu'un parle doucement dans son extrémité la plus évasée, ou feroit-on plus d'attention à un grand nombre de choses ? On n'en feroit certainement pas plus que lorsque nous nous trouvons au milieu d'un bruit confus et d'un grand nombre de voix, au milieu du bruit des tambours et du canon. Ceux qui ont été témoins des inconvéniens que souffrent les mala-

des qui ont l'ouïe trop finie, n'auront pas de peine à être convaincus de cette vérité. »

» Si dans toutes les parties de notre corps le toucher étoit aussi délicat que dans les endroits extrêmement sensibles et dans les membranes des yeux, ne faut-il pas avouer que nous serions bien malheureux et que nous souffririons de grandes douleurs, lors même qu'une plume très-légère nous toucheroit ? »

» Enfin, peut-on réfléchir sur tout cela, sans reconnoître la bonté de celui qui en est l'auteur, qui non seulement nous a donné des organes aussi nobles que nos sens extérieurs, sans quoi il ne seroit pas à préférer à un morceau de bois ; mais qui a même, par un effet de son adorable sagesse, renfermé nos sens dans certaines bornes, sans lesquelles ils ne nous auroient servi que d'embarras, et il nous auroit été impossible d'examiner mille objets de plus grande conséquence. »

Fin de l'Appendice du premier volume.

TABLE
DES CHAPITRES, CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIÈRE PARTIE.

DOGMES ET DOCTRINE.

LIVRE PREMIER.

MYSTÈRES ET SACREMENS.

LIVRE SECOND.

VERTUS ET LOIX MORALES.

LIVRE TROISIÈME.

VÉRITÉS DES ÉCRITURES, CHÛTE DE L'HOMME.

LIVRE QUATRIEME.

SUITE DES VÉRITÉS DE L'ÉCRITURE. OBJECTIONS CONTRE LE SYSTÊME DE MOYSE.

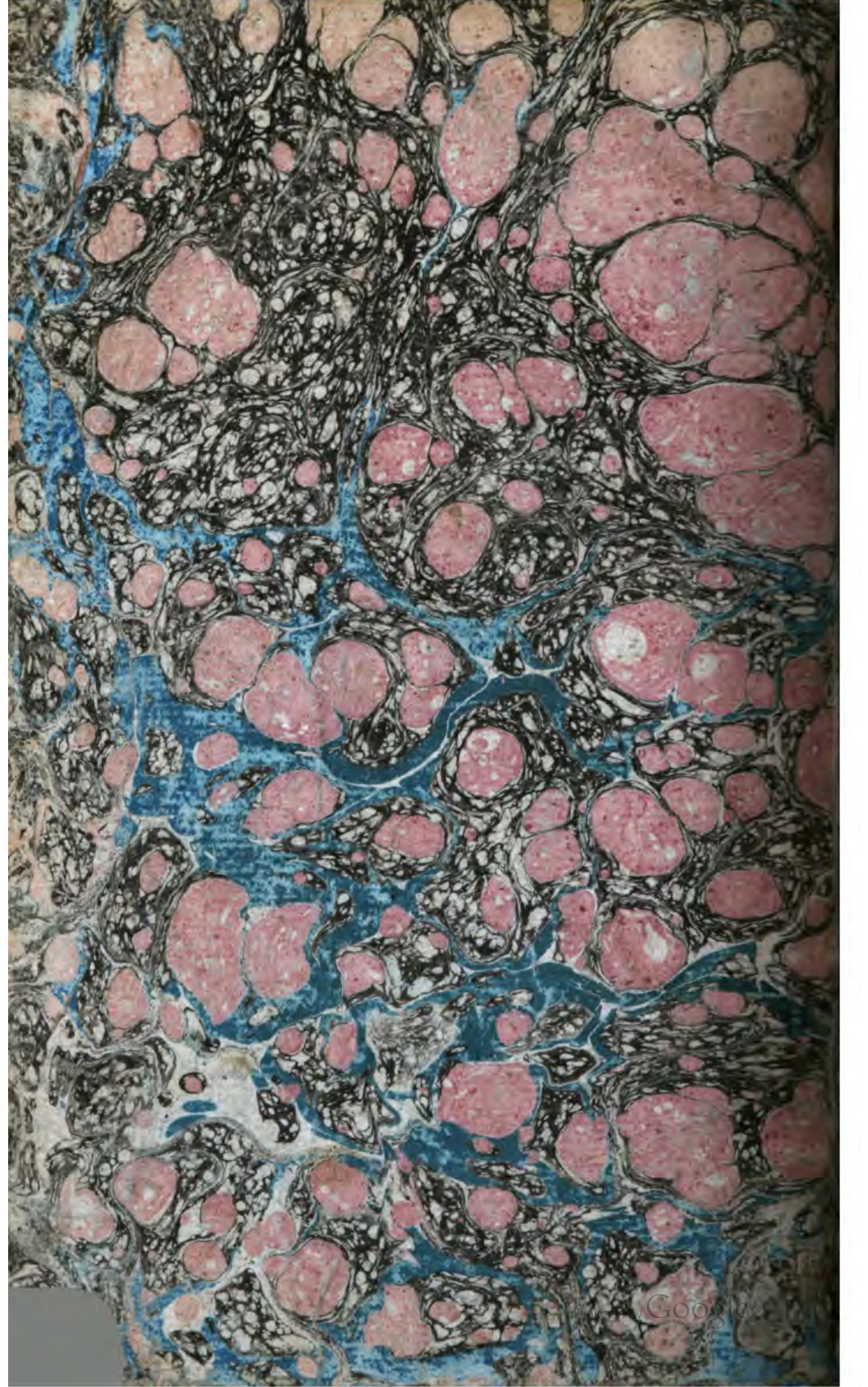
LIVRE CINQUIÈME.

EXISTENCE DE DIEU PROUVÉE PAR LES MERVEILLES DE LA NATURE.

LIVRE SIXIÈME.

IMMORTALITÉ DE L'AME, PROUVÉE PAR LA MORALE ET LE SENTIMENT.

FIN DE LA TABLE.






Digitized by Google